



PRESENTS
SUSPENDUS

fiction spéculative
pour la résistance

PRESENTS SUSPENDUS

FICTION SPÉCULATIVE POUR LA RÉSISTANCE

Présents Suspendus – Collection THX – volume 3

ISBN: 978-2-9602651-6-3

Dépôt légal : D/2022/14.239/1

Copyright © 2022 petites singularités

P.S.: Avenue Louis Bertrand, 28 – 1030 Schaerbeek, BE.

Copyleft: cette œuvre est libre, vous pouvez la copier, la diffuser et la modifier selon les termes de la Licence Art Libre.

→ <http://www.artlibre.org>

Cette œuvre est disponible en intégralité sur :

<https://thx.zoethical.org/pub/presents-suspendus>

À la mémoire d'Adolfo Kaminsky,
inspiration et modèle d'intelligence.

« La vie réserve parfois d'étranges surprises. »

PRESENTS SUSPENDUS

FICTION SPÉCULATIVE POUR LA RÉSISTANCE

Collectif Archipel

décembre 012022 HE
petites singularités



Matériaux·les

Avant-goût.....	11
La GAV.....	16
Des mine(rai)s qui ne font pas le(ur) poids.....	22
Interférence Artificielle.....	54
Le grand déplacement.....	82
Labo-friction.....	112
Souvenir de Marseille.....	122
Entrelacs.....	142
Les forces de s'enlacer.....	158
Pour des sciences dégen(é)rées.....	160
Les tribus de la spirale.....	190
Aucun retour possible.....	206
Après coup.....	258

← *Illustration : Sadek Lamri*
<https://sadek-lamri.com/>



Après coup

AVANT-GOÛT

Pour ce troisième opus, le Collectif Archipel met les voiles et brandit l'étendard THX pour mieux le brûler : non, ici pas d'essai ; que des nouvelles. Oui, des nouvelles de fiction spéculative. Mais pas n'importe quelle fiction ! De la fiction qui tire sa force et son élan de nos expériences, notre vivre ensemble, nos aspirations les plus belles et nos tentatives les mieux avortées. Pour que chacun s'engouffre dans des histoires qui n'ont pas de *happy end* mais qui non plus ne plongent pas dans la facilité d'une dystopie où l'asymétrie de pouvoir réduit la résistance à néant. Car l'hégémonie est toujours pleine de failles et que la résistance gronde dans ses interstices.

Nous sommes issus des identités non-binaires, non-alignées et non-linéaires, des espaces où l'on pratique le vivre ensemble respectueux et l'expérimentation, *squats* et (bio-)hacklabs, des technologies décentralisées,

bref : des épines dans le pied d'argile du système. Nous en profitons pour déployer nos imaginaires et proposer des compossibles. Réuniz pour pænser ensemble ces récits, nous en avons imaginé ensemble les sujets et les rebondissements puis chacan a pris en charge selon son gré l'un ou l'autre sujet. Nous sommes en discussion ouverte sur chaque histoire que nous portons collectivement. Ces nouvelles sont porteuses de nos univers, de dissidences et de rêves... Parmi elleux : *le genre* ; nous avons exploré de nombreuses manières d'écrire hors de la contrainte du « masculin l'emporte ».

C'est pour cela qu'on sort de Garde à Vue plein-e-s d'espoirs et d'idées d'actions, plus remontæes que jamais — fallait pas nous chécher. Du fond des mines de cobalt et de cuivre à Kolwezi ou Lubumbashi, enfants pauvres de l'industrie multi-milliardaire de l'omni-électroprésence de l'ordiphonie mobile, les creuseurs artisanaux mettent à nu leurs chaînes néocoloniales qui s'étendent depuis l'Empire du Milieu

jusqu'au·x Nouveau·x Monde·s. Le futur ancien croise (avec) l'ancien futur. Puis que, du cœur du Vieux Monde, s'inspire une divergence radicale, antagoniste et contradictoire, parmi les *No Borders* qui se mettent en marche pour suivre à contre-courant le Grand Déplacement. On traverse la mer qui nous lie au Sud, boussole de notre histoire humaine échouée dans le confort amer d'un Nord qui se veut et se voit global.

Il est temps d'une séance collective d'introspection pour que nos récits se réalisent. Hommage à Lë Agary, dont le premier roman fulgurant *Il faudra faire avec nous*¹ a nourri et inspiré nos (ex)actions. Réaliser nos récits, c'est le propos de cette farce marseillaise qui réconcilie les partisanz de la propagande par l'effet et çauz de l'action directe : car pourquoi pas les deux ? Ainsi, le récit d'une traînée de poudre qui répand la colère dans la joie et, appuyé sur les ruines de sa suffisance, imprime un regard noir et critique d'une furibonde société pa-

1 Lë Agary, *Il faudra faire avec nous*, Les Étaques (2022), ISBN : 978-2-490205-10-3

triarcale aux abois. Et puisqu'elle renâcle, les manifestes pour des sciences dégen(é)rées enfoncent le couteau dans la plaie par une exploration des modes d'existence autres en reliance et à plusieurs.

Pour qu'enfin se déroule l'histoire des tribus de la spirale telle qu'elle n'est pas encore advenue, une autre caravane nomade se déplacera du passé réifié d'un teknival fondateur au futur imparfait d'une transe électrique. Nous avons fait le deuil d'un passé révolu à défaut d'avoir été révolutionnaire : il n'y a plus aucun retour possible – le récit final offre un tournant inespéré à la désertion, comme une fonte de neige au cœur même du milieu, car :

« L'utopie n'existe nulle part, sauf
là où l'on est. »²

2 Itsuo Tsuda, cité par Manon Soavi dans *Le maître anarchiste Itsuo Tsuda : savoir vivre l'utopie* (ISBN: 978-2-38357012-7)

LA GAV

8h15 du matin je sors enfin de garde à vue. Cette nuit a été longue. Beaucoup trop, et pour pas grand chose.

L'action était tellement gentille que les flics nous auraient à peine pris nos identités si nous n'avions pas été à ce point dans la provoc'. Mais bon... c'est si dur de garder son calme face à eux. Puis outrage à agent c'est pas si grave par rapport à la jouissance d'avoir craché au visage de cet enfoiré. Ça valait bien les quelques torgnoles en geôle.

Je regarde autour de moi, la petite place est complètement vide, pas de trace de Lomé, elle doit être encore à l'intérieur. Je me pose sur le banc public devant le comico, histoire de l'attendre. Une dizaine de minutes plus tard, là voilà sortie, grand sourire aux lèvres elle me rejoint sur le banc. Après le débrief de l'action d'hier, de la nuit au cachot, quelques cigarettes et des grosse barres de rire, Lomé reprend son sérieux et change de sujet :

« — Cette nuit j'ai pas mal repensé au labo-fiction de la semaine dernière, et je crois que je veux plus écrire des utopies, qu'elles soient ambiguës, pragmatiques ou j'sais pas quoi. »

Encore pris dans mon fou rire précédent, je lui réponds amusé :

« — Tu veux arrêter les ateliers ? Ou te mettre à écrire des capitalo-techno-masculodystopies ? »

Mais je vois qu'elle conserve son sérieux. J'arrête de rigoler.

« — Non pas du tout, j'aime trop ce médium de lutte, puis cette équipe de copaines est vraiment trop puissante. Juste je me demande si c'est vraiment pertinent... Si c'est vraiment comme ça qu'il faut faire. Je repense au livre que tu m'as prêté l'autre fois, *Il faudra faire avec nous...*³ de Lë Agary.

— Tu veux écrire le présent c'est ça ?

— Ouais ! Enfin le futur proche quoi. J'aimerais que l'on spéculé sur la suite de nos luttes en cours ! Arrêter les utopies post-capitalistes trop lointaines. J'ai envie de concret... J'ai commencé à écrire dans ma tête cette nuit. Des scénarios de barjot, où l'on enlevait des promoteurs, où l'on faisait sauter des engins de

3 <https://thx.zoethical.org/t/le-agary-il-faudra-faire-avec-nous/250>

chantier, et où on rentrait par effraction chez l'adjoint à l'urbanisme pour lui glisser des mots angoissants sous son oreiller. Puis après être bien partie en live, je me suis dit que c'était pas des spéculations à prendre seule et à la légère ! Que pour ce genre de proposition aussi importante il fallait une équipe autour d'une table, qu'il fallait une AG.

— On peut proposer ça jeudi soir prochain si tu veux. Ça serait une super occasion de faire rencontrer les toto de la cellule anti-gentrification avec les copaines du labo-fiction. Depuis le temps qu'on en parle !

— Ben non justement ! Se mettre autour d'une table pour spéculer sur nos actions futures, j'appelle plus ça un labo-fiction mais une stratégie de lutte. »

Je lui réponds enthousiaste :

« — Justement c'est parfait, on pourrait alimenter la lutte avec nos récits !

— Ouais... Mais on en fait quoi après de ces récits ? On les publie dans le recueil de fin

d'année ? Tu vois pas le problème ? Sur Signal⁴ et RiseUp⁵, téléphones planqués pendant l'AG, mais ça publie ses stratégies sur le net, des brochures, et une jolie édition à prix libre disponible dans toute les librairies anars du coin !

— J'avoue... Comme quand on a abandonné l'idée d'écrire cette fiction sur le signal de Bo-trange au moment où on a compris que Boris allait vraiment cramer l'antenne.

— Exactement. »

Elle a raison, surtout que je rêve de faire sauter un bulldozer depuis toujours, et que j'ai une super idée pour le message sous l'oreiller de l'autre enfoiré de l'urbanisme.

4 <https://signal.org>

5 <https://riseup.net>

DES MINE(RAI)S QUI NE FONT
PAS LE(UR) POIDS

Un vieux camion chargé de sacs quitte le bitume pour une route en terre compactée. Son balancement secoue les hommes accrochés à la ridelle tout en haut de la cargaison. Le tuyau d'échappement expulse une fumée noire sur son passage. Les vendeurs massés le long de la route se pressent à couvrir leur nez et leurs yeux. Une fine poussière nappe les marchandises étalées à même le sol sur des sacs en toile.

Aucun panneau n'indique des informations sur le lieu. Tout le monde sait que c'est Musompo, une cité née de l'envie de sortir le négoce de l'activité minière artisanale du centre-ville de Kolwezi. Les avenues sont bordées des enclos et les murs de clôture portent l'inscription CoCu. Est-ce une adresse ? Un nom d'avenue, de quartier ou de rue ? Un marquage spécial ou l'identification de la situation amoureuse de l'occupant ? Rien de ce que peut imaginer un visiteur non averti. Co et Cu sont les symboles chimiques du Cobalt et du Cuivre, les métaux dont les minerais sont achetés par les comptoirs à l'intérieur des enclos.

Des sacs de minerais jonchent le sol du comptoir de monsieur Lee assis derrière un bureau d'où il surveille tous les mouvements. Sa tête est couverte d'un large chapeau de paille contre l'insolation tropicale. Il est arrivé en République Démocratique du Congo lors du contrat chinois : quatorze milliards de dollars américains de travaux d'infrastructure contre l'exploitation des minerais. Ce gigantesque troc à l'échelle nationale n'a jamais livré tous ses secrets d'État. Une année de service dans une entreprise des travaux publics chinoise lui avait permis de mesurer les opportunités d'affaires en terre congolaise. Il se lance dans l'achat des minerais qu'il revend aux fonderies de ses compatriotes.

Ce matin, c'est Bwanga et sa bande de creuseurs qui viennent vendre leurs minerais à monsieur Lee le boss. À la dernière livraison, il leur avait promis de revoir le prix à la hausse si la prochaine dépassait le seuil d'un certain tonnage. Ils sont fiers de lui annoncer que le défi est relevé. Les équipes se hâtent à prélever les

échantillons pour analyses secrètes dans son mystérieux laboratoire. Après un court moment d'attente, la magie de la chimie révèle les résultats apportés par un chinois. À première vue, l'homme n'a de chimiste que sa tenue de travail. Un bref regard jeté sur la feuille de papier suffit à monsieur Lee pour pianoter sur sa calculette avec une dextérité qui ferait pâlir de jalousie tous les pianistes du monde. Le temps pour Bwanga et sa bande de déchiffrer le document imprimé en des caractères mixtes (alphabet latin et sinogrammes), monsieur Lee décadénasse sa grande malle métallique.

Il compte une somme par liasses et briques constituées de grosses coupures de franc congolais, c'est plié ! Le boss ordonne le déchargement du camion qui transporte la marchandise de Bwanga et sa bande. Cette fois-ci, les sacs de minerais sont transportés à dos d'hommes, leurs cris d'encouragement semblent compenser l'énergie perdue par l'effort au travail mal rémunéré.

Kalong et Naomie avancent vers le comptoir de monsieur Lee, elles demandent à parler au responsable après une présentation cartes de visite à l'appui. Le gardien ne leur accorde pas son attention, elles lui paraissent transparentes. Ces jeunes blogueuses et activistes des droits au commerce équitable, congolaise et européenne, espèrent trouver un contact sur le petit panneau accroché au mur. Elles n'y voient que des prix correspondant aux teneurs en cuivre et cobalt des minerais. Leur instance est infructueuse. Tout semble inaccessible, le gardien finit par prévenir monsieur Lee de cette présence indésirable. Par l'entrebâillement de la barrière, le boss aperçoit les jeunes femmes. Il passe un coup de fil en langue swahilie « petit chinois » apprise sur le tas : « *bwana, mwanamuke mwehushi na muzungu uji yangu kaji* ».

Le passage de cinq voitures sur le bitume plus tard, un agent du service des migrations et celui de la police nationale traversent la route, ce dernier porte une Kalachnikov rouillée en ban-

doulière. Ils demandent à Kalong et Naomie de les suivre. Elles entrent dans un tout petit bureau à peine plus grand que le cabinet de toilette d'un avion. L'agent du service des migrations leur demande les papiers qu'elles fournissent sans hésitation. Il les pose après une brève lecture et entrelace les doigts de ses mains, les coudes appuyés sur une table bancale en bois. Il brise le silence au bout d'une minute d'observation et s'adresse à Naomie en premier :

« — Madame, ce que vous faites dans ce pays, nous ne pourrons jamais le faire chez vous. La violation d'un site stratégique national peut vous coûter une expulsion et une annulation de votre visa. Vous êtes trop jeune, vous avez l'âge de ma fille cadette. Pourquoi vous les blancs vous cherchez toujours à déstabiliser l'Afrique ? Au lieu d'apporter le développement, vous cherchez toujours à nuire aux africains. »

Ayant l'habitude de cet exercice dans ses aventures solitaires, sans se montrer désobéissante, Kalong essaie de reprendre la parole

avec adresse en rendant à l'agent le respect qui lui est dû :

« — Papa, je travaille pour les droits au commerce équitable dans l'exploitation des ressources naturelles. Je mène une petite enquête sur la distribution des revenus dans la chaîne de valeur de l'exploitation artisanale des minerais.

— Ma fille, arrêtez d'humilier ton pays. Vous êtes trop jeunes, laissez la politique aux politiciens. Je vous conseille de vous concentrer sur d'autres sujets, dit d'un ton bienveillant l'agent du service des migrations. »

Dans le comptoir de monsieur Lee, Bwanga et sa bande sont perdus depuis un moment. Ils discutent dans un coin, la concertation semble interminable. Finalement ils tranchent, les voilà de retour devant le bureau du boss. Bwanga cite le montant de la somme reçue et rappelle que la promesse n'a pas été tenue malgré le dépassement du seuil. Monsieur Lee reprend le papier du résultat des analyses en pointant son index sur le titrage en teneur de cuivre et co-

balt qui est inférieur à ses attentes pour pouvoir accorder la faveur promise.

Bwanga et sa bande grommellent. Ils jurent de ne plus revenir au comptoir de monsieur Lee qui, du reste, s'occupe du rangement de son nouveau stock à l'autre bout de l'enclos. Le boss caresse son chat tigré avec l'auriculaire de sa main droite sur lequel brille une chevalière en or de quelques carats. En plus de son large chapeau de paille, il porte des lunettes de soleil. Ce soir, il mangera du riz cantonais en accompagnement d'un appétissant canard laqué pour célébrer le nouvel an chinois et sa réussite en cette année du Tigre.

Le déchargement fini, le camion sort de l'enclos. Bwanga et sa bande sont assis autour du grand sac en plastique qui contient l'argent de la vente de leurs minerais. Ils sont tous silencieux. Le camion quitte la route en terre pour le bitume, son balancement les secoue à gauche puis à droite. Du coup, ils se mettent à pouffer puis à s'esclaffer. Ils se promettent d'être durs en affaire la prochaine fois.

L'agent du service des migrations relâche Kalong et Naomie après ses conseils de parent. Elles enfourchent la moto-taxi qui les attendait devant le poste. Kalong demande au conducteur de rattraper le camion.

Une fois à Kolwezi, Bwanga et sa bande s'installent dans la gargote *Chez Maman Sylvie* où ils ont leurs habitudes. Ils commandent des bières fraîches. Tous les regards convergent vers le milieu de la table où repose le sac en plastique qui contient l'argent. La jeune serveuse tarde à revenir sur leur table, chacun décapsule sa bouteille avec les dents. Au bout de trois gorgées bues au goulot, Bwanga commence la répartition de la récompense aux efforts fournis à arracher du sous-sol les minerais qui feront tourner l'économie mondiale. Pour certains, une semaine suffira pour dépenser le revenu en alcool, vêtements, femmes et achat du dernier téléphone portable qui finira comme garantie d'un prêt de loin inférieur à sa valeur marchande. Pour d'autres, ce sont des familles qui trouveront un moyen de survie.

Une Noire et une Blanche franchissent le seuil de la porte d'entrée de la gargote, c'est une premier pour Maman Sylvie et ses clients. Kalong et Naomie se posent sur des sièges en plastique et commandent à leur tour des bières brunes. Les garçons s'imaginent que ce sont ces employées des entreprises minières en manque de sensation forte. L'un d'eux se permet de leur décocher une œillade à laquelle Naomie répond par un sourire subtilement provocateur. Sympathiser avec cette nymphe pourrait ouvrir les portes de l'emploi ou l'immigration facile, pensent certains membres de la tablée. En chef de bande, Bwanga rappelle ses amis à l'ordre. Il engage une conversation en lien avec la menace qui pèse sur leur Zone d'Exploitation Artisanale. Une vive discussion anime le petit groupe.

Kalong parle discrètement avec la serveuse. Elle ramène des bouteilles de bière sur la table des garçons qui ne se souviennent pas de cette commande. L'offre vient de la Noire au sourire ravageur, dit-elle avec ironie. Comment la remercier puisque son siège est vide ? De retour

des toilettes, Kalong entre en scène telle une diva d'une série télévisée brésilienne. Elle attire les regards et récolte les « mercis » des garçons. Elle avance avec sa bouteille en main et trinque successivement par un mouvement fluide qui pourrait inspirer la vidéo publicitaire d'une boisson alcoolique destinée aux femmes courageuses. Elle s'introduit et trouve une place parmi les garçons. Naomie les rejoint par un geste de la main de sa copine. Le sourire timide aux lèvres des creuseurs trahit leur limite à engager une conversation en français, langue officielle de l'éducation nationale. Bwanga s'impose comme l'unique interlocuteur et interprète.

Kalong joue les journalistes en *interview* : elle découvre le travail dur et harassant des creuseurs, les dangers du creusage souterrain éclairé à la bougie avec une baisse de l'oxygénation, la ruse des acheteurs qui truquent les balances et falsifient le résultat des analyses.

La multiplication naturelle des minerais dans le sous-sol est une idée reçue qui console les

creuseurs. Kalong s'improvise géologue et leur apprend que la transformation géologique est un phénomène qui prend des millions d'années. En apprentie économiste, par un schéma simple, Naomie leur explique que les minerais revendus par les comptoirs rapportent beaucoup d'argent. Avec elle, ils apprennent également que la hausse du prix du cobalt due à la fabrication des batteries des voitures électriques pourrait baisser une fois l'usage du graphène garanti.

L'alcool finit par avoir raison de la lucidité des creuseurs. Les mystérieuses femmes restent une idée dans la mémoire de chacun. Ont-elles vraiment existé ? Est-ce des esprits envoyés par les ancêtres venus parler à leurs descendants ? Du moins, la vie de creuseur suit son cours dans les mines artisanales de la ville. Dans les galeries souterraines ; ils creusent, fouillent, bêchent ; sans laissez aucune place où la main ne passe et repasse. On croirait voir travailler les enfants du laboureur dans la fable de Jean de

La Fontaine. Ils prennent de la peine et récoltent même le trésor caché.

Un matin, outils en main, les creuseurs trouvent leur Zone d'Exploitation Artisanale occupée par des engins de terrassement en plein chantier. La police anti-émeute est prête à intervenir au signal du commandant des opérations. Personne ne leur apporte des explications. Trois grosses cylindrées 4×4 entrent dans le décor, monsieur Lee descend de l'une d'entre elles en compagnie des européens tirés à quatre épingles. Le Chinois déplie une carte géologique et explique aux investisseurs européens la richesse de l'étendue de terre qu'il met à la disposition de leur partenariat. Tous les creuseurs regardent en spectateurs ces gens qui occupent leur espace de travail. Les autorités locales et le syndicat des creuseurs sont taiseux sur cette expropriation qui va conduire au chômage des milliers de creuseurs et rendra plus pauvre des familles entières.

Déjà cinq jours qu'ils n'accèdent pas à leur Zone d'Exploitation Artisanale (ZEA). Des sit-

ins, des marches, des démarches administratives, des pétitions et des reportages télé ne leur permettent pas de rentrer dans leurs droits. En petit comité, Bwanga et sa bande vont voir monsieur Lee qui les accueille dans son comptoir. Il leur promet un travail d'ouvrier dans la prochaine usine une fois la construction terminée. Ils montrent leur désintérêt et demandent à reprendre leur zone d'exploitation donné légalement par l'État.

Avec le soutien des creuseurs d'autres Zones d'Exploitation Artisanale, Bwanga et sa bande envahissent leur espace de travail spolié par monsieur Lee et ses complices. La police déploie les grands moyens. Du gaz lacrymogène ne disperse pas les manifestants et les tirs de sommation les encourage plutôt à avancer vers les policiers. La presse est interdite d'approcher le théâtre des affrontements. Sur une moto-taxi, Kalong et Naomie réussissent à se faufiler par un sentier à travers une petite brousse. Avec leurs téléphones, elles lancent des directs sur les réseaux sociaux. Les forces de police

croulent sous un « *kungulu ya mabwe* », un véritable déluge de pierres lancées par une horde de creuseurs.

Des coups de feu retentissent à nouveau, l'ordre est donné de tirer sur les hommes. Chacun essaie de se mettre hors d'atteinte mais il est trop tard pour Bwanga et quelques manifestants qui tombent sur le champ.

Pendant ce temps, monsieur Lee prend un apéro avec les investisseurs européens, ils savent que c'est un petit vent qui va bientôt passer. Les corrompus des pouvoirs publics promettent de relocaliser ces Damnés de la terre, monsieur Lee et ses associés exploiteront les riches gisements de Cobalt longtemps cédés à des minables creuseurs qui ne feront pas le poids face à la force des industriels.

Au bout de vingt minutes de direct, Kalong et Naomie sont prises par des policiers qui les mettent entre les banquettes de la camionnette menottes au poignet. Elle se débattent et font valoir leurs droits en demandant une assistance consulaire pour Naomie et un avocat pour Ka-

long. Arrivés au commissariat, l'inspecteur arrache leurs téléphones avant de les accuser d'espionnage pour le compte d'une puissance étrangère. C'est le début d'une affaire diplomatique et médiatique.

Bwanga s'en sort miraculeusement bien, son pronostic vital n'est pas engagé, il a subi une intervention chirurgicale de plusieurs heures pour extirper la balle logée dans son abdomen. De l'avis de son médecin traitant, il n'exercera plus son métier de creuseur artisanal des minerais avant plusieurs années. Il vit à présent de la solidarité de ses compagnons d'infortune et de la vente des chaussures de seconde main dans un marché.

Les autorités locales mettent en place une commission qui va diligenter une enquête sur les incidents. Elle a pour mission d'établir les responsabilités. Dans le secret, le rapport est déjà écrit, le scénario est connu d'avance. À chaque acteur de jouer son rôle jusqu'au clap de fin.

Monsieur Lee et ses associés sont encensés par les médias locaux et les autorités. Il a acheté la diffusion d'un reportage en leur honneur dans toutes les éditions du journal des chaînes de télévision. C'est le grand jour, une usine neuve est sortie de terre à peine quelques mois après le début des travaux. Les discours sont louangeurs, tout le monde vante la création des emplois et les retombées en termes d'impôts. Le plan d'une fraude fiscale et d'un *dumping* social est déjà bien ficelé dans les coulisses. Le ruban symbolique coupé, monsieur Lee renverse à terre le contenu d'une coupe de champagne dans un rituel de libation pour respecter la tradition. Le chef traditionnel Mbididi III bénit l'usine en aspergeant la poudre de kaolin et en prononçant son plaidoyer aux ancêtres pour une excellente production.

Abreuver de champagne les ancêtres dont les descendants ont soif de justice est une injure qui laisse perler une larme de douleur sur les yeux de Bwanga qui suit, impuissant, le direct

de la cérémonie. Monsieur Lee avait promis à Bwanga qu'il n'aura que ses yeux pour pleurer. La malédiction des ressources naturelles semble les poursuivre de génération en génération.

Les affaires marchent pour monsieur Lee et ses associés, la machine tourne à plein régime une année après leur victoire sur les creuseurs.

Bwanga, fils d'un ancien mineur de l'industrie minière d'État en déliquescence, semble résigné. Celui qui a grandi dans un camp de travailleurs repense souvent à son enfance heureuse parmi les nombreuses familles ouvrières. Adulte, il vit le paradoxe d'Anderson, son père formé sur le tas au travail d'ouvrier dans la mine avait une meilleure existence que la sienne. Pourtant, il a un niveau d'études supérieur à celle de son défunt géniteur. Il s'imagine un avenir sombre pour ses quatre enfants, serait-il en train d'élever des futurs sous-fifres d'un système illégal, inégal et égoïste ?

Un jour de marché, couché sur son étal, il se refuse de baisser les bras et se promet de se

battre pour un meilleur avenir de ses enfants. Il tient des réunions clandestines et devient la figure incontestable de la lutte des creuseurs. Son nom commence à circuler dans la ville. Sa voix compte et les politiques corrompus essaient de l'acheter pour en faire un allié efficace lors des élections à venir. Il ne mord pas à la tentation, il joue son va-tout.

Les épouses qui ramenaient des repas à la Zone d'Exploitation Artisanale ne veulent plus jouer les seconds rôles. Elles décident de prendre les devants. Elles font appel à la sororité de toutes celles qui se sentent concernées par cette affaire. Le rassemblement va à la rencontre de la reine Ngaluwej, épouse du chef traditionnel le roi Mbididi III qui règne sur les terres de la ZEA sujette à conflit. Les notables de la cour royale voient d'un mauvais œil cette réunion féminine considérée comme un affront au pouvoir patriarcal.

La nouvelle de l'action des femmes circule dans la presse locale. Monsieur Lee convoque

dans le secret quelques notables en présence des autorités politiques et administratives.

Une partie du Code minier leur est expliquée : la présence d'une industrie minière donne au pouvoir coutumier et traditionnel le droit d'obtenir la redevance minière, un impôt destiné aux entités locales. La gestion de ces fonds ne sera pas contrôlée par l'État. On leur montre la planification de l'exploitation, la hausse du cours des métaux au *London Metal Exchange* et le calcul de l'évolution de la redevance minière qui atteindra plusieurs millions de dollars américains. Une belle secrétaire au teint « choco frappant », résultat de l'usage des lotions éclaircissantes ; habillée en tailleur rouge, perchée sur des talons aiguilles vernis, remet à chacun une enveloppe blanche immaculée avant la fin de la réunion. Ils échangent des regards marqués par l'étonnement. Monsieur Lee comprend, il connaît très bien les us et coutumes locaux. La poésie de la langue locale se prête bien à embellir ce que l'héritage culturel colonial qualifierait de corruption. Sa

secrétaire prend la parole avec un ton faussement modeste et leur dit :

« — Vous êtes nos pères, nos chefs, les garants de nos traditions. Nous devions venir vers vous mais nous vous avons invités pour vous exposer nos problèmes et vous montrer l'œuvre que votre collaboration a permis à construire sur la terre de nos ancêtres de qui vous avez le savoir et la légitimité du pouvoir. Monsieur Lee est l'un des nôtres. Il parle notre langue, il mange nos mets et boit nos boissons traditionnelles, il partage toutes nos réalités. C'est un frère à la peau différente. Sous cette chaleur accablante, on ne peut déplacer des chefs sans leur offrir un verre d'eau fraîche. Le petit rien que nous avons apprêté dans ces enveloppes permettra de dessécher vos gorges. Soyez comme nos mamans auprès du roi Mbididi III, celles qui plaident pour leurs enfants. »

Le doyen des notables se lève et prend la parole à son tour :

« — Nous vous remercions d'avoir pensé aux notables que nous sommes. En toute chose, il ne faut jamais oublier ses racines. Les ancêtres sont présents, ils nous écoutent à chaque fois que nous leur parlons. Vous venez de faire un geste fort et il ne sera pas oublié du tout. »

Il postillonne sur l'enveloppe épaisse pour bénir les donateurs. Il sent par le volume qu'à peu près trente billets de cent dollars américains y sont soigneusement alignés. Tout le monde applaudit. Il reprend son discours :

« Nos ancêtres vous ont écoutés. Je ne vais pas trop parler, vous verrez de vous-mêmes. »

Le roi Mbididi III réunit en conseil les notables. La nuit précédente, la reine lui a parlé de la visite des femmes. Il lui a répondu de manière autoritaire que leurs époux devraient venir eux-mêmes le rencontrer. Le roi introduit en résumant le déroulement des événements. Chaque notable donne son point de vue. Le doyen prend la parole et explique au roi tout ce qu'il a appris lors de la rencontre avec monsieur Lee. Le conseil défend l'industrie. Fait du

prince : Mbididi III tranche en faveur de l'extractivisme industriel.

La reine Ngaluwej et les femmes sont désespérées mais elles décident de ne pas abandonner. Chaque soir, dans le secret, l'épouse du roi Mbididi III entre dans la case sacrée. Ce sacrilège lui permet de communiquer avec les ancêtres, elle y découvre que l'interdit est une invention du pouvoir patriarcal. Les femmes autant que les hommes de la lignée royale ont le privilège de communiquer avec le conseil royal de l'au-delà. On lui garantit une réaction qui remettra de l'ordre dans la chefferie.

Trois mois plus tard, les gardes de l'usine voient venir une marée humaine constituée des femmes qui chantent leur hostilité à monsieur Lee et ses associés. Elles frappent leurs pagnes au sol pour maudire les activités des spoliateurs. Les creuseurs apprennent l'initiative de leurs femmes. Peu de temps après, ils les rejoignent à l'usine où les ouvriers expatriés en grand nombre courent dans tous les sens pour

échapper à la furie des manifestants. Dans son bureau, monsieur Lee tente de joindre la police et demande une intervention rapide. L'usine est déjà assiégée et le boss est pris en otage. Ils réclament un procès équitable et une réparation.

L'affaire fait grand bruit, les autorités locales se sentent obligées de jeter du lest sous peine d'exposer leur corruption. Monsieur Lee et ses associés sont isolés. Un simulacre de procès s'ouvre et après plusieurs mois, le jugement tombe : la justice condamne les creuseurs et leurs femmes à des peines de prison ferme.

Le roi Mbididi III voit des dollars américains pleuvoir à la cour. Il se construit un beau palais et l'ameublement répond au style Louis XIV. Il s'achète une voiture de luxe chez le plus grand concessionnaire de Lubumbashi. Le vin de palme servi dans desalebasses perd sa place ; des bouteilles de whisky, cognac et champagne décorent les étagères de son salon. Un téléviseur géant ouvre un nouvel horizon aux yeux royaux, une antenne lui fournit des chaînes du

monde entier. Il sait maintenant comment commander sur **Amazon** et **Ali Baba** à partir de son smartphone. Un générateur électrique à essence vrombit dans une petite cage métallique couvert d'une tôle. Les bars et les restaurants des villes du Katanga n'ont plus de secret pour lui, il est friand des plaisirs de la table. Les femmes des villes partagent ses nuits dans des hôtels quatre étoiles. Son carnet d'adresses reprend les numéros des ministres, députés, gouverneurs, hommes d'affaires qui lui proposent du business. Ses demandes à monsieur Lee sont exécutées, il a le monde à ses pieds. Il a troqué sa tenue cérémoniale en peau de bête contre des costumes trois pièces de grande marque.

Une nuit dans un palace de Sandton, quartier huppé de Johannesburg en Afrique du Sud, il fait un rêve pour le moins étrange. Il se réveille en sursaut et demande à rentrer au village. La prostituée qui ne parle pas un mot de sa langue ne comprend rien à la situation. Elle essaie de le calmer pour le rendormir jusqu'à la fin du

contrat le lendemain après l'heure du petit déjeuner. Elle tente de lui caresser sa calvitie naissante. Il lui écarte la main par un geste brutal et tend quelques billets de cent dollars. Avec le langage des signes, sa respiration haletante, des frissons toutes les deux minutes, il veut qu'elle s'en aille vite. Il lui donne des billets de rand sud-africain en supplément pour qu'elle commande un taxi Ujéfé. Elle tape des doigts sur le poignet pour lui signifier que l'heure avancée ne permet pas de prendre ce risque. Il tient à rester seul, il sort encore des billets pour qu'elle paie une autre chambre. Inutile d'insister, elle ramasse son sac à main, ses escarpins et enfile la jolie robe qu'il lui a offerte l'après-midi. Elle ouvre la porte et disparaît dans le couloir avec l'idée d'être tombée sur un client envoûté par les *sangoma* de son pays.

Assis dans un coin de la luxueuse chambre, il repasse dans sa tête le film de son cauchemar les yeux grandement ouverts cette fois-ci :

Il y est nu au milieu d'une place publique de son village. Des hommes à la barbe fournie et aux cheveux grisonnants tapent contre le sol des sceptres en bois sculptés. D'une seule voix, ils disent :

« tu as trahi notre confiance, tu n'as plus ta place dans le village. Dans trois jours, nous accueillerons ta venue parmi nous ». Un batteur de tam-tam se place en face de lui. À chaque battement, une partie de son corps se putréfie et des chiens enragés lèchent sa peau rugueuse.

Au terme de trois semaines d'escapade, il loue un jet privé qui atterrit à l'aéroport de la Luano à Lubumbashi. Il monte dans la voiture qui l'attendait au pied de l'avion. En route, il efface de son téléphone tous les numéros. En dix heures, il parcourt la distance qui sépare Luano de son village. Il regagne son ancienne case, il demande à parler à chaque habitant du village. Tous les problèmes lui sont exposés : l'eau de la rivière est souillée par des produits chimiques, le village tremble à chaque minage et les murs des habitations sont fissurés, plus rien ne pousse du sol rendu stérile, les maladies

respiratoires sont légion. Les consultations populaires finies, il convoque les notables pour des décisions radicales. Les creuseurs et leurs femmes qui ont recouvré la liberté sont invités aux nouvelles palabres. Bwanga discute longuement avec lui pour mettre en place un modèle économique solidaire et alternatif entre les creuseurs et le village. Mbididi III se retire dans la case sacrée, reclus pendant une semaine, il parle avec les ancêtres après une longue pénitence. Il y sort les yeux pétillants, la barbe fournie et les cheveux grisonnants, la voix plus rauque qu'avant. Dans une longue procession, ensemble avec ses sujets, la reine, les creuseurs et leurs femmes, il se rend à l'industrie. Dans sa tenue traditionnelle, à l'avant du groupe, sa marche ressemble à une personne en transe par moments. Ils scandent des phrases avec différents timbres dans sa voix. La police se résout de les accompagner sans brutalité, les autorités réfléchissent à une médiation.

À la grande entrée de l'entreprise, il prononce des paroles dans une langue mystérieuse.

Monsieur Lee l'observe rictus au bout des lèvres. Il dit à l'un de ses assistants :

« — Préparez une enveloppe pour ce guignol, je pense qu'il a mal géré et il se retrouve sans argent. On pourrait le dépanner un peu avant le prochain paiement de la redevance minière. »

Il retourne à son bureau et suit de temps en temps le déroulement de ce qu'il appelle « petite sketch » par l'écran de contrôle des caméras de surveillance. La consigne a été donnée dès le début de la manifestation : aucun acte de violence par les paroles et les actes. La police observe, les autorités politiques et administratives multiplient les appels téléphoniques vers le bureau de monsieur Lee pour le rassurer. Il leur exprime sa zénitude en riant du « manège de sorcier ». Mbididi III se retourne face à la foule et demande à chacun de retourner à sa maison dans le calme une fois sur le lieu de rassemblement. Environ une heure plus tard, la terre tremble un peu, la tasse de café de monsieur Lee se brise sur le sol carrelé de son

bureau. La panique gagne certains employés à qui il reproche une superstition naïve et puérile.

Le lendemain, les résultats de laboratoire arrivent au bureau de monsieur Lee. Le pourcentage de teneur des minerais sont en-dessous des études prospectives, géologiques et des analyses des stocks précédents. Les équipes suivent le filon et l'étendue du gisement, aucun endroit ne donne des résultats satisfaisants. Monsieur Lee en devient fou. L'entreprise a reçu des prêts considérables des banques pour la construction de l'extension de l'usine. Des acheteurs avaient avancé le paiement de la production sur deux mois. La mauvaise nouvelle ne passe pas auprès de ses associés européens qui demandent des garantis de remboursement. Les autorités locales promettent de parler avec le « sorcier » qui leur a promis une colère foudroyante. Chacun craint maintenant de finir victime du sort des esprits ancestraux.

Mbididi III rencontre Bwanga dans son village. Autour d'un bon vin de palme, il lui

apprend que les ancêtres ont délocalisé le gisement. Les notables corrompus finissent par rentrer dans le rang. Il lui indique la nouvelle place à exploiter par les creuseurs de son groupe. Sans la permission de qui que soit, les lieux sont investis par une horde de creuseurs auxquels les autorités accordent l'autorisation pour préserver la paix sociale selon le communiqué officiel. Une nouvelle Zone d'Exploitation Artisanale est née d'un endroit improbable. Le village retrouve sa sérénité d'antan.

La secrétaire trouve monsieur Lee suspendu la corde au cou. Il est décroché puis son corps est placé au sol. Décidé qu'il paie les conséquences de sa témérité, son esprit gardé par les ancêtres est restitué à son corps au moment où les médecins constatent son décès. La prise en charge rapide sous respiration artificielle remonte son pouls. Dès son réveil, il est le seul à voir à son chevet Mbididi III qui lui réclame des excuses. Les médecins ont l'impression qu'il monologue. À la sortie de l'hôpital, on décide

de le placer dans un asile sous sédatifs et anxiolytiques. L'ex-homme d'affaires vit l'enfer, il est finalement rapatrié au pays de ses ancêtres.

INTERFÉRENCE ARTIFICIÈRE

Le regard se promène dans un noir d'encre dont aucun bruit ne sourd. Aucune pression du sol ; seul un vol silencieux se déplace sans vent. Les chiffres d'une horloge numérique flottent dans l'air absent, 00:49 en rouge comme la brûlure du soleil dans l'obscurité totale. Plus loin d'autres chiffres, verts, indiquent 00:54. Le regard se retourne pour constater : 00:50. Près de quatre minutes séparent les deux horloges, la rouge et la verte. Mais la verte à présent indique 00:27. La rouge n'est plus là. Tout autour s'imposent d'impénétrables ténèbres d'où seulement se détachent les chiffres sinoples mystérieux d'un passé simple tout récent ; ou bien aura-t-il été un futur antérieur perdu à jamais ? Le regard cherche en vain des mains pourtant présentes. L'horloge rouge reparait : 00:01 ; puis, sur l'affichage à sept segments, quatre barres de cristaux liquides cochent soudain : 00:00. Surpris, fouetté d'une pulsion d'adrénaline le regard s'ouvre, toutes pupilles dehors, sur l'aube à peine naissante. Une inspiration longue rassemble les esprits tout en

estompant les images en dérive de la persistance rétinienne. Ne reste que la sensation suspecte d'un voyage dans le temps. Tic tac tic tac tic tac... Le regard se pose sur le réveil analogique dont la trotteuse court sans accroc sur le cercle en pointillés phosphorescents et emporte à son passage les deux aiguilles égreneuses du temps à leur zénith : il est minuit. Par la fenêtre, l'éclairage public, bien trop intense, maintient un halo de mangue reflété par un ciel uniformément lisse. Une fois le rideau tiré, le corps retourne s'allonger. L'horloge, implacable, annonce : vingt-deux heures vingt-trois.

C'est un rêve qui commence dès que tu ouvres les yeux. Parfois ton corps ne décolle pas et tu restes interdix dans une lueur cinglante et tu refermes les yeux sans commettre l'erreur de devenir un ange. La présence seule devient lumière aveuglante pour l'ennemi défait. Le peuple se tient debout, les ancêtres s'expriment par la force du regard, doux pourtant sous les sourcils froncés. Rien n'est plus que la défer-

lante foule à l'assaut intrépide de palais en feu. À quel moment se rend-on compte que les commentaires précédents ont été générés par une « intelligence artificielle » ? À quel moment se dit-on que notre propre commentaire humain, trop humain, offre une réelle valeur ajoutée à la quantité de non-sens accumulé pour faire semblant ? Semblant d'une activité humaine. La version numérique de brasser du vent : faire interagir des programmes entre eux, au cas où un humain viendrait y fourrer sa nonchalance. Tout ce qui n'est pas écrit n'existe pas. Donc tout ce qui n'est pas lu n'est pas là. C'est la logique de l'IA, qui n'admet que ce qu'elle a déjà lu.

Il est des expériences dont on ne parle pas, qui, comme des rêves, sont tellement étranges qu'on ne peut leur donner sens sans faire s'effondrer les fondations mêmes de la réalité. Si tu ne me crois pas, en voici une qui m'est arrivée hier. J'étais assis à ma table de travail devant l'écran sous la lumière vive de la lucarne au-dessus de moi. Une abeille s'est mise à vire-

volter devant moi, tout près de mon visage. Presque immédiatement je cessai de taper sur le clavier. Je dus ajuster mon regard afin de la voir nette, abandonnant au flou ce qui m'occupait jusqu'alors. J'observai quelques secondes sa danse ininterrompue au bourdonnement pressant. Je me levai doucement et montai sur l'escabeau pour lui ouvrir la lucarne. Je redescendis aussitôt et me rassis pour ne pas perdre le fil de ma pensée. L'abeille, reconnaissante, fit quelques tours de moi avant de s'envoler vers l'azur. Bien sûr, il est exagéré de prétendre que l'abeille fut « reconnaissante » : c'est là mon interprétation et un physicien pourrait sans doute trouver une explication rationnelle liée au vent, au vortex créé par le courant d'air du à l'ouverture de la lucarne et au mouvement de mon corps, entre autres facteurs, entre autres causes. Il est tout aussi exagéré de dire que l'abeille s'envola vers « l'azur », car la couleur du ciel nous vient de la relation fort humaine entre le voyage des photons et la danse qu'ils engagent avec nos rétines ; ou celle, fort indus-

trielle, de la cire lasse du plafond bas qui nous cache le ciel, incendié des lueurs blafardes d'étoiles agonisantes empalées au bord des avenues et jusque dans les ruelles, à la vue et à l'insu de touz, noyées d'indifférence. Et quand bien même les photons ne voyageraient pas ni ne danseraient, nous serions bien embêtés de chercher une cause à cette virevolte : n'est-ce pas là un message à la mode des abeilles, indiquant leurs passages et leurs déplacements ? « Regarde-moi, semblait-elle interpeller, je me place devant toi et je sais que tu me verras. Toi dont le jardin est rempli de fleurs tandis que celui de tes voisins reste infertile, ne donnant qu'un ras gazon cramé, incapable même de retenir l'évaporation. Je te vois et reconnais en toi un interlocuteur. Reconnais-moi, messagère des fleurs, accoucheuse des plantes, ici et maintenant prisonnière de la verrière immense de ta ruche : ouvre-moi le chemin de la lumière pour que le vent me porte à nouveau, lui qui s'est tu sous ton toit. »

Imaginaire et langage savent nous entraîner dans l'élan du merveilleux. Ce que ne savent pas faire ces chemins statistiques qui rasant les mottes et goudronnent tout pour ne laisser que l'absence des traces d'une fécondité réduite à des ersatz insipides. En fait, c'est moi qui ne comprends pas : plus j'essaie et moins je comprends. Je me sens totalement idioxe. Les mots jouent contre moi. Je suis défini par cet extérieur oppressant qui ne veut de moi que des mensurations. Si tu marches sur la tête, tu vois le monde à l'envers. Enfin, c'est ce qu'on dit. Moi, le monde, plus je le regarde, plus je vois des semelles qui flottent dans un air vicié de chaussettes *made in Datang*. À ce niveau-là d'absurdité, les têtes sont sous terre, on dirait des autruches qui montrent leur cul en croyant avoir disparues de la surface. Un petit clou sur les cravates et hop, les têtes resteraient coincées près du sol à s'étrangler. Peut-être que ça leur ferait du bien de respirer les pots d'échappement comme ces pauvres gosses de bobos dans leurs poussettes tous terrains. Je m'endors.

Je rêve. Dans mon rêve, les persécuteurs de la vie sont impuissants.

Le jour, je le passe à pisser du code, c'est comme ça qu'on dit dans le jargon. Les pissaires de code feront long feu – déjà les IA nous proposent du code à partir d'une description sommaire des fonctionnalités requises par le *project owner*. Le propriétaire du projet : c'est ainsi tout un monde exclusif qui se déploie, qui cherche à se déployer au-delà de nous, sans nous, qui nous est hostile. Comme lorsqu'au milieu d'un rêve on se réveille en sueur, le cœur battant, sans comprendre la raison de cette soudaine lucidité : on ne peut lever la tête, alors on tourne, prisonnière des draps bordés de tous côtés ; on étouffe. Puis on émerge des draps dans l'air moite de la chambre comme on surgit des flots après une longue apnée, les poumons brûlants. L'IA est cet idiot qui n'y connaît rien et offre avec suffisance des « solutions » hors-sujet, mais qui apprend bien vite à arpenter le code et qui, dès le lendemain, revient avec la moitié du travail de la saison

terminé. Au début on se marre de la naïveté de ces lignes, puis on se rend compte : l'IA n'est pas naïve, comment arrive-t-on à lui prêter des traits humains ? Bientôt on réalise que l'IA absorbe nos corrections comme autant de conseils d'an maîtrex. Puis on s'inquiète de la qualité de ce code ; non, on devient suspicieux de potentielles erreurs ou pire : on se met à craindre les *backdoors*, ces portes dérobées qui, subrepticement, pourraient offrir à l'ennemi des vulnérabilités composables dont il pourrait tirer partie pour nous nuire. Enfin, cela devient patent : nous sommes en train de coder notre obsolescence. Car l'IA ne sait rien, rien que ce que nous lui apprenons.

Les doigts survolent le clavier par petites touches qui lancent un bloc presque blanc sur un fond presque noir. Aux lettres succèdent les mots et les phrases et bientôt tout fait sens ; les pupilles réduites à deux points sombres masquent les rétines des assauts hyper-lumineux des écrans ; lorsqu'on lève les yeux, la nuit est déjà là. Sous les néons du plateau vidé de sa

grouillante diurne on acquiert vite le bronzage LCD, cette transparence de la peau qui fait ressortir les veines comme des cartes routières sous la neige et donne au regard le cachet exotique des pandas ou des vampires exsangues. Vient alors l'insomnie, l'ennemie du rêveur, qui lu rend incapable de passer de l'autre côté. Mais contre l'arêverie, c'est ainsi que je nomme l'absence de rêve, j'ai une méthode : premièrement, dormir ; deuxièmement, rêver en conscience ; troisièmement, prendre le contrôle du rêve. Pour cela quelques rituels m'aident à profiter pleinement de mon activité nocturne paradoxale. Pas d'écran après 22h ; une tisane avant de se coucher afin de garantir une bonne hydratation, et éventuellement provoquer le besoin d'uriner pendant la nuit : ce réveil permet de fixer les rêves dans le carnet que je conserve à côté du lit. Parfois j'y note des choses que je ne parviens pas à relire, ou pas à comprendre. Comme ce passage de l'autre nuit : « Diffraction des corps ondulatoires, tels

respiration, provoque (illisible) kaléidoscopes fractals convexes. »

Ce matin nous avons touz reçu un message de la direction – c'est-à-dire l'équipe mieux payée qui donne les ordres en espérant que nous-autres ingénieurs saurons plier la réalité à son exigence, bien souvent hors de ce monde – qui nous annonçait en grande pompe un contrat faramineux avec le secteur pharmaceutique, « débouché rêvé pour notre Cassandra. » En lisant le message, un filet de sueur froide s'est mis à geler l'air autour de moi. Un regard furtif lancé à l'entour m'a confirmæ un malaise dans le personnel. Je me suis levæ pour décrisper mes muscles en marchant tête baissée vers la machine à café. Le Collectif Assistant Anthropomorphe, Cassandra, est le programme sur lequel je travaille depuis maintenant trois ans. J'ai rejoint une équipe de vingt-six personnes considérées par la direction comme l'élite de notre compagnie. Depuis, notre effectif a triplé. Nous avons dû déménager dans un bâtiment, surnommé

« Troie », à l'écart du reste des employæs. Nos bureaux se trouvent à présent au-dessus du centre de données ultra-sécurisé qui abrite Cassandra. Seule notre équipe y a accès, nous avons même notre propre cantine afin d'éviter de nous mêler au « reste des troupes » qui nous regardent avec envie et une once de dédain tendance guère froide voire carrément brûlante ; c'est le second message de la direction qui nous offre une flotte de voitures – cette fois-ci électriques. Cela n'a évidemment aucun rapport avec la récente campagne de sabotage des véhicules hybrides de notre équipe : pommes de terre dans les pots d'échappement, sucre dans les réservoirs... Des SUV de fonction des ingénieurs aux Porsche de la direction, tout y est passé. Une salve d'applaudissements efface le malaise lorsque notre directeur numérique, monsieur « appelle-moi Tintin » Lacroix, fait son entrée sur le plateau suivi d'un chariot rempli des clés des quatre-vingt véhicules aux couleurs de notre entreprise parfaitement alignés sur le parking au

pied de notre bâtiment. Quelques haussements d'épaules de rares ingénieurs agaçés d'une si futile interruption ne parviennent pas à déjouer le succès de cette opération de séduction de la direction. Je serre dans ma main mon *Flipper Zero* : il y a là matière à jouer. Le simulacre est total. Le directeur fait l'appel comme à l'école et, l'un après l'autre, les ingénieurs du plateau viennent recevoir les clés de leur nouveau bolide, un bijou technologique dernier cri, l'équivalent d'un an de salaire – beaucoup plus si vous ne faites pas partie de notre équipe, beaucoup moins pour les chefs et les *seniorz*. Lorsque l'un d'entre nous manque à l'appel, un silence pesant remplace le brouhaha des gigotements excités ; des regards nerveux s'échangent, le directeur technique parle à l'oreille du directeur tout court ; on passe au nom suivant qui s'empresse de rejoindre le saladier des clés. Lorsque mon tour arrive, je ne suis plus là : je sais bien que je retrouverai le porte-clés dans mon casier personnel, comme touz çauz qui n'auront pas joué le jeu ; nous au-

rons seulement raté les tics nerveux du directeur devant le manque d'unanimité face à sa mise en scène. Mais quel *hacker* laisserait passer l'opportunité de mettre la main sur un puissant système informatique qui fait partie d'un réseau grandissant et semble destiné à devenir un standard des véhicules autonomes ? J'entends bien le partager avec ma communauté de *reverse-engineering* pour en découvrir les plus minces détails.

Bientôt l'excitation des premiers jours est passée. Ma caisse reste au garage : non pas parce qu'elle ne roule pas, mais parce qu'en tant que cycliste disposant de toutes mes facultés physiques, je préfère venir au taf en vingt minutes, transpirant, qu'en gâchant de l'énergie nucléaire pour transporter mes cinquante-six kilos dans une tonne-et-demi de métal et deux heures de bouchons. En fait, mon premier geste en arrivant en ville fut de vendre ma voiture. Je me faufile entre les voitures à l'arrêt avec agilité. Parfois, lorsqu'elles occupent tout l'espace et qu'on ne peut même plus rouler sur la chaussée,

un coup de pédale me propulse sur leurs toits où je laisse des traces humides, volant de l'une à l'autre sous une volée de klaxons et d'insultes. Au feu rouge suivant, je me cale dans l'espace exigü réservé aux deux roues. Sur ma droite, un corps mou au regard éteint dans un visage pâle et hirsute, fondu dans le trottoir qui l'avale et le mur gris qui le soutient, tient un panneau écrit à la main sur un carton défraîchi : « je coderai du HTML pour un repas. » Cette ruine du *dot crash* me griffe le cœur, mais j'ignore si c'est la période faste qui l'avait précédé que je regrette ou le fait que ce blanc-bec prenne la place des nombreux immigrés qu'on a trahiz en les invitant à participer à la croissance économique avant de les jeter comme des malpropres sur les trottoirs des villes, puis dans les zones interlopes : Z.A., Z.I., Z.E.P. et Z.U.P. où als ne côtoient que des camions conduits par des personnes également invisibilisées, également menacées de les rejoindre parmi les décombres du capital. J'envoie une poignée de clés USB dans son chapeau : *Goodfet, Rubber Ducky, Bash*

Bunny, *O.MG*, et un *Kali OS*, en espérant qu'il respire de nouveau. Et puis, à vrai dire, mon *Flipper Zero* s'est entiché de la bagnole et je laisse tourner des programmes qui analysent le bouzin en espérant découvrir des failles de sécurité à exploiter.

La gronde contre le parking peuplé de robots a gagné toute la grille des salaires de la boîte – les plus élevés se plaignent de ne plus pouvoir y laisser leur véhicule sans risquer une dégradation, les autres de n'avoir pas de véhicule de fonction à y mettre. Les syndicats ont même appelé à la grève. On les voit défiler et parfois bloquer l'entrée du parking, ce qui n'agace plus les membres de l'équipe *Cassandra*. Les grévistes ont bien tenté de saboter les bornes de chargement, mais elles étaient réparées avant l'arrivée des premiers employés de l'équipe, si bien que les sabotages sont restés des rumeurs, comme si *Cassandra*, seule, gardait la primeur de ses prédictions défaitistes. Je lève parfois les yeux sur les hélicoptères qui, en représailles, ont adopté le toit de l'immeuble

pour faire la nique aux rampants desquels ils restent hors d'atteinte. Rapidement, les mouvements de grève s'essouffent et les vacances d'été viennent y mettre un terme. J'espère qu'à l'automne elles reprendront de plus belle.

Je jette un œil à ma montre-calculatrice, une vieille Casio de 1984 : le péché mignon des *geeks* de mon genre. Elle indique 13:33. Il s'agit en fait d'une *Goodwatch*, un remplacement matériel du circuit originel qui ajoute des fonctionnalités utiles aux radio-amateurs. Je l'ai assemblée moi-même à partir des instructions compilées dans l'excellente documentation. Elle est reliée à une *HackRF* branchée sur mon PC de bureau : cette radio numérique émet le mieux sur les bandes de 2150 à 2750 MHz, pile ce qu'il faut pour causer aux ordinateurs à roues qui vont participer au spectacle de fin d'année qui commencera d'ici quatre minutes. La machine à café bipe une fois de plus, mais c'est la trépidation du type derrière moi qui m'incite à prendre mon gobe-

let rempli de liquide noir fumant et lui laisser la place.

Mes pas me mènent lentement vers le couloir qui longe la baie vitrée donnant sur le parking. Je ne voudrais rater le début pour rien au monde. Je pose mon gobelet sur l'une des tables hautes qui offre une belle vue sur le parking. Ma montre indique à présent 13:36 et je positionne mes doigts sur les boutons du clavier. Lorsque 13:37 apparaissent, je lance le programme. La radio de la *Goodwatch* envoie ses ordres *Over The Air*. Chacune des quatre-vingt automobiles fait briller ses clignotants comme un seul être en réponse à la salve de signaux d'ouverture des portières. La coordination des lumières attire immédiatement quelques regards. Je me détends : le protocole fonctionne et l'on va pouvoir s'amuser un peu. La *HackRF* n'attendait que cette série d'ordres pour déclencher le programme chorégraphique que Cassandra a concocté pour notre plaisir. Grâce à la commande groupée de la flotte, arrivée en grande pompe trois mois plus tôt, le *Flipper Ze-*

ro n'a eu aucun mal à cloner l'ensemble des clés : prendre le contrôle de tous les véhicules a été un jeu d'enfant. À présent, quatre rangées de vingt voitures forment un ballet inédit qui fera regretter à monsieur « Tintin » d'avoir rendus inopérants les sabotages à la patate et au sucre en déboursant près de dix millions d'Euro en véhicules de prestige.

Un concert de klaxons finit de coller aux vitres l'intégralité du plateau, provoquant une grève sauvage, improvisée et inattendue. Les vagues de phares suivent les ouvertures et fermetures de coffres. On dirait le clip d'une *pop star* sur le retour espérant un effet Madonna sur ses ventes d'albums en chute libre. Les moteurs se mettent à rugir tandis que sortent quelques conducteurs affolés : certains insistent à presser vainement le bouton de leur porte-clés, comme si ils ne savaient pas qu'il était trop tard, que le programme était lancé et déroulait inexorablement ses algorithmes préparés avec une précision monomaniaque par le fruit de leurs imaginations. Mais la plupart

sont programmateurs et restent coïz en se demandant ce qui peut bien causer une chose pareille. Les voitures quittent leurs places en ordre serré, à la queue leu leu, tournant dans le parking selon des figures parfaitement opérées. Derrière la baie vitrée, des ordiphones suivent le ballet de leurs caméras, des regards inquiets se croisent et des interjections euphoriques ponctuent les manœuvres au millimètre des robots sur le parking. En bas une foule s'amasse, incrédule. Les agents de sécurité tentent de circonscrire les badauds tout en écoutant des ordres contradictoires sur leurs radios. En quelques minutes, ce sont des centaines de personnes qui assistent, impuissants, au ballet impossible des automobiles possédées par Cassandre. Nos millions de lignes de code et nos années d'expertise se déploient sous nos yeux médusés. Je ne peux m'empêcher un sourire à la vue de ces colonnes de métal tournoyant sans transporter personne. Je repense à ces images surréalistes mais pathétiques de l'une d'entre elles flottant dans le silence de l'espace en di-

rection de Mars. Des cris, des « oh », des « ah » s'agitent dans le couloir, inspirés du bruit des pneus qui dessinent des cercles sur l'asphalte, Cassandre sait bien s'y prendre pour captiver son audience. Je ne peux qu'en être fierx. Les vitres baissées envoient à 100 dB la Marche des Walkyries – une petite contrainte suggérée par Travis autour d'une pinte d'IPA, pour l'effet dramatique – mais l'effet Doppler rend le concert particulièrement inaudible ; on ne saurait distinguer ce que les robots *disent*. Lorsque les véhicules, rangés en lignes compactes, commencent à cramer du pneu en faisant ronfler leurs moteurs, tels des gladiateurs prêts à en découdre, on entend des gémissements et des imprécations à des entités surnaturelles ; lorsqu'ils s'élancent les uns contre les autres sonnant la fin du spectacle, dans un rugissement de métal froissé et un nuage de fumée, un incendie fait rage sur le parking, les humains semblent sur pause, gelés dans une torpeur suspendue entre stupéfaction et frayeur. La fumée

blanche des frictions fait place à celle, ténébreuse, des batteries en proie aux flammes.

Un applaudissement rompt le silence hébété de l'étage ; d'autres se joignent pour replacer l'insolite événement dans un ordre spectaculaire acceptable, ou peut-être pour commémorer l'immense gâchis de matière brute qui vient de se dérouler devant nous. Je minimise le choc en me disant qu'à la sortie de l'usine, ces monstres avaient déjà consommé 80% de l'énergie de toute leur carrière y compris les charges nucléaires ou éoliennes dont ils sont si friands – allez, au vu de leur courte vie, disons 95%. Je sonde les regards qui seraient habités d'une illumination spécifique, indice de la réalisation que ce cataclysme dehors est effectivement lié au ballet dedans qui nous anime touz : Cassandra, mais en vain. La chose est tellement improbable que personne ne semble capable de faire le lien. Après tout, Cassandra a été dressée pour identifier des molécules... Ce n'est que le lendemain, une fois les épaves enlevées et le parking déserté qu'on pourra

apercevoir, si on les reconnaît parmi les restes calcinés et en marge de la tâche noire délimitant l'incendie paroxysmique final, les formes de représentation de molécules médicamenteuses, tracées au pneu brûlé sur le macadam par l'intelligence artificielle.

Un bruit de klaxon insistant me rappelle à la vie. Ma mâchoire engourdie fait compète avec l'alignement improbable de mes vertèbres cervicales et du haut de mon crâne raboté à la tronçonneuse. Mes yeux font le point sur l'écran muet qui n'indique en dernière ligne qu'un résultat médiocre : temps écoulé 12:25:32.403, zéro vulnérabilité découverte. Je me lève doucement en dépliant les osselets entassés de mon corps ensuqué et m'étire vaguement en collant un coup sur une bouteille vide de whiskey qui traîne à mes pieds, emportée par la douleur qui monte en barre derrière mes yeux exorbités. Je me réfugie dans mon lit avant que le réveil ne me renvoie trop vite à la dure réalité.

Mon vélo crève en route. Évidemment je n'ai pas de chambre à air de rechange. J'arrive une demi-heure en retard par les transports en commun, traînant ma bécane, toujours avec le crâne qui tonne. Comme toujours, le parking est plein d'une variété de bagnoles en plus-ou-moins bon état. J'arrache une affiche de sous un essuie-glace : il s'agit d'un *flyer* contre la « ségrégation écologique des voitures : non au Crit'Air arbitraire ! » ; c'est juste, mais la rhétorique me déplaît et, comme piétan, je ne me sens pas particulièrement emballé par l'argumentaire ; le papier, roulé en boule, atterrit dans une poubelle sur mon chemin. Trois points. Selma et Corinne m'accueillent en me lançant le bonnet vert réglementaire pour protéger les cheveux en me lançant des éclairs : « — on a pointé pour toi », grogne Selma en clignant de l'œil. Elle saisit mon vélo pour le ranger dans le box pendant que je passe rapidement mon uniforme de protection. « — Tu as encore l'air d'avoir passé la nuit sans dormir, ajoute Corinne. — Oui, je n'ai encore rien

trouvé. Mais je ne désespère pas. » Corinne pose une main encourageante sur mon épaule puis enchaîne : « — Allons, ne traînons pas. Nous avons sept étages à couvrir, et autant de corbeilles à vérifier. — Sans oublier les imprimantes et les copieurs. Il y a toujours quelqu'un pour oublier un document compromettant là-dedans. Au fait, vous avez eu des nouvelles de l'URSSAF ? — Oui, Artemisia est prête à mordre. Encore quelques jours et le dossier contre Lacroix va faire reculer ses partenaires. Ce sera la fin de Cassandre. »

Nous prenons nos balais tandis que le parking se vide et nous dirigeons vers l'ascenseur de service, dont les portes se referment sur notre silence. Alors que les chiffres des étages défilent lentement, je reprends la parole. « — J'ai fait un rêve étrange la nuit dernière... J'étais l'an d'entre auz, l'an de ces ingénieurs qui travaillent à ce programme d'IA. Nous recevions touz de Lacroix une voiture électrique — c'était pour remplacer celles qui avaient été sabotées le mois dernier. — Es-tu

certain que c'était un rêve ? Pour jeter l'argent par les fenêtres, Lacroix est fort ! — À condition que cela retombe dans ses poches ! — C'était plus que ça... Je parvenais à prendre le contrôle de la flotte pour la transformer en ballet auto-destructeur sous la direction de Cassandra. Des dizaines de voitures autonomes roulaient ensemble jusqu'à ce qu'elles s'entrechoquent. C'était à la fois jubilatoire et dégoûtant. Je ressentais comme un plaisir morbide à voir ces véhicules partir en fumée, et pourtant je ne pouvais m'empêcher d'entendre dans leurs crépitements les cris de touz çauz qui ont souffert ou péri pour qu'elles puissent être produites. » Le silence étouffe les pouffements, interrompu par le tintement de l'ascenseur qui nous annonce l'arrivée au dernier étage.

Les portes s'ouvrent sur un plateau quasiment déserté. Seuls quelques écrans éclairent encore de leurs rares halos l'espace confiné. Le ronronnement d'un chœur de machines qui ne s'éteignent jamais occupe tout l'étage. À cette

heure-ci il n'y a plus dans les bureaux que des commerciaux aux performances médiocres qui tentent de rattraper leur trimestre en faisant des heures sup' non payées, d'autres dont le ménage bat de l'aile et qui préfèrent une soirée médusée devant l'écran ; et puis il y a les *nerds*, qui n'ont pas vraiment de vie en dehors de l'écran et qui restent après le taf pour jouer à des jeux en ligne en fumant des pétards et accompagner les ingénieurs du NOC dans leur astreinte – çauz-là sont responsables de garder les machines en fonction pendant que leurs patrons dorment, indifférents aux *hackers* qui, soi-disant, cherchent à les pénétrer. Nous nous glissons comme des ombres parmi auz, invisibles, rétablissant l'ordre, quotidiennement défait, de nos petites mains gantées. Dans les bureaux sous clé des directeurs, je récupère les appareils d'espionnage que j'y avais laissés la semaine passée. Les documents interceptés viendront rejoindre la pile déjà conséquente de leurs exactions dans les dossiers à charge. De l'intérieur du système, à contre-courant, nos al-

liæs persévèrent à combattre et ont besoin des fuites. Je rajuste ma queue de cheval en souriant. Le mal de crâne est oublié.

LE GRAND DÉPLACEMENT

Bon, ça y est, nous y voilà nous sommes au cœur du désert à la frontière du Niger et de l'Algérie !

Nous sommes encore plusieurs dizaines c'est magnifique, je n'arrive pas à y croire, tous les chemins ont convergé jusqu'ici, les algérois, les personnes de Barbacha...

Nous sommes accueilli-e-s par nos camarades d'AlarmPhone Sahara, iels sont rempli-e-s, transporté-e-s ! « *Salam ! Salam Alaikum*, nous sommes dans une grande joie de vous rejoindre pour conjurer ce chemin où des milliers d'autres ont été poussé-e-s, nous voyons ainsi que nous sommes immenses, nombreux et que nous continuons à mettre au coeur de nos actions la mobilité humaine et le droit des peuples. — *Alaikum Salam*, répond quelqu'un, merci de nous accueillir, nous avons tellement appris lors des rencontres merveilleuses que nous avons fait dans ce Désert et par les Montagnes, nous sommes renforcé-e-s et plus déterminé-e-s que jamais. »

Il y a dix mois jamais je n'aurais cru que cela soit possible, je me morfondais, après avoir rejoint le camp *No Border*, nous étions venu-e-s de partout en Europe et l'enthousiasme était

pourtant grand ! Mais notre motivation était rongée au cœur, alors que nous étions en train de profiter de notre statut de citoyen-ne pour tenter de dénoncer l'injustice, nous savions qu'au même moment des personnes sont renvoyées contre leur gré dans des pays où elles risquent leur vie et leur liberté, pendant que d'autres continuent chaque jour de mourir en Méditerranée, dans le désert, et ici même en Europe.

C'est ce qui nous a décidé à prendre la route, pour activer nos liens au-delà de la Méditerranée. Nous sommes épuisé-e-s et au-delà du bonheur, transformé-e-s ! Nous avons tenté l'impossible et la vie est venue vers nous, nous ne savions pas, nous n'imaginions pas qu'il y avait sur le chemin autant de possibles, autant de forces, en traversant les régions les plus dures de la planète, nous avons rencontré aussi de la joie, des connaissances sophistiquées et anciennes, un art de la fugue⁶ et du vivre ensemble et de la solidarité. Bien sûr, nous

⁶ Denetem Touambona, *Fugitif, où cours-tu ?*, PUF, Des Mots, 2016

provoquons une conjoncture particulière, nous sommes la circonstance particulière même... Notre nombre, notre volonté, toutes les rencontres faites auparavant ouvrent des chemins de possibles. Soudain les langues se délient, les souvenirs reviennent, dans les paroles et dans les gestes, vivre ensemble à nouveau. Aujourd'hui nous sommes arrivé-e-s jusque In Guezzam, dernier village algérien, en camions. Il y a encore près d'une quarantaine de kilomètres de piste avant de rejoindre Assamaka au Niger, entre les deux la frontière algérienne où les autorités algériennes répondant aux demandes européennes (assorties de financements) déportent les ressortissants de toute l'Afrique, une bouteille d'eau à la main dans le meilleur des cas. Plusieurs ONG musulmanes ou laïques comme APS s'organisent pour venir à leur secours. Mais je m'arrête, ça y est nos Frères d'APS sont arrivés, il y a du ravitaillement en eau, des véhicules et des chameaux pour les plus faibles, la plupart d'entre nous feront le trajet à pied jusque Assa-

manka où nous trouverons des camions puis Artiz et enfin Agadez⁷.

Hier encore confortables, dans notre campement du port d'Anvers, sous les banderoles ou avec nos pancartes dans les aéroports pour tenter (souvent avec succès heureusement) d'engager les passagers d'un avion à se lever pour forcer le pilote à refuser une déportation, ou même à Bruxelles lorsque nous nous agitions devant les bureaux des parlementaires européens...

Plus j'y réfléchissais, plus je me disais que c'est bien peu... Certes nos capacités sont limitées mais peut-être s'agit-il simplement de sortir de notre niche, de mieux partager ; cela nous semblait souvent impossible, nous avions le sentiment d'être empêtré-e-s dans la censure des algorithmes, la répression et les préjugés sociaux, pourtant... je comprends encore mieux maintenant que nous étions en train de nous aveugler tout-e-s seul-e-s. J'avais eu un bon instinct mais jamais je n'aurais imaginé que cela

7 <https://alarmephonesahara.info/fr/conseil-aux-migrant/conseil-aux-migrant-e-s>

engendrerait un mouvement d'une telle ampleur !

Ce soir nous montons le camp, de magnifiques tentes berbères qui ont été apportées par les marocain-e-s, d'habitude elles servent à accueillir les touristes à Merzuga, mais les camarades ont tout de suite su, ils ont tout laissé y compris leurs patrons et sont partis avec le matériel pour contribuer avec leur expérience, vaille que vaille. Heureusement un peu de soutien financier est arrivé à point pour aider à payer l'essence et la nourriture. Cette zone est en résistance contre les États depuis suffisamment longtemps, ce ne sont pas les peuples qui bataillent, ce sont les peuples qui affrontent les états et ces derniers qui ne peuvent prendre le contrôle. Donc Kabyles, Berbères, Sahraouis, Peules de tous pays et Arabes aussi et puis nous qui avons traversé la Méditerranée depuis l'Europe du nord du sud de l'est, jamais dans nos rêves les plus fous nous n'aurions imaginé dormir ensemble sous ces tentes.

En Europe, certes nous sommes nombreux et nombreuses à nous engager, mais ce n'est pas suffisant, nous ne résistons pas longtemps, ce ne sont pas tant les conditions matérielles qui nous arrêtent que ce sentiment d'impossibilité. La confrontation avec la détresse humaine prolongée a malheureusement souvent raison des motivations des activistes, nous finissons par nous sentir impuissant·e·s. Pourtant, c'est dans les situations les plus désespérées que s'organisent les plus beaux gestes d'entraide. On se le répète sans cesse entre nous, nous n'aimerions pas changer de vie, nous vivons au milieu d'êtres que aimons et respectons, dans des relations qui sont uniques et précieuses. Néanmoins après un certain temps passé auprès des personnes dans des situations de précarité extrême, invisibilisées et oubliées, la plupart d'entre nous perdent courage et renoncent, la mort dans l'âme. Nous sommes bien trop fragiles, bien plus fragiles que ceux et celles qui portent leur rêve au-delà des déserts, des mers et malgré les barbelés; parfois nous

perdons notre capacité d'imaginer un monde vivable. C'est pourtant notre monde, son fonctionnement est le nôtre également, nous le répétons sans cesse notre imagination est au cœur de notre force d'agir.

Durant le dernier camp *No Border*, nous avons aussi au programme une mobilisation devant les bâtiments de la Commission européenne et une autre dans l'aéroport de Rotterdam pour dénoncer les politiques de déportation. Nous avons beaucoup parlé du financement scandaleux de Frontex⁸, la plupart des gens ne savent pas qu'il s'agit d'un organisme privé qui reçoit des centaines de millions d'Euro de nos impôts pour mettre en place des systèmes de surveillance aux frontières. Frontex établit un réseau de surveillance au travers de l'Europe, et au-delà, leurs employé·e·s sont partout et armé·e·s. Ils mettent en place des barbelés tueurs, des caméras dotées de fonctionnalités militaires, des drones armés, de

8 Pour plus d'informations sur l'agence privée Frontex son déploiement hors de l'Europe et l'évolution des financements publics engagés : <https://migration-control.info/fr/wiki/frontex/>

multiples systèmes de détection automatique ; nous le savons leur activité sert d'antenne de recherche au complexe militaro-industriel. Il s'agit de la tête de pont de la recherche en ce qu'ils nomment sécurité et contrôle des populations, qui pour l'instant est en œuvre en direction des exilé-e-s, mais qui, ne l'oublions jamais, lorsque les technologies seront suffisamment maîtrisées sera utilisé, en cas de besoin, contre les populations civiles occidentales, ils appelleront ça du contrôle social, de l'encadrement. Achille Mbembe nous l'a expliqué, il nomme cela l'africanisation du monde... Nous devrions y prêter un peu plus l'oreille, il ne s'agit pas toujours des autres.

Nous, les activistes, sommes également soucieu-x-ses de faire un travail de mémoire, surtout bureaucratique puisque nous avons su recenser les près de 50 000 corps retrouvés depuis vingt années⁹, c'est un travail important de reconnaissance et de respect, qui a demandé une mobilisation forte, et pourtant soyons

9 <https://unitedagainstreugeedeaths.eu/about-the-campaign/about-the-united-list-of-deaths/>

honnêtes, cela reste le minimum que nous puissions faire, et surtout, il s'agit d'une position qui comporte peu de risques.

On oublie que européen-ne-s ne sont pas les seul-e-s activistes, les soutiens se mobilisent jusqu'au cœur de l'Afrique. C'est lors de ce dernier camp *No Border* à Anvers, que j'ai entendu parler d'*AlarmPhone Sahara (APS)*, qui va à la rescousse des personnes déportées au cœur du désert à des milles de toute habitation. Ils ont fait une présentation détaillée de leur initiative lors d'une session de travail durant le camp, c'est là que nous avons tissé des liens. Nous savions peu de choses d'eux et maintenions un contact épisodique. J'ai réalisé alors que nous étions capables des plus grandes choses si nous nous accordions pour penser dans des espaces qui se défassent de nos peurs habituelles transmises par une société qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez.

Oui nous sommes capables, puisque nous l'avons fait, lorsque nous avons débarqué à Zar-

zis¹⁰ en Tunisie, nous n'y croyions pas nos yeux, à l'arrivée au port nous avons été accueilli-e-s par les femmes mères et sœurs de disparu-e-s en mer qui s'étaient mobilisées déjà en septembre pour réclamer des actions des États tunisien et européens. « Où sont nos enfants », écrivaient-elles sur leurs banderoles, pendant que le Haut-Commissaire aux Réfugiés les accusaient d'irresponsabilité. Nous nous sommes avec elles recueilli-e-s dans le cimetière « Jardin d'Afrique » où sont enterré-e-s ceux et celles que la mer ramène à la côte, qui n'ont pu être repêché-e-s par les barques de pêcheurs locaux, qui pourtant sortent régulièrement à la recherche d'embarcations en détresse, les pêcheurs persistent malgré les menaces car face à des êtres humains ils ne peuvent rester inactifs. Face au déni des États, les mères n'oublieront pas : « *A family never forgets their warriors* », peut-on lire sur une autre banderole, c'est cette mémoire que nous emporterons

10 <https://www.openstreetmap.org/node/287558790>

avec nous.¹¹ Puis naturellement nous avons partagé un repas et avons été accueilli-e-s dans une joie conviviale dans la douceur méditerranéenne de ce mois de mai.

Tout s'est déclenché il y a seulement dix mois, alors que je faisais les cent pas dans le camp la tête pleine d'idées...

« — Oh, pardon, excuse-moi ! Je ne regardais pas devant moi... dis-je grommelant alors que la tête baissée regardant mes pieds je fonce dans un type qui était en train d'arranger un piquet de tente.

— Tu as l'air vraiment préoccupée, tu grommelais, est-ce que tu as un ennui ?

— Oh pas vraiment, mais je me sens un peu dépassée... Peut-être que je réfléchis trop, j'ai l'impression que tout ce que l'on fait ici ne sert à rien ; je me sens comme dans une camisole de force, empêchée de poser un acte conséquent alors que pourtant j'en aurais toutes les capacités, l'énergie et l'envie. Je suis fâchée après tout

11 <https://orientxxi.info/magazine/tunisie-a-zarzis-les-familles-des-disparus-en-mer-marchent-contre-l-oubli,5923#nb2>

le monde, mais je sais bien pourtant que cette camisole c'est moi-même qui l'aurais enfilée, je ne me donne pas les moyens d'aller jusqu'au bout de mes envies.

— Je sais ce que tu veux dire, les actions que nous menons ici ont quelque chose de dérisoire, surtout après le drame de Melilla¹² où trente personnes ont été assassinées au poste frontière par les militaires. Il y avait parmi eux des camarades, et aussi des personnes remarquables qui ont dépassé des épreuves inimaginables à force de courage et d'intelligence.

— Je suis d'accord, ajoutai-je, la violence des militaires marocains était prévisible, elle faisait suite aux négociations en cours avec l'Espagne, c'était un moyen pour le Maroc de prouver sa fidélité à leur nouvel accord, l'Espagne est passive mais consentante. L'Europe délègue de plus en plus le contrôle de ses frontières aux pays du Maghreb.

12 <https://www.expulsesmaliens.info/DECLARATION-DE-L-AME-RELATIVE-AUX-TUERIES-MASSIVES-DE-MIGRANTS-A-NADOR-MAROC-ET.html>

— Oh ! La frontière des territoires espagnols n'est qu'un aspect, ils parlent de développer des antennes de Frontex au Sénégal et au Niger ; ces pays serviront dorénavant d'avant poste à la politique migratoire européenne. C'est dramatique, la mobilité des peuples est fondamentale, elle l'a toujours été. Les personnes voyagent et se rencontrent à travers le continent africain, c'est ainsi que des solidarités sont amorcées. Je suis atterré à la pensée que cette base culturelle puisse être remise en question. Il y a déjà eu plusieurs manifestations au Niger, tout le monde sait bien tout ce que nous avons à perdre, notre culture valorise le voyage, les échanges et le commerce ; sans compter que les compensations financières promises par les agences européennes ne bénéficieront comme d'habitude qu'aux élites, dit-il.

— Oui c'est bien ça, il s'agit non seulement d'une violence aux personnes mais aussi d'une imposition culturelle, comme un carcan une nouvelle fois mis en place à cause des peurs des

occidentaux, les limites frontalières deviennent partout une norme imposée par une frayeur infondée celle des plus riches de se faire dépouiller, ils ne voient pas que la prospérité c'est le partage, quand donc cela cessera-t-il ?

— Infondées certes, mais récurrentes, regarde au travers de l'histoire les occidentaux ont toujours eu peur des autres, peur de se faire envahir, peur de la vengeance des opprimé·e·s, peur peur peuuur... Tout ceci pourtant n'arrive jamais, les opprimé·e·s cherchent la libération pas la revanche, qui elle est issue de la frustration, elleux n'ont pas le temps pour cela ; et comme toujours face aux paranoïaques, ce sont les autres qui payent, les autres qui doivent montrer patte blanche, rassurer, souvent en se soumettant à leurs desiderata. C'est bien ainsi que les privilèges sont maintenus. La peur des uns est dangereuse pour les autres, elle engendre la violence de ceux qui en ont l'apanage, et pour l'éviter chacun se soumet.

— Tu as raison, ajoutai-je, c'est une forme extrême de colonialisme, les systèmes de

protection européens sont portés au-delà du territoire et cette imposition se fait au cœur de cultures très anciennes qui deviennent porteuses des peurs occidentales. C'est la même chose dans la tête des activistes. J'ai l'impression que ce sont ces peurs qui nous font aussi perdre nos ressources. Nous avons beau répéter que les frontières sont une imposition, nous acceptons leurs limites alors même que nous possédons un passeport pour les traverser. Se mobiliser en Europe ne semble plus suffisant. La surveillance des frontières elle-même semble maintenant déléguée au-delà de la Méditerranée, c'est là-bas qu'il faut aller. »

Ouf cette discussion m'a fait du bien cela m'a redonné une envie d'agir. « Enchantée de t'avoir rencontré, je suis Lize, comment t'appelles-tu ?

— Ravi également moi c'est Ahmad. Je connais un peu ces sujets car je garde des contacts avec des activistes au Maghreb et au Soudan. Depuis vingt ans que je suis en Europe, je n'ai cessé de me mobiliser, d'agir seul et en

groupe avec et sans soutiens, mais peu de gens ici ont conscience qu'il y a un grand nombre de personnes engagées dans la lutte également de l'autre côté de la Méditerranée. Ils et elles sont complètement invisibilisé·e·s. »

Je retourne vers ma tente les yeux pleins d'étoiles, merci Ahmad d'avoir ouvert cette porte dans mon esprit, c'est possible si nous nous y mettons tou-te-s, nous pouvons refuser cette situation, nous pouvons dire qu'il existe un autre monde.

« — Ahmad, qu'en penses-tu, nous devrions aborder cette question à la prochaine assemblée ; nous ne sommes pas les seul·e·s, il y a des personnes engagées vers une autre réalité à travers le monde, il faut nous rencontrer, mieux nous connaître pour comprendre notre force – peut-être que l'action des *No Border* ne devrait pas se limiter au territoire européen où nous sommes si confortables, et plutôt aller à la rencontre des autres. »

Ça y est, nous sommes tou-te-s réuni·e·s en assemblée, tout le monde est rempli d'énergie,

l'occupation du terminal de l'aéroport de Rotterdam s'est bien déroulée, les voyageurs-s ont pris le temps d'essayer de comprendre pourquoi nous nous mobilisons de la sorte, la plupart ont convenu que ce n'est pas en répondant avec une telle violence aux besoins légitimes des personnes exilées que nous allions pouvoir faire société et faire face aux difficultés qui s'annoncent partout. Bref, du coup tout le monde est là sous le chapiteau de cirque multicolore qui nous a été prêté, et nous passons en revue l'ordre du jour. Je me suis inscrite au point sur les actions récentes et perspectives, c'est mon tour alors que tout le monde vient d'exprimer sa joie et sa satisfaction devant les actions menées, j'ai peur de provoquer une douche froide... Je me lève, je parle fort, je veux être entendue de tous et toutes.

« Je suis vraiment heureuse que nous nous retrouvions ! Ces deux années passés isolé-e-s dans nos villes respectives à mener des actions locales sans partager ce que faisaient les autres

étaient terribles, j'ai eu l'impression de vivre terrée alors que le monde se retournait. Je suis en joie de reprendre le camp *No Border* après ces temps de rupture, mais cela ne me semble plus suffisant ; la situation empire et nous nous sentons de plus en plus impuissant·e·s devant les activités paramilitaires de surveillance des frontières déléguées par les États à des entreprises privées mercenaires et financées par nos impôts ; il semble parfois que nous ayons baissé les bras ici. Nous savons que ce qui se met en place actuellement est là pour durer, qu'il s'agit de la vision que les plus riches de ce monde ont pour maintenir leur système financier et leur hégémonie en neutralisant, militairement s'il le faut, les inévitables protestations, ici comme de l'autre côté de la planète. Pour que notre monde continue d'exister dans le système qui s'organise, pour donner une visibilité à cet état des choses nous savons que nous devons éviter de compartimenter nos efforts. Aujourd'hui alors que l'Europe par l'intermédiaire de Frontex délocalise le contrôle de ses frontières en

Afrique, et au Moyen-Orient, la nécessité de faire alliance semble d'autant plus essentielle. Nous en avons déjà parlé ici même il y a deux années, l'Europe n'est plus le seul endroit où mener les luttes *No Border*, notre union au travers des territoires doit se matérialiser de façon plus palpable. Je vais laisser la parole à Ahmad qui a une vision plus complète de cette question car il l'a vu de près et en personne. »

Ahmad se lève :

« — Oui je pense aussi que nous sommes trop isolé·e·s ici en Europe du Nord, nos stratégies nous font rentrer peu à peu dans une habitude, une ritournelle, nous avons l'impression qu'il n'y a pas d'autre mode d'agir, c'est épuisant. Il existe de nombreux groupes actifs au sud de la Méditerranée, nous les connaissons mais dialoguons trop peu avec elles et eux. Je connais un peu ces groupes, et je crois que nous avons beaucoup à apprendre d'eux, ils ont des fonctionnements vraiment dynamiques, je suis admiratif de leur persistance. Leurs réseaux de solidarité sont vraiment solides, leur

prise de risque est évidemment d'un autre ordre, les armes, la prison ne sont jamais loin, toujours présentes à leur esprit. Les environnements dans lesquels ils agissent sont bien plus dangereux que ceux auxquels nous faisons face. Surtout, leur connaissance du terrain est unique et comprendre mieux leur expérience nous permettrait d'asseoir notre discours dans le temps. Mais elleux ne peuvent venir nous rejoindre ici en Europe du Nord pour transmettre leur savoir, c'est à nous de nous déplacer, d'aller à la rencontre de leurs pratiques et de leur contexte pour établir un lien que nous pouvons espérer durable. »

Une personne dans l'assemblée demande la parole :

« — Oui ces enjeux sont cruciaux, ici avec nos passeports européens nous serons toujours plus protégés que des activistes ailleurs dans le monde, qui pourtant n'hésitent pas à se rallier à des mouvements au-delà des frontières de leurs pays, que ce soit par une présence en ligne ou encore lorsque nous les invitons à nous ren-

contrer et qu'ils y parviennent. Si nous organisons une action conjointe nous aurions une visibilité bien plus grande et nous nous rendrons compte de l'ampleur et des capacités de notre mouvement. »

Une autre personne ajoute:

« — Nous devrions organiser une caravane, d'habitude nos mouvements se retrouvent à Bruxelles pour porter leur réclamations aux personnes assises dans des bureaux climatisés... Cette fois-ci nous devrions partir de Bruxelles, depuis la gare du Nord pour aller vers les endroits où nous savons qu'il y a des gens en danger, et en chemin nous devrions réunir toutes les personnes intéressées à soutenir ce trajet, une grande caravane.

— Oui mais, dit encore quelqu'un d'autre, il faut faire attention, bien réfléchir à une action qui soit constructive et ne mette personne en danger. »

Ahmad reprend la parole, il a un regard à un regard particulier, je crois qu'il cache difficilement sa joie...

« — J'ai laissé de nombreux amis en Égypte mais aussi en Algérie ou encore parmi les personnes qui se mobilisent au Sahara, je serais content de faire l'intermédiaire pour connaître leur point de vue, je propose que nous nous laissions un peu de temps et que nous organisions une réunion dédiée pour discuter de ce sujet d'ici une quinzaine de jours. »

L'assemblée émet une rumeur d'approbation partagée, il y a des marionnettes de mains, de toute part, d'autres ne peuvent réprimer un applaudissement enthousiaste, on entend des bravos ! Il y a comme un soulagement dans l'air à l'idée d'un possible, pourtant certain-e-s restent silencieu-x-ses avec, on peut le ressentir, des doutes, des peurs. Une main se lève :

« — Je pense qu'il faut être prudent-e-s et préparer un projet comme celui-ci avec attention, et surtout avoir un dialogue très honnête avec les personnes sur place pour s'assurer que notre projet est souhaitable, que cela ne les mettrait au contraire pas en danger. Je pense que si nous décidons de le faire nous devons mettre en

place des outils de communication sécurisés, assurer seul·e·s la façade publique et n'agir qu'avec l'accord explicite des personnes concernées. Je serais contente de me joindre à toi Ahmad et d'organiser les outils numériques pour faciliter la communication. »

Enthousiaste, je me lève et ajoute d'un trait :

« — je me joins à elles et eux je trouve ce projet super motivant. — Parfait, enchaîne le modérateur du jour : Lize, Alice et Ahmad prennent en charge l'organisation de cette prochaine réunion et nous informeront par le biais de la liste de discussion. »

Des jours et des mois ont passé, de nombreux échanges riches et étonnants, nous sommes sur le départ, nous sommes une trentaine, vraiment enthousiastes nous partons enfin après tous ces préparatifs ; nous avons opté pour un convoi à vélo, nous partons du port d'Anvers vers le sud est puis descendons la vallée du Rhône. À chaque étape nous retrouvons des allié·e·s, il y a dans chaque ville, chaque village que nous traversons, quelqu'un pour mettre un

drapeau à sa fenêtre : « *Refugees Welcome* » ou d'autres qui nous attendent le vélo à la main pour se joindre au convoi. Nous nous arrêtons dans des lieux amis pour passer la nuit, mais aussi pour présenter notre projet. Les basques et tou-te-s ceux venu-e-s de l'ouest quand à el-leux traversent l'Espagne et se dirigent vers le Maroc.

À Marseille nous doublons notre groupe, certain-e-s partent en ferry jusqu'à Alger, les autres poursuivent ensemble vers la vallée de la Roya. Nous faisons la route à l'envers, à chaque étape nous rencontrons des groupes de personnes en chemin vers le nord, des campements sauvages dans toute l'Europe particulièrement autour des frontières. Nous traversons l'Italie vers le sud, pour rejoindre une équipe sur le *Sea Watch* qui nous mènera au port de Zarzis.

Comment décrire l'arrivée à Alger, nous sommes accueilli-e-s par des compatriotes, puisque tout un chacun ici à une connaissance ou un membre de la famille en Europe, à

l'époque ils étaient français, mais n'ont jamais été considérés comme tels, ensuite c'est un assemblage de luttes qui est toujours irrésolu. Donc nous arrivions à Alger par le ferry pendant que le *Sea Watch* débarquait nos camarades à Zarzis.

La rencontre avec nos camarades du Niger est essentielle pour nous. Nous avons pris le temps de comprendre, de nous faire raconter les mobilisations qui ont eues lieu contre la présence de Frontex au Niger (« partenariat opérationnel contre le trafic de migrants » entre Frontex et EUCAP : *European Capacity Building in Sahel Niger*¹³ qu'ils l'appellent.)

Comme le souligne l'appel de la campagne « Abolir Frontex¹⁴ », Frontex est le bras armé des politiques migratoires et frontalières répressives de l'UE. L'agence joue un rôle de premier plan dans le contrôle des frontières, les expulsions, la coopération avec les pays tiers et les contacts avec l'industrie militaire et sécuri-

13 <https://alarmephonesahara.info/fr/blog/posts/controle-et-criminalisation-externalise-nouveau-partenariat-operationnel>

14 <https://abolishfrontex.org/>

taire. Ce ne sont pas uniquement les fonds dévolus à l'agence mais bien de 60% des fonds fiduciaires d'urgence de développement qui sont consacrés au contrôle migratoire au lieu d'être engagés dans le soutien à des pays africains.¹⁵

Les nigéroides ne veulent pas de la présence de cette agence privée et de ce système colonial de contrôle au sein de leur pays.¹⁶ « Pour notre pays, le Niger, cette situation est dramatique, la région autour d'Agadez est en train de se transformer en une zone militarisée de traque des personnes en déplacement. Le Sahara oriental a toujours été une zone de transit, une zone de commerce, on appelle les mouvements au sein du territoire qui sont parfois saisonniers et en tous cas le plus souvent récurrents, une migration circulaire. C'est un paradigme ancien d'échange commercial qui a nourri les familles au cours des siècles, faisant culture. »

Les personnes se déplacent en fonction des saisons pour louer leurs bras en allant travailler

15 https://migration-control.info/fr/wiki/niger/#_ftnref50

16 https://migration-control.info/fr/wiki/niger/#_ftnref148

là où est le besoin, pour revenir ensuite vers leurs villages et leurs familles. Mais il n'y a pas qu'au Niger, dans bien d'autres pays, la société se mobilise pour penser la migration. Au Sénégal par exemple il existe à l'université Gaston Berger un groupe d'étude et de recherche sur la migration (GERM) qui s'associe pour se présenter ainsi : « Ainsi, il est devenu plus qu'opportuniste pour le Sénégal de repenser les déplacements de ses populations et de celles qui viennent s'y installer afin de permettre, aussi bien aux émigrants qu'aux immigrants, de vivre convenablement et d'être reconnus pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des êtres humains dont le courage, les efforts et les capacités d'adaptation en font des acteurs essentiels d'une mondialisation plus équitable, cohérente et pleinement réussie. »¹⁷

Ce n'est pourtant pas le point de vue partagé par les européens qui étendent leur mainmise sur les territoires africains en engageant les agences officielles de nombreux pays dans un

17 <http://www.germ.sn/2017/09/13/l-observatoire/>

programme commun dédié¹⁸ qui ont déjà en 2019 ouvert un bureau « d'analyse des risques » ou leurs « analystes » collectent des données sur les mouvements de population hors de leur territoire. Et cette année lors d'un congrès à Dakar également la représentante européenne a annoncé une collaboration plus proche ou Frontex mettrait armes et drones à disposition et surtout des documents ont fuités présentant des accords entre l'UE et le Sénégal dans ce cadre un accord statutaire est en cours de négociation¹⁹ concernant le rapatriement de citoyens sénégalais et d'autres pays Africains²⁰ et l'Europe demande l'immunité pour ses actions sur le territoire Sénégalais. Le 18 aout 2022 l'association Malienne des expulsés²¹ tenait une conférence dénonçant les actions Euro-

18 <https://www.statewatch.org/news/2022/september/africa-frontex-intelligence-community-participating-agencies-named/>

19 <https://www.statewatch.org/news/2022/july/eu-tracking-the-pact-plan-for-frontex-to-deploy-vessels-surveillance-equipment-and-carry-out-operational-tasks-in-senegal-and-mauritania/>

20 <https://thecorrespondent.com/166/how-the-eu-created-a-crisis-in-africa-and-started-a-migration-cartel/184632179138-3283971f>

21 <https://www.expulsesmaliens.info/>

péennes qui via Frontex visent à empêcher les peuples de quitter leur territoire, contre les droits évidents des peuples à disposer d'eux même. C'est avec eux que nous organiserons la mobilisation à Dakar.

Agadez, jadis grand caravansérail, ville de négoce et de rencontre entre les populations du nord et du sud du Sahara, avait perdu de son dynamisme « depuis le déclin des échanges transsahariens et l'enclavement de la région septentrionale du Niger déterminé par les frontières coloniales » [Guitarf, 1992, p. 247].

La ville, travaillée par les flux de population qui la traverse, voit son paysage urbain se transformer. Certains de ses quartiers vivent ainsi au rythme des arrivées et des départs de migrants, tantôt animés par une foule cosmopolite, tantôt baignés par le calme pesant de l'attente.

LABO-FRICTION

« — Merci à toustes pour ce tour de présentation ! Est-ce que c'est ok pour tout le monde si à présent je fais la modération de ce second moment ? »

La douzaine de personnes autour de la table acquiesce avec enthousiasme, et Oline reprend joyeusement :

« Ok parfait ! Et bien déjà merci à toustes d'être venu·e·s à cette rencontre ! Je pense que vous êtes toustes aussi grisé·e·s que moi à l'idée de spéculer ensemble. Nous avons des pratiques de spéculations militantes bien différentes, mais complémentaires j'en suis certaine. Suite aux longs échanges via mail et sur le forum Internet, précédant et organisant cette semaine de labo-fiction, nous avons réussi à fixer certaines bases pour nos récits. Mais en vue de certaines controverses que vous avez sûrement toustes constaté·e·s, un moment pour reparler de nos envies semble nécessaire. Pour plus de fluidité nous allons formuler ce moment sous forme d'échange, mais s'il vous plaît levez le doigt si vous voulez vous exprimer. Un doigt si vous êtes la première ou le premier, deux si vous êtes le second ou la seconde, et ainsi de suite. Veuillez ne pas couper la parole, et si

vous avez une réponse directe, sans en abuser, vous pouvez faire ce geste. »

Oline fait des va-et-vient avec ces doigts en direction d'une personne en face d'elle et continue son introduction : « Bon, il semble que nous soyons toustes d'accord sur le thème de spéculation de cette année, qui sera donc le droit aux logement et à la ville, avec un focus sur les fictions émancipatrices des grands récits sur la propriété privée. »

Après un rapide tour de table de l'œil cherchant l'approbation de l'assemblée, elle reprend d'un ton beaucoup moins certain :

« J'ai l'impression que l'idée est d'éviter de spéculer des récits pessimistes, éviter de provoquer sidération et découragement, du genre : des histoires d'activistes désespéré-e-s et impuissant-e-s dans une dystopie techno-capitaliste, pour plutôt écrire des récits militants proches de nos existants et ainsi alimenter nos luttes en cours, ou des utopies ambiguës et réalisables pour nous sortir du réalisme capita-

liste. Je ne sais pas si tout le monde est à l'aise avec ce concept ? »

Oline reprend son souffle et regarde sa voisine de gauche qui enchaîne directement : « — Je peux faire un rapide résumé du concept si vous voulez : Il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme. Nous n'arrivons plus à penser des alternatives car le capitalisme a colonisé nos inconscients. Nos imaginaires sont gangrenés par la *mainstream* et ses dystopies capitalistes. Cette impasse de l'imagination a érigé le capitalisme comme le seul modèle possible. C'est pour ça que certains et certaines d'entre nous ont des réticences à écrire des dystopies. »

Une personne du collectif des congloméré·e·s fait le geste pour signifier qu'elle souhaite faire une réponse directe, et rétorque : « — Je veux bien, mais comprenez que d'autres ici présentes ont des réticences à écrire des utopies, de peur de tomber dans des récits hors sols, un peu bisounours, totalement irréalistes, ce qui, selon

moi, alimente tout autant le réalisme capitaliste par leurs aspects irréalisables. »

Plusieurs doigts se lèvent en réaction, et une personne des ateliers de l'Archéomonde prend directement la parole en faisant aussi le geste de la réponse directe, pendant qu'Oline glisse un discret :

« — S'il vous plaît, essayez de prendre la parole en levant les doigts correspondant à l'ordre de prise de parole, et n'abusons pas des réponses directes, s'il vous plaît.

— Nous avons déjà eu cette conversation sur le forum et via de nombreux mails ! Les utopies peuvent être AM-BI-GUËS, et porter justement sur leurs limites, leurs contradictions et leurs dérives. La force de ces récits réside justement dans l'anticipation de la beauté, mais aussi et surtout de la dureté de la vie quotidienne post-capitaliste. Il est important de se projeter dans la rudesse des potentielles catastrophes ou révolutions à l'origine de la fin du capitalisme. Rien à voir avec une eutopie de bisounours manichéenne hors sol ! »

Oline recadre l'échange en donnant la parole à une membres des Petits Sentiers ayant signifié la première son envie de s'exprimer : « Ce rapide échange cristallise bien les controverses que j'ai pu lire sur le forum. C'est une bonne chose que l'on rentre aussi rapidement et frontalement dans cette problématique. Pour de nombreuses raisons j'ai aussi du mal avec les utopies, même si elles sont ambiguës. En vu du thème de cette année, j'ai peur que nous paritions dans tout les sens avec des anticipations trop lointaines, alors qu'il y a tant de possibles en devenir que nous pouvons activer dès maintenant, tant de luttes pour le droit à la ville et au logement que l'on pourrait attiser grâce à nos récits !

— Oui surtout que...

— S'il vous plaît, il y a un ordre de prise de parole pour que ça ne soit pas la cohue ! Rash c'est à toi de parler.

— Merci Oline. Si pendant la présentation, et désolé si c'était pas le moment opportun, j'ai

insisté sur mon envie de faire des actions directes en parallèle à nos moments d'écriture spéculative, c'est par une crainte qui a été justement causée par nos échanges précédents autour des utopies, ainsi que par ce concept de réalisme capitaliste. J'avais déjà lu le bouquin de Mark Fisher, mais ça m'a grave stimulé de mettre en lien son concept avec nos activités militantes en fiction spéculative. Depuis j'ai l'impression que laisser nos récits à l'état de fiction, qu'ils soient des anticipations utopiques post-capitalistes ou des récits spéculatifs basés sur des luttes contemporaines, c'est faire le jeu du réalisme capitaliste.

— Rash a raison, nous devons tout mettre en œuvre ...

— S'il te plaît il faut respecter les tours de parole !

— ... pour que nos récits se réalisent ! Cette année notre résidence d'écriture se déroule dans une ville, où les luttes pour le droit à la ville et au logement sont nombreuses. Ça serait super pertinent d'aller à la rencontre de ces

collectifs militants et de tout ces habitants et habitantes en lutte contre des projets inutiles et imposés, contre la gentrification et la spéculation immobilière en générale ! Nos travaux de fiction doivent se baser sur l'existant, mais ils doivent surtout être une première étape à l'action ! », clame, quasiment en frappant du poing, un membre du laboratoire mutin Désenvoûter la Finance.

« — Ça me chauffe carrément ! J'ai pris avec moi l'arrache cylindre, ma mini-pince monseigneur, et tout le matos d'ouverture qu'il faut ! Et j'ai vu un gros stock de sucre dans la cuisine – c'est de la récup' ? Bien joué c'est galère à trouver – tu fous ça dans les réservoirs d'engins de chantier, ça fait un massacre, du bon caramel des familles, faut tout changer dans le moteur ! » s'exclame l'autrice Leï Garary.

« — Bon, j'abandonne la modération, si vous insistez pour une répartition de la parole plus "organique" », soupire Oline, en faisant des guillemets avec ses doigts.

— OUI ! OUI ! OUI ! SUPER IDÉE LE SUCRE DANS LE RÉSERVOIR ! Puis c'est cool que t'aies une mini-pince monseigneur, car les réservoirs des grosses machines sont souvent protégés par des cadenas bien costauds. Et notre pince est giga flag', elle est gigantesque, je veux plus jamais me balader avec la moitié du machin qui dépasse du sac ! » répond plein d'engouement Rash, suivi instantanément par Léa :

« — C'est les copaines en lutte contre l'immeuble de luxe du coin qui vont être contentes. Le chantier a débuté, et beaucoup commencent à perdre espoir. On pourrait commencer dès ce soir ! Enfin... si vous voulez bien on se met un peu à spéculer avant que notre atelier d'écriture se transforme totalement en cellule de sabotage. »

SOUVENIR DE MARSEILLE

REVUE DE PRESSE

Le *superyacht* Calex appartient à David Wilson, un vendeur d'automobiles milliardaire dont le nom assez commun peine à le localiser. Heureusement, son navire est lui relativement rare et d'autres personnes se sont chargées de lui tirer le portrait : ce monsieur vend des voitures. Beaucoup de voitures : entre 1985 et 2015, un demi-million, et la même somme moins de deux ans plus tard. Sa compagnie affirme avoir vendu une voiture neuve toutes les demi-heures durant les trente dernières années. Il est le propriétaire de l'une des dix plus grosses concessions automobiles des États-Unis d'Amérique. À ce titre il dispose d'une fortune colossale, estimée toutefois à seulement un petit milliard de dollars – mais au vu de son chiffre d'affaires annuel de deux milliards de dollars, on peut douter des estimations. Sa femme Holly et lui-même ont donné leur nom à l'immense terrain de foot de l'université Chapman à Orange, leur ville de Californie,

qui est constitué d'herbe artificielle interdite aux animaux de compagnie, même aux chevaux de course élevés dans ses écuries personnelles. Ses chevaux lui rapportent environ six mille cinq cent dollars par course, pour un total de \$15 565 404, dont plus de cinq cent mille en 2022.

Le célèbre architecte naval italien de Livorno a créé le Benetti B.CENTURY 67M Calex Fenestra FB278, commissionné en juin 2019 et délivré à son propriétaire en mai 2022. Ce navire d'acier de soixante sept mètres de long à superstructure d'aluminium peut accueillir sur ses six ponts couverts quatorze passagers dans sept suites et seize membres d'équipage en sus du capitaine. Il peut traverser les sept mers grâce à ses deux moteurs diesel Rolls Royce™ pour navires dont l'exploitation continue est illimitée (classe 1A), développant chacun mille huit cent quarante kilowatts de puissance à raison d'une consommation horaire totale de quatre vingt huit virgule quatre litres de carburant. Le Calex a décroché au *Yachting Festival* de

Cannes – un remarquable succès pour les quarante cinq ans du plus grand salon à flot d'Europe – le prix du meilleur design extérieur dans la catégories des yachts de cinquante à quatre vingt deux mètres grâce au talentueux Giorgio Cassetta, le plus jeune designer de mégayachts, lors du prestigieux rendez-vous annuel des superriches pour célébrer les nouveautés navales de l'année.

À l'heure de la surveillance globale, traquer les riches est devenu un sport de combat. Le quatorze septembre donc, le *Calex* avait jeté l'ancre dans le vieux port de Marseille où il pavait son exubérante luxure à la vue de touz – bien qu'il ne soit que le neuvième plus gros navire sorti de la rade de Livorno et humblement le trois cent trente cinquième du monde. Le *Calex* est ainsi nommé non pas après le *California Labor Exchange* et ses « méthodes de recrutement technologiques », ni même une société d'excavation et d'ingénierie éponyme au « statut d'élite », ni encore *Calex Manufacturing Corporation*, filiale californienne d'un géant ja-

ponais des semi-conducteurs qui se targue de développer des fleurons industriels de conversion de puissance électrique, mais simplement par contraction des prénoms de ses filles : Cameron et Alexandra – quel sujet rêvé pour Sigmund ou Jacques, qui ne manquerait pas d’ironiser que les noms défilent. Wilson lui, est un *self-made man*, un vrai, à l’américaine, comme ce célèbre industriel nippon qui avait commencé sa carrière à cinq ans en achetant une pomme, la frottant sur sa manche pour la faire briller et la revendant deux fois son prix d’achat afin de répéter l’expérience et doubler sa mise ; le patron, dont le navire bat pavillon des îles Caïmans et qui ne jure que par l’éthique et l’intégrité a un éclair honnête : « Prenez les militaires : ils ne recrutent pas leurs généraux à Harvard. Il faut monter tous les échelons. »

Certainement, le gai-luron qui a maquillé le bateau de plaisance d’un facétieux « Souvenir de Marseille » en lettres grasses et sanglantes ne s’attendait pas à rencontrer un tel succès. Si

France 3 Régions minimise l'incident (« c'est un *fake* »), l'acteur immortel Christophe Lambert, qui s'apprête à jouer un terroriste dans une série policière, est lui intransigeant : contre « des lanceurs d'alerte qui n'hésitent pas à interpellier sur le problème du rôle des superyachts et des jets privés dans le dérèglement climatique... **Voire à dégrader des yachts** », dicit *Voici*, l'acteur, qui interprétait l'immortel Connor McLeod dans la saga déficitaire *Highlander*, ne mâche pas ses mots : « Quels cons », déclare-t-il sur ~~Instagram~~ en réaction à cette supposée « dégradation ». *Highlander* qui, dans un monde finalement dépouillé de toutes ses ressources participait depuis un bunker au lancement d'un système de géo-ingénierie destiné à réparer le dérèglement climatique de la couche d'ozone, après avoir décapité un supposé dernier concurrent avec son katana, dans le navet inter-minables qui pontait la série testostéro-née – car les seules immortelles, c'est bien connu, sont des fleurs – a invectivé l'autaire anonyme de cette farce d'un « Honte à ceux

qui ont fait ça », insistant, après avoir appris la supercherie que si c'est un *fake*, « c'est encore plus stupide. » « Hin, hin, hin », serais-je tenté de dire : là, c'est l'expert qui parle, aussi avons-nous décidé de ne pas laisser le pauvre Cricri dans sa détresse de plaisancier offusqué et récrire l'histoire telle que Kreus et Zahid l'auront vécue avec leurs deux grammes de joie pure, depuis leurs quartiers Nord en cours de désamiantage jusqu'à la barquette marseillaise qui les portera pour repeindre en lettres sanglantes la coque flambant neuve d'une coquille néocoloniale à quatre-vingt-dix millions de dollars. Nous n'arguerons pas de la plus-value d'une telle audace artistique et si, par calcul rationnel et scientifique, l'intrépide bouffon avait déclaré un « jeton numérique fongible » (NFT) sur son hilarant *digitag*, il serait en mesure de racheter sa faute et le bateau défiguré à son néanmoins heureux propriétaire californien qui n'en n'a pas besoin pour se rendre jusqu'à ses écuries en Kentucky ou visiter sa famille en Iowa.

DÉVASTATION ET PILLAGE²²

« — Kreuz, vise un peu ce qui vient de tomber sur mon *feed*. »



22 Référence à une loi fasciste, voir <https://www.comite-soutien-vincenzo.org/>

Kreus n'en croit pas ses yeux. Les deux amis s'esclaffent et rient toute la matinée en suivant la déferlante qui se propage comme un tsunami sur les médias sociaux, d'InstagrIm à Twatter, de Fakebooz à MissAnger. « Partout », « tout le monde » semble ne plus parler que de la « dégradation » d'un navire mouillant au vieux port de la cité phocéenne, si belle, qui aurait reçu, sans doute pendant la nuit du mercredi au jeudi, le camouflet d'une inscription criminelle sur son tribord flambant neuf auparavant d'un blanc pur immaculé : « SOUVENIR DE MARSEILLE » ; un sabotage qui porte bien l'accent local et dont l'autaire est évidemment Dégun. Et à grand coup de pouces frénétiques, on se demande 1) qui a bien pu faire ça, sa mère, c'est trop génial, et 2) si c'est bien vrai, mais non , c'est un *fake* y'a pas d'réflet de la peinture rouge dans l'eau et t'as vu la taille du graph ? Malgré les preuves irréfutables de la supercherie, les commentaires continuent d'affluer, comme si la vérité n'avait plus aucune voie pour s'imposer une fois que le

mensonge eut posé le pied bot, ce pied botté au talon qui claque dans la masse islamo-gauchiste voire Qonspirationniste adoratrice de frisson et de régalo-cannibalisme – ou, comme on dit pour arrondir les angles : *eat the rich*. Il faut bien avouer que l'idée même de transformer un méga-yacht tout juste mis à l'eau en cliché de carte postale, c'était tarpin dégaine, et plutôt un beau cadeau fait aux amateurs de chaise *e-sport* et souris spécial *gaming* ; et quelle barre on s'est tapée ! Le souffle court, le ventre bien serré, les larmes aux yeux d'avoir trop ri... Le fou-rire petit à petit s'éteint sur quelques soubresauts de soupirs puis le calme revient, plongeant les deux amiz dans un monologue intérieur. Zahid sèche une dernière larme et observe Kreus dont le regard noir et brillant éclaire toujours un sourire contagieux. Kreus est en train de tripoter sa boucle d'oreille, signe d'une intense concentration. Zahid rompt le silence : « Chiche ? ».

« — Zou! » Ce soir c'est « dévastation et pillage ». On dévale la Traverse Cade en silence, chacun dans son mobile pour prévenir les collègues. On déboule sur la savonnerie. Une petite tchatche avec le pizzaiolo pendant qu'il nous prépare une *vraie* pissaladière. On descend l'avenue Ansaldi devant le Margeray puis à droite sur Raimu. La cité des Flamands crache son sale son d'aspirateurs. Le numéro deux, on dirait un Christo, emballé dans du plastique en mode désamiantage. Avec tout le boxon que la SOLEAM nous fout autour de la Plaine, il faut réhabiliter les cafoutchis ripoux des quartiers Nord, nos quartiers périphériques, pour y esquicher les pauvres essorés du délabrement volontaire du centre ville. À regarder les Flamands j'ai failli m'enfler sur une trottinette posée comme une merde au milieu du trottoir. Kreus fourre sa part de pissaladière presque entière dans la bouche pour libérer sa main droite qui file dans la poche arrière de son jean après avoir savamment traînée sur son futaal pour retirer l'abondance de graisse et res-

sortir armée d'un gros marqueur noir. Le geste bien net de l'habitué des contrôles de police qui te surprennent alors que tu es en plein roulage de splif. « Vos papiers siouplé », oui bien sûr, ils sont là dans ma poche arrière et hop, le mélange disparaît de ma paume et hop, portefeuille dégainé, t'as rien vu tocard. Avant d'avoir fini de mâcher sa pissaladière, Kreus a déjà recouvert le code QR de la trottinette électrique. J'accélère mes mâchoires et j'avale tout rond avant d'emprunter la mobilité douce : en descente, pas besoin d'insérer des pièces, c'est partie gratuite. Kreus va déposer le carton dans une poubelle, faut pas déconner, ici on est propres, et m'enlace en montant sur la bécane qui commence à siffler sa plainte de robot abusé. Le vent nous fouette le visage et le truc nous emmène en klaxonnant jusqu'au théâtre du Merlan où on l'abandonne en vrac, peu avant le commissariat du 14e. On finit à pied en se marrant, direction arrêt CC Le Merlan. 11:27, on a du bol : le bus 34 arrive en même temps que nous. C'est bon signe, ça nous en-

courage. On monte dedans, bonjour m'sieur sans biper, ils nous fait un signe de tête, c'est pas son taf de nous contrôler.

Une demi-heure plus tard on est sur la Plaine. Béa et Lulu nous y attendent déjà, les mains dans les poches. Elles ont laissé les pots de peinture dans la caisse un peu plus loin, garée en double file. On ne traîne pas. Direction l'anse du Pharo, Tosh bosse au chantier naval, il a une barquette pour nous, une vraie de vraie en bois comme les napolitaines, avec un capian comme un gros vié, on dirait un Goomba de Mario. On ne sera pas trop de quatre pour manœuvrer les sept mètres de la Petite Mère. Lulu a tout prévu : la peinture rouge, les rouleaux à long manche, les combinaisons de peintre, enfin, en blanc ce ne sera pas très discret. On charge tout sur la barquette et on va croquer un bout sur le vieux port en observant la cible. On ne voit pas beaucoup d'activité sur le pont. Soit ils profitent des six ponts intérieurs, soit ils abusent de notre ville. On attrape une glace pour faire durer le plaisir puis on fonce à la

plage des Catalans pour pionser et se reposer avant l'action. On mate le coucher du soleil sur le Frioul avant de remonter vers le Cours Ju prendre l'apéro. La soirée passe, on se refait le plan dans tous les sens. On sent la nervosité monter, on la dissout dans le jaune, mais pas trop pour être canéz, manquerait plus que ça.

Les bars sont fermés, le vent souffle sur le vieux port comme si un train nous passait dessus. Avec ce temps il n'y aura bientôt plus dégun pour nous distraire. On attend quatre heures avant de s'embarquer sur la Petite Mère. On sort de l'anse du Pharo vers la Réserve. Dégun. Le vent nous pousse vers le vieux port. On passe la Tour du Roi René, en essayant de rester le plus possible dans l'ombre. La chance nous sourit : le vent baisse et nous pousse, des nuages couvrent la lune, toujours dégun, on dirait que tout le monde s'est donné le mot pour nous foutre la paix. L'univers conspire avec nous. On s'approche peu à peu de la cible en longeant le plus possible les bateaux amarrés pour s'en servir comme écrans contre d'éven-

tuels curieux. Côté pif, on a connu mieux : les relents de gasoil commencent à nous saisir les narines. Plus que cinquante mètres à parcourir, on longe la coque du Calex à tribord. On entend comme une boîte de nuit à travers la coque : ils ont l'air de bien guincher là-dedans. « — Mais non, t'es ouf, c'est le bruit des moteurs. — Mais pourquoi serait-il en marche si le bateau est à l'arrêt ? — Et l'élec, tu crois que ça vient d'où ? C'est ça la 'Classe 1A' : toujours en marche. » Lulu laisse échapper un rire nerveux. Kreus colle un coup de pagaie sur la coque. On ne bouge plus, attentiz au moindre bruit. Fin préz : on sort les rouleaux, débouche les pots. C'est parti ! Peindre avec une perche de quatre mètres sur un rafiote qui tangué avec des rouleaux qui dégoulinent, c'est pas gagné. Mais on reste concentréz, *poc a poc*. Le plus dur c'est de ne pas mourir de rire. Souffler, inspirer, lever les bras, positionner le rouleau, jeter un œil à gauche, attendre la vague, poser le rouleau, descendre ; la perche se cogne au fond de la barque. Gaffe ! On reprend. Une lettre après

l'autre. Lulu marmonne un truc que je ne saisis pas. La sueur vient me brûler les yeux, j'ai du mal à évaluer les distances, déjà qu'avec les lumières des réverbères au loin impossible de faire le point.

« — Va falloir le faire plus petit ton M si tu veux que ça rentre. » La foutue montée d'adrénaline me colle quasiment à terre — sauf que la terre, c'est l'eau, et si Lulu n'avait pas anticipé ma surprise je serais à la baille. La Petite Mère tangué un peu trop, alors on s'assied touz. Une ombre sur le ponton reprend son monologue. Elle est à contre-jour, si on peut dire à cette heure-ci. « Vu d'ici, tu montes un peu trop. Faut te repérer sur la ligne de flottaison ». On se regarde en fronçant les sourcils derrière nos masques. La voix de l'ombre semble avinée et reprend son monologue tandis que nous restons figés entre reprendre et déguerpir. « Allons, on va pas y passer la nuit ! Faut se dépêcher, sinon on n'aura pas la photo d'hier à prendre demain matin. » Lulu hausse les épaules et me chuchote de continuer. Après

tout le type n'a pas l'air agressif et continue de commenter comme si c'était normal qu'on ne lui réponde pas. Sa station est aussi instable que la nôtre, sauf qu'il est sur la terre ferme, ce qui indique un taux d'imbibation avancé. Je reprends. Arrivé à MARS, voilà notre ombre qui commence à élever la voix : « C'est pas tous les jours qu'on voyage dans le temps. Moi j'ai déjà vu le tag, je sais ce que vous faites. Et je peux vous dire que ça marche, parce que c'est déjà fait. » Il joint le geste à la parole et manque de trébucher, entraînant comme un geste des miens dans sa direction : tout ça pour dire que s'il y a un gros point en bas du premier E de Marseille, c'est parce qu'à ce moment-là, j'ai du compenser le mouvement de la barquette en prenant appui sur le rouleau et voilà, ça a dégouliné. Pas grave. Le type continue, un coup à marmonner dans sa barbe, un coup à nous encourager, un coup à gueuler que les martiens sont parmi nous et qu'il les a vus. On commence à transpirer sévère sous les combinaisons, les tempes pulsent de la vapeur

plus que la locomotive dans *L'Arrivée d'un train en gare de La Ciotat* de Louis Lumière. L'équipage a pris le coup d'avancer au rythme de l'écriture, L, L, E. Vé, on s'arrache comme un hors-bord sous les rires démentiels de notre témoin oculaire ; « Je les ai vus, ils sont parmi nous ! »

Avant d'avoir repris nos esprits, on a remis la barque où on l'avait prise. Tout le monde reste silencieux, comme si on pouvait encore foirer ce truc de guedin. En fait, on n'y croit pas, pas encore. Le soleil est loin d'être levé, mais déjà un gabian nous regarde avec son air channmé, prêt à nous dénoncer s'il pouvait cafter, perché sur un réverbère dont l'éclairage s'atténue dans les premières lueurs de l'aube. Merde ! On n'a même pas pris de photos ! Quelle bande de bestiasses, sérieux... Si ça se trouve, quand on se réveillera ils auront déjà nettoyé à coup de Kärcher. Ni vu ni connu. Heureusement qu'il y avait ce type, le seul qui pourra dire : « Je les ai vus » et nous porter à la postérité. Enfin, s'il se souvient de quoi que ce soit après sa gueule de

bois. On se regarde, on se tasse dans la caisse de Lulu. Béa renâcle, couvre le pare-brise de postillons, craque, on craque touz. PTDR. On l'a fait sa mère. On a tourné ton gros délire de cacou en vieux cliché de mariolle. Vé, ça te fera un beau souvenir de Marseille. Des barres, je te dis, des barres. Depuis, c'est le déchaînement : des experts s'invitent sur des plateaux pour décortiquer le terrorisme domestique. Les insultes pleuvent, l'incompréhension est totale. Les gens autour de nous en raffolent. Cela n'a aucun prix. Cela ne compte pas... Nous nous contentons de croiser nos regards sans ciller, avec la satisfaction de savoir, de se reconnaître, de se sentir fortz, de faire partie de la résistance, d'avoir laissé des signes qui inspirent. La peur a changé de camp ; l'euphorie aussi. L'année dernière, les ventes de *superyachts* neufs ont battu tous les records : entre trente et quarante mètres, elles ont doublé ; entre soixante et quatre vingt mètres, presque triplé. Dans son édition du vingt quatre septembre suite à une action qui renommait à Antibes le « quai des

milliardaires » en « quai des criminels climatiques », La Provence rapporte les paroles du porte-parole d'Attac, une association qui revendique l'interdiction des jets privés et des mega-yachts, le bien-nommé Raphaël Radeau : « *Il est inadmissible de demander des efforts aux précaires quand on ne fait rien contre les ultra-riches.* » On a pu voir la gueule de notre témoin providentiel sur un spot de trois secondes au JT local. Il s'était vanté d'avoir tout vu, du coup la police l'a interrogé et a même voulu l'inculper pour complicité. « Complicité de quoi ?, a-t-il déclaré face à la caméra, *dévastation et pillage ?* Je suis docker, mon père était docker, mon grand-père était docker, il a vu en 1930 Mussolini sortir sa loi inique, il a combattu les fascistes et leurs collusions avec les riches industriels, et vous vous faites quoi ? » Il l'ont condamné pour outrage à agent dans l'exercice de ses fictions. Une manif en soutien à Vincenzo Vecchi a eu lieu à Marseille le 24 septembre, une autre le 11 octobre. Le Calex est reparti à Livorno pour des ajustements. À qui le tour ?

ENTRELACS

Le mur devant moi était couvert des derniers essais couleur pour des affiches A4 parmi lesquelles nous devons en AG retenir deux ensembles couleurs qui nous convenaient. Ce choix d'ensembles de couleurs était destiné à devenir notre signature en quelque sorte. Que ce soit pour passer des tracts d'information dans la rue ou poster des infographies sur internet, ou quand nous ferons des collages ou des grafs sur les murs des institutions ou pour troquer les affiches publicitaires polluant l'espace public contre les nôtres, plus reposantes car elles ne vœn^dtent rien... Enfin, le coup des affiches publicitaires, ce serait le rêve mais on n'a pas les moyens pour imprimer à cette taille pour le moment et... Bref, ce serait des illustrations de nos collaborateurices, des artistes à qui la société contemporaine n'avait pas jugé bon de donner la moindre chance, n'en méritant aucune selon certains critères dérisoires. J'avais choisi d'imprimer un graphisme assez simple mais en 300 DPI : trois silhouettes prenant la pose en habits de laboratoire sur fond

de molécules hormonales colorées. Parmi ces dernières se trouvaient des adresses de sites renvoyant aux listes de leurs vendeur-ses sur le marché gris, avec les listes incrustées dans les atomes de leurs molécules correspondantes ; ailleurs un autre texte, clairement visible celui-ci, faisait la liste d'assos et de points de collecte avec des appels à dons et à la solidarité. On était en banlieue à Paris et la France avait connu une énième pénurie d'hormones dans les pharmacies²³, la solidarité individuelle ne pouvait plus suivre les besoins de nos commus, surtout si on voulait un petit stock commun pour quelques mois.

Le *burner* du squat/atelier transfem bipa une notif. Je regardai le message puis j'appelai et tombai sur une voix surexcitée.

« Bee, c'est toi ? » J'ai à peine le temps de souffler un oui qu'un flot de paroles se déverse. C'était Luu, qui avait laissé le message plus tôt.

23 Pour en savoir plus sur les risques de pénurie d'hormones (en anglais) : <https://www.theguardian.com/business/2022/sep/24/hrt-inside-the-complex-global-supply-chain-behind-a-20bn-market>

« Écoute, j'ai profité des JEP à fond, là et tu vas jamais y croire : y'a un musée que je connaissais pas, un musée de l'Imprimerie Nationale. Quand j'ai vu la façade riquiqui, je pensais que ce serait juste un 'tit musée, avec quelques machines fonctionnelles, des plaques d'anciens billets de banque, d'autres plaques d'impression d'anciens certificats, des polices typographiques, d'autres machines plus vieilles pas en état et tout mais non ! La partie normalement fermée au public était ouverte pour les JEP et le musée continue carrément d'imprimer pleins de trucs en fait, notamment lors des élections locales, dont le journal parlementaire. Y paraît qu'il y a d'autres machines désassemblées dans leur stock aussi mais j'ai pas pu aller voir. Y'a plein de papiers de toutes sortes, ça t'aurait plu ! Et les vieilles machines sont toujours fonctionnelles, on a eu droit à des démos. Enfin, je me disais, il y aurait peut-être moyen d'occuper les lieux mais faudrait qu'on soit en grand nombre. Tu connais les réseaux plus que

moi, tu crois qu'on pourrait rameuter du monde pour ?

— Ah, là, tu te goures ma belle, s'pas moi mais Dinah qui connaît vraiment beaucoup de monde ! Moi, j'ai juste quelques contacts ici et là, et encore.

— Oh, je vois ! Ah et puis en regardant les photos d'époque, je me suis rendue compte qu'il y avait une partie de l'entrepôt qui était souterraine avant, semi-souterraine maintenant, pour éviter que l'humidité abîme le matos et le papier et l'encre. Mais ça a surtout été surélevé pour les protéger des risques d'inondation. Une employée m'a même dit que toute cette section avait des tunnels de service qui rejoindraient les catacombes, selon un ancien gardien qu'elle connaissait, mais bien sûr, ça a été emmuré.

— Là, tu me fais penser à un truc, mais faut que je vérifie avec des potes. Soit je te rappelle, soit on en discute ce soir ou cette semaine, okay ? »

J'avais pensé à deux trucs en fait : 1) vérifier l'adresse pour savoir où le musée se situait exactement et s'il y avait bel et bien des catacombes dessous en vérifiant des plans ; 2) appeler des potes qui bossaient dans le monde de l'édition et l'imprimerie, voir si on pouvait se servir des machines en occupant les lieux, les vieilles comme les plus récentes, ou alternativement apprendre sur le tas, mais aussi éventuellement contacter des ingénieurs ou autres pour voir si y'avait moyen de relocaliser et d'assembler les machines désassemblées. Si on le peut, autant disséminer des machines dans plusieurs endroits, que ça soit des squats ou des ateliers amis, quitte à prendre du papier et de l'encre des grosses boîtes.

Bon, j'allais devoir demander à des potes...

« Fi ? ouais, c'est Béa... tu sais, ce mec dont tu m'avais parlé qui bricole toutes sortes de vieilles machines, t'as ses infos ? Nan, c'est pas pour ça, on va peut être récup' des machines pour l'atelier mais elles seront en pièces détachées et on aimerait savoir ce qu'on peut en

tirer. Ouais, attends, je note. Nan, nan, t'inquiète, pas besoin de faire les présentations, sauf si tu veux en être. Si tu dis qu'il est réglo, on lui demandera de venir direct. »

« Yo luv', ça va ? Écoute, on va peut-être tenter une opé et faudra des gens-tes ! Est-ce que tu connais du monde qui pourrait se bouger pour un truc autour des journaux ou des zines et des affiches, dans un premier temps ? Ah, oui, c'est vrai il y a les biblis autogérées en squats queer ! Et puis, faut que je joigne Millah, tu te souviens de son numéro ? Ouais, la drag queen qu'on a vu deux trois fois qui performait en tandem avec un drag king, là, chez Mounty... Elles étaient colocs ? Ah, nickel ! Noté, merci, à plus ! »

« Comment ça, Millah n'habite plus avec toi... ? Merde, merde ! mais attends, elle est dans un foyer pour meufs, au moins ? Ouf, je vois, bien ! Non c'est rien, laisse ! Je voulais avoir des infos sur les catacombes comme je trouve pas de cartes suffisamment précises sur Internet et je me souviens qu'elle était passion-

née par ça ! Ah, elle avait rejoint un groupe de sorcièr-es queer qui faisaient leurs rituels dans les catacombes ? Hmmm, les catacutes, c'est bien ça ? Un peu la honte, ce nom, mdr ! M'enfin je verrai s'iels ont des cartes ou... Ouais, pourquoi pas leur demander carrément s'iels accepteraient de nous guider, ce serait le top ! »

« *Hello there, how ya doing, Loé ? Y'aurait moyen d'avoir ton chéri ? Et toi, ça va ? Nah, le petit dernier s'en sort bien, juste un peu trop minet pour le rôle, quoi. Oh, ça, c'est parce que je crois qu'æl avait plus d'infos sur un collectif de nanas trans, mais j'arrive plus à trouver sur Internet et il semble qu'il se soit dissout. Yep, j'ai le temps ! Je suis toujours là. Oui, Hildur... C'est ça, un collectif qui voulait faire bouger les choses dans l'édition ! C'était que des meufs racisées qui écrivaient en plus ? cool ! Oh, nice name ! So, any way to contact them ? Nah, t'en fais pas ! Bon, bon, si tu veux ! On l'invite où du coup ? »*

« Allez quoi, une cathédrale souterraine, vous me faites marcher les filles, nah ? Nan, nan, j'ai

pas dit ça... Bon, vous voulez des trucs en échange ? Parce que là, j'en ai parlé à Dinah, une pote qui connaît du monde, et y'a moyen de rameuter ! Si on arrive à rester, on a peut-être une chance de vous tirer de vrais plans, sur des calques et tout ! *No joke, gurl !* »

Et yup, des semaines après, puis des mois, et on y est toujours. On a réussi à occuper les lieux, grâce à la participation des habitant-es proches du musée, des habitant-es des banlieues, de certain-es employé-es et ex-employé-es du musée...

On a formé un collectif anti-presse avec beaucoup de personnes qui veulent écrire mais n'en ont pas les moyens, des personnes envers qui la société nie l'accès aux ressources basiques et d'autres ressources moins basiques mais tout aussi importantes telles que l'accès aux moyens de communication et de création. Que des personnes marginalisées quoi, celles dont la parole est passée sous silence par la société ou dont la société empêche la prise de parole. Genre les personnes sans emploi, SDF, trans, immigrées,

queers, sans papiers, handies, racisées, tout en donnant la priorité aux personnes cumulant les marginalisations, dont surtout des TdS²⁴ trans. On a aussi contacté les réseaux de soutien aux personnes incarcérées et psychiatisées mais là, c'est plus lent, la prise de contacts avec des personnes emprisonnées par l'État se faisant à vitesse d'escargot à cause de l'administration qui veut pas connaître d'autres révoltes et débaires médiatiques. Et nous on imprime, on met en forme, on aide, on propose des solutions côté graphique et typographique. On publie tous nos textes sur Internet mais on imprime pas forcément tout nous-mêmes. Les textes sont mis à disposition sous divers formats dont le format zine que tout le monde peut imprimer chez soi et distribuer au gré de ses envies. On laisse le soin d'éditer les textes à un autre groupe avec derrière l'ancien collectif de meufs trans racisées accompagnées de nouvelles têtes. Cet ancien collectif s'est également reconstitué en un syndicat d'entraide d'écri-

24 Travailleuses du Sexe

vaines et d'éditrices qui a maintenant suffisamment de moyens pour faire pression sur les autres syndicats d'auteurices, très majoritairement blancs. Et on est en train de voir pour former un réseau fédéré d'anti-presses, avec d'autres lieux, d'autres formes d'ateliers, d'autres groupes.

On a aussi imprimé des tracts à tout va, des textes militants, des virulents et d'autres moins virulents. On a fait appel au collectif de traducteureuses, les TRANSlationGuerrillères, pour que nos textes soient disposés en plusieurs langues et on s'est posé la question de savoir quels textes traduire depuis d'autres coins du monde également, car le contexte peut y être assez différent.

Voici notre manifeste au fait. Enfin notre manifeste à nous les meufs trans du collectif, s'entend, parce que plusieurs manifestes existent au sein de notre réseau d'anti-presses.

MANIFESTE

Par ce présent manifeste imaginaire, nous Les Monstréennes déclarons : nous sommes un collectif fictif d'écrivaines, d'imprimeuses, d'artistes, de non-autrices et d'éditrices, bref, d'entités plurielles contradictoires.

Hantées par le spectre de Jamie Berrout²⁵, nous souhaitons lui rendre le respect qui lui est due par nos actions. Par ces dernières, basées sur le principe de l'Anti-PRESSE, nous vouons un dégoût catégorique à la presse et rejetons en masse les médias littéraires composés.

Inspirées par le manifeste de LenaLab dont nous imprimons toujours plus d'exemplaires, nous publierons en premier lieu et en priorité des projets possessifs. Nous lançons nos leurres dans vos mythologies et portons nos cœurs au vu de toutes sur nos manches !

Nous sommes pour la réappropriation et la réobsession des langues, ce par toutes les personnes, et envers ces débuts, encourageons la

25 <https://thx.zoethical.org/t/traduire-essays-against-publishing-mutual-aid-printing-de-jamie-berrout/241>

réécriture et la rhizomique des narratifs. Le langage est un environnement humain, sédimenté et stratifié par l'usage, rendu technologie par l'écrit — une technologie de la reproduction comme tant d'autres.

Alors jouissez de vos langues, crapahutez gaiement parmi les mots ! Tordez les règles de grammaire, créez des mots et expressions ! Torchez *vous de* leurs journaux ! Faites répéter les mêmes choses par suffisamment de monde pour ciseler et entrevoir de nouvelles réalités collectives !

Éclatez ! Grabugez-vous ! Remuez bien le couteau dans la plaie qu'est le héros ! Le récit s'en va ! Le héros est mort ! Récitez bien après !

Vive la racontabilité par les marges ! Oui, monsieur le héros, mon poing est bien dans votre gueule : « ~~Vous n'en avez aucun droit !~~
~~Et la liberté d'expression dans tout ça,~~
~~alors ?~~ » Mais enfin, on a plus besoin de vous !
And we never did ! Voyez nos communautés ! Vous êtes des figments d'une oppression qu'on va bien dégueuler ensemble et vous allez vous

faire un plaisir de gerber avec nous. Curez l'héroïsme en votre sein ! Existez « mais surtout pas trop, voyons ! » qu'y disaient, ces salauds ! Mais au final, qui c'est qui se tapait tout le boulot ? Oui. Vous sachiez bien ! Alors nous nous occuperons de notre libération nous-mêmes, laissez-nous faire !

Gerbez à leurs gueules leurs partitions d'un monde standardisé ! Vomissez !

We worm our way into your wetware, just as much as your software ! Ah ça oui, nous allons vous inonder. Gare aux pots de vos chambres que sont vos ordis ! Gare à nous, les monstres que vous désirez, malgré tout le dégoût que vous avez pour nous.

Fouillez vos tripes ! Foutez la trouille sur la table ! C'est parti !

Nous sommes vous, vous êtes nos existences ! Alors existez-nous ! Pleinement ! Existez ! Déclarez-vous ! Déclarez-nous ! Ne votez pas !

Nous qui, par ce manifeste collectif, exprimons notre conscience narrative éclatée, prenons la nébulosité du réel pour une fiction.

Nous clamons bien haut et fort: L'Histoire est un pur mythe. Les mites du capitalisme pourrissant nos histoires. L'argent est Dieu mais dieu est mort. Qui sommes-nous donc ?

Des monstrœsses que vous désirez, encore et toujours, malgré votre insistance du contraire, parce que nous sommes mal vues selon vos codes sociaux. Toujours désirables indésirées. Nos pratiques tendent vers l'interstice. Entre vos égos monstres, vos appétits à n'en plus finir, quitte à épuiser tout, et vos yeux gonflés à bloc, nous sommes là. Si ça ne tenait qu'à vous, nous ne devrions même pas être là, et pourtant... Hantées par nos mort-es, notre présence est une hantise pour vous, un rappel constant de votre (non-)désirabilité.

Nos objectifs seront par nature liminaux, en cheminant les champs potentiels et composites ! Sécables. Sera de mise l'entraide. Nos réalités seront irréalistes pour d'autres. Nos solutions devront pouvoir s'adapter au local, techniquement reproductibles mais sans laisser la possibilité de cette reproduction de nos

techniques à grand échelle par et pour le Capital.

Ne pas autoporter, quoi. Et (ne pas) se laisser ^{em}porter par læ ma_(ju)sculation des (L)ettres. Liez-vous à d'autres ! Détricotez les trames ! Décalquez les intercalaires ! Proliférez nos typographies pour ébranler la langue !

La norme est alitée alors quittez son lit ! Son lait ne fera que vous flétrir ! Faites irruption dès que vous pouvez ! Pour la faire disparaître ! Nous vous hantons déjà ~~après~~ avant tout !

LES FORCES DE S'ENLACER

On serait prêt-e à parcourir des kilomètres ou dresser des murs pour se tenir loin – des yeux, du cœur.

Quand de nos histoires, de nos organisations, tout s'effondre, on s'émiette et le lien social se désagrège. En bouée, sur une barque, dans un bateau, ou à main nue, nous ne partirons pas avec la même capacité de réchapper à ces grands naufrages. Nous sommes sans cesse en recherche d'un nouveau récit ; d'une histoire qui puisse nous permettre de tenir le choc de sociétés constamment en train de sombrer ; de l'existence d'une berge sur laquelle s'échouer ; de témoignages de nos propres détresses. On s'accroche à ce qui donne *prise* – à ces cordes qui maintiennent nos voiles, à ces voix qui nous font écho et à cette personne qui a encore la force de nager. On agrippe ce qui écorche, qui happe ce qui nous unit. Elle est pour chacun-e toute différente. Pourtant c'est en celle-ci que nous éprouvons les forces de s'enlacer. Au cœur de l'océan, seules les vagues dressent vallées et montagnes et seuls des courants dirigent ce qui nous éloigne ou nous rassemble. Le SOS des abîmes nous rattrape.

**POUR DES SCIENCES
DÉGEN(É)RÉES**

μ

Pleine lune.

J'écris à la fenêtre, je ne reconnais que la Grande Ourse, pourtant je sais qu'en sortant de la maison un océan de constellations s'ouvrirait sur moi. C'est tout nouveau.

Ça fait presque deux semaines qu'on a commencé l'installation à C. Heureusement que Sara et Jo ont pu nous aider avec le déménagement, on a désormais bougé la plupart des affaires, même s'il en reste encore chez des potes à Bologne. Je n'ai pas réussi à écrire plus tôt, pas de chambre à moi jusque-là... ce soir Li est parti-e en soirée, iel avait besoin de retrouver des repères familiers parmi tous ces bouleversements. Cela doit bien faire un mois que j'ai pas écrit une seule page ; entre temps le squat a été expulsé. On s'y attendait de toute façon. J'étais pas là à 6h30 mardi 5, on était chez Li.

Ça a été dur. On a passé la journée sous le choc. J'ai des souvenirs flous de colère et de haine qu'on partageait (heureusement ?) avec quelques dizaines de copaines, puis ça a débouché sur une petite manif bien vénère auprès de la mairie et du poste de police. C'était un moment de relâche super fort, on en avait toustes besoin. Le énième acte d'une administration « de gauche » qui ne fait que collectionner des expulsions de squats et bidonvilles, tout en construisant des résidences « étudiantes » à 700 Euro le mois. Merci gros. Y'en a *verraiment* marre là.

La ville nous est redevenue insupportable, et on s'est vite barré·e·s en montagne pour ne pas sombrer corps et âmes. On a fait les rituels que Clara nous a proposés. Je pleurais de rage, et en même temps je commençais de me sentir mieux : j'étais plus sûr·e de moi, de nous, et nos projets faisaient encore plus de sens maintenant qu'il fallait les repenser autrement. Pas la force ni l'envie pour l'instant de se battre dans la précarité urbaine, assez des récups de bouffe

moitié pourrie : on a besoin de se nourrir correctement, de prendre soin. *Be kind, because they're not*²⁶, chantait Edam Edam.

On est resté-e-s quelques jours près du site du rituel, en mode camping sauvage – à chanter, danser, rigoler, discuter, on a relu Sara Ahmed²⁷, ça fait toujours du bien quand ça va mal. Finalement on s'est retrouvé-e-s à trois : moi, Li et Isa, chez sa mère à C. Isa nous annonce qu'elle va retourner au Kurdistan, elle ne sait pas pour combien de temps. Je ne pourrais pas aborder la question comme ça avec ma famille moi, c'est sûr. Je n'ose même pas imaginer leur réaction, alors que Jo a juste pris Isa dans ses bras... un sourire aux lèvres, les yeux lucides. C'est à ce moment-là que je me suis tournée vers Li, et on a eu une de ces conversations silencieuses et immobiles qui valent plus que toute phrase composée de mots : les yeux sur Isa et Jo, puis l'un-e dans l'autre, les yeux lucides nous aussi, on se racontait le désir d'un

26 <https://edamedam.bandcamp.com/album/be-kind-because-theyre-not>

27 <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2012-2-page-77.htm>

tel amour à la fois filial, sororal, amical, qui passe par la chair. Le désir d'une famille de *complices* politiques et affectifs.

Le lendemain Isa est partie à Turin. Nous on a beaucoup discuté avec Jo de la vie sur la ferme avec Sara, la vieille femme qui est propriétaire du lieu et dont tout ce que je savais c'est qu'elle était herboriste. Jo disait que Sara est la seule personne qui n'a pas oublié les châtaignes du village, et qui en fait une pâte délicieuse (à laquelle je suis devenu.e accro depuis) ! Elles se sont rencontrées sur la place du marché du bled, au milieu des courges de la saison. Elles ont décidé de se faire du bien l'une l'autre, Jo en ramenant des nouvelles énergies à la maison, Sara en donnant un cadre sûr et tranquille à l'esprit toujours inquiet de la plus jeune.

Ça m'a un peu rappelé ma relation avec Li. Quoique c'est toujours plus compliqué quand les corps se rencontrent dans l'intime, même en dehors d'un cadre exclusif.

Jo n'a pas manqué de nous partager leurs problèmes aussi, la sensation d'isolement en premier. Jo avait quitté Moscou, sa ville de naissance, en coupant tout pont avec une grosse partie de sa famille biologique. Elle a rencontré le père d'Isa sur une ferme autogérée en France, mais ça ne s'est pas bien terminé. Elle s'est encore retrouvée seule (presque), heureusement qu'Isa était là.

Quand Jo nous a demandé qu'est-ce que c'est que la famille d'après nous, je n'ai pas su quoi dire. J'ai l'impression d'en avoir plusieurs. Li a dit espérer que celle où on s'est le plus investi-e au cours des dernières années va survivre à l'expulsion du lieu, en se reconstruisant ailleurs, peut-être en intégrant des distances physiques entre nos corps. Jo était très intriguée par nos projets d'auto-gynécologie et de *biohacklab* féministes. J'ai senti l'idée germer dans mon esprit au fur et à mesure qu'on parlait avec elle... Pourquoi pas ici ?!

« — Je ne comprends pas trop mais bon. Vous savez ce que vous faites j'imagine, hein ? Moi je peux assurer la partie herboristerie, mais je vous le dis encore une fois : c'est du boulot ! Lire les bouquins, ça ne suffit pas. Je vais vous mettre au boulot, héhé.

— C'est bon Sara, j'y ai passé cinq ans à la fac, je sais comment ça marche la chimie.

— Mais c'est pas partout pareil ma chérie, tu verras, surtout avec les plantes sauvages d'ici ! T'as jamais fait de la distillation de millepertuis de montagne. Alors c'est pas pour tout de suite avec le temps qu'il fait là... Vous allez voir ça prend du temps, et surtout beaucoup d'eau. C'est ça qui m'inquiète le plus en vrai.

— C'est quoi nos priorités en termes d'huiles essentielles ? On pourra en faire combien avec les réserves d'eau qu'on a de prévu ?

— Ça dépend des plantes, encore une fois.

— Même s'il n'y a pas assez d'eau pour faire toutes les huiles essentielles qu'on aurait aimé il y a toujours l'huile de tournesol de la nouvelle voisine pour faire des oléolites.

— Mais c'est pas les mêmes propriétés thérapeutiques, si ?

— Ben oui tu as raison, effectivement ce n'est pas pareil selon la méthode d'extraction.

— Excusez-moi, j'aimerais revenir sur la question du labo de transfo : qu'est-ce qu'on en fait au final ? On le garde comme ça ?

— Ben on se disait avec Mu que c'est un peu petit... En fait on pensait plutôt partager le hangar en deux parties : *hacklab* et *biolab*. et vous, vous en pensez quoi ?

— Cela me paraît bien. Mon labo de transformation je l'aime bien comme ça moi.

— Mais nous, c'est pas juste un labo de biochimie qu'on veut : c'est un *wetlab*²⁸ qu'on va monter, un *lavaboratoire*²⁹ ! un *wetchlab* de sorcellerie contemporaine !

— Vous me perdez à nouveau là. Je ne comprends pas vos calembours perchés, je vous laisse vous débrouiller avec tout ça héhé. Faites ce que vous voulez de ce hangar, mais il faudra le vider et le retaper d'abord. Moi je n'ai pas le

28 <https://wetlab.hangar.org/about/>

29 <https://thx.zoethical.org/t/biomonstration/186/1>

temps dans les semaines qui viennent, le chantier marrons approche. Et j'aurai besoin de quelques coups de main.

— Les copaines de Bolo sont chaudes de venir filer un coup de main, j'ai eu Clara au téléphone ce matin.

— C'est bien. Elle habite où maintenant Clara ?

— Elle est chez des potes à la coloc là-haut, la Noix de Cagoule.

— Hahaha j'adore ce nom.

— Jo, qu'est-ce que t'en penses de cette idée de partager le hangar, toi ?

— Ben j'avoue que j'aimais bien l'idée d'avoir un grand espace pour bricoler. On pourrait envisager la construction d'une cabane aussi, histoire d'avoir un espace de stockage dédié, sinon on va finir par se faire coloniser par les pièces de récup – comme dans tous les *hacklabs* que j'ai connus haha.

— Moi j'suis chaud-e de construire ! On se fait une mission palette un de ces quatre ?

— Vous pouvez prendre la voiture collective, moi je pars demain avec la mienne.

— Ah bon ! Tu vas où ?

— Je vais voir une copine à Vintimille et je sais pas encore quand je rentre.

— Il ne s'agit pas de Louz, par hasard ?

— Oui, c'est Louz. Elle est rentrée il y a pas longtemps.

— Oh ! Pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ?

— Elle est encore plus discrète que d'habitude là, presque fuyante je dirais... Ça mijote aux frontières sans doute, j'ai envie de comprendre ce qui se passe.

— Bien entendu. Tu lui apporteras un bouquet de romarin d'ici s'il te plaît.

— Bon, on voit pas de qui vous parlez là. Est-ce qu'on peut revenir sur le chantier ? Je fatigue un peu de ma journée de défrichage et j'aimerais me détendre enfin.

— Que madame prenne patience un instant !

— J'suis la dame à personne moi, merde.

— Mu... » *Jo, un reproche bienveillant dans le regard.*

« — Excuse-moi, Mu. C'est pas facile.

— Pour les personnes trans non plus, t'sais.

— Je vais y arriver.

— On va y arriver ensemble. » *Sourire.*

L *Serre la main de Mu.* « — Bon, je propose de commencer par l'apéro déjà. On poursuit la tchatte devant un verre de prunellier ? Et on essaie de terminer avant que le soleil se couche...

— De terminer la bouteille tu dis ? Allez ! »

XY/XX/XXY³⁰, 18:09

Objet : Qui a peur du biohacking transféministe ?

coucou les hibous

ça roule ? les fafs vous font pas trop chier ??

on pense fort à vous toustes depuis les apennins. j'espère qu'on pourra bientôt envoyer une petite délégation à Paris pour une visite irl de l'anti-presse.

entre temps... la verdure ici est magnifique : on se lève en saluant le calendula, la mauve et la grindelia et on attend avec impatience l'heure du fenouil sauvage. heureusement que la chaleur est encore supportable ici, dans la plaine c'est bien pire.

je mets en pièce jointe le brouillon de l'article dont on avait parlé. ça a pris un peu plus longtemps que prévu... désolé ! au final on s'est retrouvé-es à écrire une sorte de manifeste haha

dès qu'on aura monté notre *servidora casera*³¹ on le partagera en ligne sur un site auto-hébergé ;-)

30 https://wiki.kaouenn-noz.fr/ateliers:biofabbing:x_nuances_de_xy_xx_xxy

31 <https://labekka.red/servidoras-feministas/>

la question des infrastructures féministes numériques est toujours bien d'actualité, notamment en ce qui concerne les serveurs (par quoi pourrait-on remplacer ce mot de bourge?!). on aimerait développer un projet collectif avec d'autres lieux et d'autres camarades aussi, ça va nous prendre du temps, et puis il va falloir prendre soin non seulement des machines mais de nos relations surtout! c'est là le vrai travail, vous savez bien. au pire, on balancera le manifeste sur un *DNS des sorcières*³² en attendant de monter notre structure à nous.

et n'hésitez pas à me dire si vous avez envie de venir vous balader en Italie! ça nous ferait très plaisir de vous revoir et de vous accueillir dans notre nouvelle maison.

merci de votre soutien et de nous aider à diffuser le projet <3

la lucha sigue partout!!

hackabisous

LenaLab

32 <https://dns-witch.eu.org/>

Π

du manifeste Gynepunk³³, merci @TIF pour la traduction

Mentionner le mot « avortement » fait de toi une sorcière.

Le contrôle absolu de la technique du diagnostic engendre une hiérarchisation classiste des patient·e·s, basée sur l'accès à la connaissance, et une dépendance envers le DOCTEUR, seul apte à lire et traduire le langage du laboratoire, ce qui fait de lui un oracle clinique détenteur de la vérité médicale, unique et sacrée.

Mais nous n'avons pas besoin de machines hi-tech pour réaliser

33 <https://gynepunk.tumblr.com/post/156267922875/gynepunk-manifesto-french>

certains tests. Ni de doctorats en microbiologie pour élaborer des diagnostics précis et autonomes. La science est : expérimentation, partage de la connaissance, créativité, curiosité. Les technologies à l'œuvre modèlent les sciences qui en usent, et les laboratoires qui traficotent avec notre santé participent au pouvoir des lobbies pharmaceutiques, capitalistes et militaires.

Mon cher Pino

merci de m'avoir partagé ta clé publique
PGP.

Je m'apprête à envoyer le premier courriel
chiffré de ma vie, à mon jeune âge !

Comme quoi, il n'est vraiment jamais trop
tard :-)

Les hackeuses - j'aime bien les appeler
comme ça - ont commencé à animer des ateliers
numériques à la ferme : on découvre tellement
de choses, les logiciels libres pour l'écri-
ture et les calculs, la confidentialité des
courriels... C'est intense je t'avoue, parfois.
Mais ça résonne vachement avec notre vision
du monde, on s'est rencontrées là-dessus toi
et moi, tu le sais bien. Bien avant toutes
ces applications pour smartphones pourris,
pourtant si nécessaires aujourd'hui. (Ou
pas ?)

Nos rêves d'autonomie... où sont-ils passés ?

Les jeunes se moquent de moi quand j'emploie
ce mot-là. On me reproche, et à juste titre,
que cela n'existe pas. "On est touz interdé-
pendanz", voilà comment l'écrirait Mu.
(Vivement que tu rentres et que tu puisses
les rencontrer ces petiz jeunes !)

Et nique les vieux totos mascus hehehe, ma
langue aussi a rajeuni depuis leur
installation :-)

Tu verras comment ça a changé par ici, en si peu de temps. Enfin, ça fait déjà 2 ans que t'es parti. Je ne sais même plus dans quelle région tu es là...

Tu pourrais envoyer des photos en réponse à ce courriel ? :-)

N'oublie pas de faire un bisou de ma part à Phainam.

Les hackeuses aimeraient aussi que tu prennes contact avec un *fab-lab* à Bangalore. Cela veut dire "lieu de fabrication", appelé aussi *makerspace* en anglais - je t'avoue en passant que je me perds dans la foule de tous ces noms compliqués et je ne saisis pas toujours les différences entre ceux-ci et ceux-là. En tout cas, il paraît qu'il se passe des choses merveilleuses au niveau du recyclage des composants et des matières premières de circuits électroniques.

On t'envoie en pièce jointe un petit message à leur faire parvenir si tu peux, Li me dit que ses e-mails semblent tomber dans le vide.

Comme quoi on a toujours besoin et des machines et des humains ;-)

J'ai appris encore un nouveau mot que j'aimerais te partager : *empuissancement*, voilà où j'en suis en ce moment. On a inventé ce néologisme en français pour se soustraire aux connotations ultra-libérales de "*empowerment*". Ici, il s'agit au contraire d'un processus d'émancipation (inter)personnel,

politique, collectif, il me semble que ça correspond bien à ce qu'on fait avec les ateliers de "zérounisation". Et je suis très fascinée par leurs jeux de langue de *djeunes* finalement. C'est super créatif comment IELS jouent avec les genres aussi ! C'est le genre neutre, tu sais ?

Et je ne te raconte pas la suite qui est prévu pour les ateliers (de toute façon, je n'y comprends rien pour l'instant) : Linux, clés TAILS, serveurs autogérés, réseau wifi communautaire, thermocycleurs, chromatographie gazeuse, distillation microondes... Je me ramène à ma première année de formation en herboristerie - je redeviens sorcière, mais en robe de geek !

On verra bien jusqu'où ça ira :-)

C'est des grosses mises à jour qu'on fait là, mon Pino !

Les *djeunes* sont là pour ça, mais ça manque bien de patience parfois. Ce n'est pas toujours facile, je ne te le cache pas, mais je n'ai pas envie de rentrer dans les détails ici. Aujourd'hui, je choisis de me concentrer sur ce qui fait sens: un *bio-hack-lab* chez soi. On tient le coup et on avance.

Comme quoi la vie nous surprend même à 67 bien sonnés ;-)

Prends soin de toi-même.

Tendrement

Sara

♯ ∩ // ▬ //

*Who are the cyborgs
where do they come from?*

Maybe your great great grandmother was one.

Witches are world-wide-webbing today

There is a cyberwitch in every feminist today – hé !

« — Pas vrai.

— Si si je l'ai sous les yeux là.

— Fais voir —

— Keski s'passe ?

— L'article est sorti.

— Ah ! Je croyais que c'était reporté au prochain trimestre.

— Non, ça c'est la revue des montagnes. Celui qu'on vient de leur envoyer, il est prévu pour le mois de mars normalement, et ça devrait paraître dans l'édition française aussi.

— Qu'est-ce qui vient de sortir du coup ?

— Hé ben là il y a un article écrit par un espèce de moldu qui vient de sortir dans le journal de province.

— Pas besoin d'être méprisante la petite sorcière, hein.

— Mais il a rien compris le mec — il écrit qu'on fait de la « science citoyenne » ça m'énerve !

— C'est pas du tout ce que je lui avais dit au téléphone ! Il sort ça d'où ?

— Merci j'en sais rien. Fait chier, il nous fait passer pour une asso d'éduc pop quoi.

— Oh la la... J'avais complètement zappé cette histoire d'interview téléphonique... c'est qui qui l'a écrit déjà ?? On le connaît pas ?

— Je ne vois pas où est le problème enfin si on se fait connaître. C'est bien pour ça qu'on est là.

— Je sais pas je ne veux pas que ça ramène n'importe qui moi. Si la branche locale de Greenpeace vient frapper à notre porte je me casse par l'arrière, je vous préviens.

— T'exagères quand même ! Tu veux faire ton Candide à la montagne et puis basta, c'est donc ça ?

— J'aime pas les cons, c'est tout.

— Le problème, c'est que le gars n'a pas trop cherché à comprendre ce que je lui racontais. Si la raison pourquoi j'avais accepté de lui parler c'était de rendre le projet plus accessible à l'extérieur, ben c'est complètement raté là.

— De plus qu'il aurait pu nous prévenir que ça allait enfin sortir, ça aurait été l'occas de

partager notre petit manifeste ! On l'avait pas encore quand je lui ai parlé.

— Je lui enverrais bien Valerie Solanas³⁴ là...

— Mais je ne comprends toujours pas en quoi il se trompe irrémédiablement : ce n'est pas de la science, ce qu'on fait là ? Les analyses chimiques des préparations végétales, les spermogrammes pour la contraception testiculaire, les recherches hormonales et phyto-hormonales, les pilules contraceptives et abortives...

— Oui, c'est une science militante, radicale quoi.

— La science citoyenne – déjà on a un problème quand on est sans papiers ? – pour moi c'est les tentatives des élites de faire semblant que la recherche aujourd'hui soit toujours une affaire d'utilité publique, si jamais c'était le cas.

— C'est la cousine du développement durable du coup.

— De toute façon, la plupart des articles de recherche sont publiés dans des revues spéciali-

34 https://infokiosques.net/IMG/pdf/SCUM_v2005-pageparpage.pdf

sées, propriétaires et inaccessibles au grand public. Mais même à la fac, le plus simple c'est de passer par Sci-Hub³⁵ !

— Sci-Hub ?

— Heureusement qu'il y a des pirates pour ouvrir leurs serrures numériques. On retrouve des millions d'articles scientifiques là-dedans, n'importe qui peut accéder au site et même contribuer à son accessibilité et à la sauvegarde des données.

— Ah ouais ! T'es en train de me dire qu'on peut télécharger tout ça chez nous, ici là ??

— Ben oui carrément. C'est pour ça qu'on est là aussi. Il faut ouvrir la recherche, nous la rendre à nous toutes qui sommes concerné-es. Mon projet d'OpenPMA, ça passait pas dans les labo universitaires, du coup il me faudra faire autrement.

— Mu.

— Si le but c'est que ça soit effectivement accessible au plus grand monde possible, ça peut

35 <https://sci-hub.st>

pas passer par la police médicale et les institutions néolibérales.

— On va pas aborder ce sujet-là s'il te plaît.

— Arrête de délibérer sur ce qu'on a le droit de faire ici !

— Je dis juste que ce n'est pas le moment...

— Ta gueule !

— Vas-y fous le camp.

— Allez.

— Merde. Je vais pleurer comme une merde.

— Oh, viens là.

— T'es pas tout·e seul·e. »

L

*Putain on vit vraiment
dans une triste époque*

aujourd'hui je suis plutôt mélancolique. j'écoute du vieux son : Doria³⁶, Kae Tempest³⁷, Ketekalles³⁸, Madame³⁹... j'essaie de me rattraper mais je suis coincé-e dans les souvenirs de mes premières expériences d'auto-gynécologie, les groupes de soin, l'auto-formation avec les copaines de la clinique populaire, les distillations *genuine clandestine*⁴⁰ et toussa. ça s'est passé si vite.

on s'est disputés au sujet de la PMA. Mu voudrait qu'on essaie. il suffit de s'inspirer de ce qu'on fait aux animaux non-humains (sans même qu'il soit question de leur consentement, évidemment), on n'est pas les premières à y avoir pensé. c'était censé être son sujet de thèse

36 <https://doria.bandcamp.com/>

37 <https://kaetempest.bandcamp.com/>

38 <https://ketekalles.com/>

39 <https://www.sonolamadame.com/>

40 <https://genuinoclandestino.it/il-manifesto/>

en fait, la thèse doctorale de ses rêves. sauf que personne n'en voulait dans les labos de fac, on lui proposait d'aller bosser directement dans des cliniques spécialisées blanches et respectables aux USA. l'eugénisme ne meure-t-il donc jamais ??

mais en fait je suis pas *convaincu* moi. enfin oui, il faut décoloniser la technique, certes.

il faut se réapproprier des moyens de reproduction... ça me saoule qu'on se retrouve à toujours en demander à ce gros machin abstrait qu'est l'état, avec ses tentacules-pièges de « services » sanitaires et sociaux. je ne serai pas une *bonne* trans, ni une *bonne* parente. je ne serai pas votre *patient*·e ni *patient*·e avec vous.

mais qu'est-ce que ce désir égoïste de se reproduire biologiquement, de propager "ses" gènes, "ses" petites cellules, alors que je fais aucune confiance à l'espèce humaine et puis de toute façon on est rien sans nos micro-copaines les bactéries les virus, sans parler des champignons !

voilà je souhaite plutôt cultiver des champignons, des amitiés médiées par des boîtes de Petri, par le travail de mes mains. notre potager contraceptif et abortif, c'est déjà du boulot. grâce aux échanges avec les camarades d'Argentine, le plan de fabrication de pilules ICI CHEZ NOUS commence à se dessiner ! Iels sont vraiEment forz, ça m'impressionne.

mais merde quoi, je ne suis personne pour taxer son désir d'égoïste ! c'est juste qu'il y a un gros décalage avec le mien. je ne sais pas quoi faire.

mon rêve c'était d'en finir avec la famille
de construire des non-familles

queers

antinucléaires

intergénérationnelles

et bien d'autres...

d'arrêter de chercher LA vérité dans la biologie !

爪

*Nous sommes les petiz enfants des sorcières que
vous n'avez pas pu brûler.*

*Nous sommes hackeureuses herboristes putes sage-
femmes handi
paysannes gouines (cyclo)mécaniciennes pédés bri-
coleureuses trans non-binaires
tricoteuses casseureuses écopunk bâtisseuses de
mondes vivables ici et maintenant.*

*Sur nos têtes
le ciel étoilé,
dans nos coeurs
le soin radical.*

*Nous sommes transféministes, post-spécistes, dé-
coloniales.*

*Mais comment donner corps à ces beaux mots com-
pliqués ?*

*Ils ne parlent pas à notre place, nous les agissons
tous les jours, toujours dans la recherche et dans
l'erreur.*

*Notre mission dans la vie n'est pas simplement de survivre,
mais de prospérer
ensemble.*

Nous sommes artistes scientifiques pratiquant l'écologie des gestes et des savoirs. Nous avortons avec l'aide de la flore locale et de la chimie synthétique; nous prévenons les grossesses avec la carotte sauvage et nous réalisons des spermogrammes pour vérifier l'efficacité de nos jockstraps – bisous bye soutien-gorge, hello soutien-couilles.

*Croissance, dites-vous ?
Notre corps, nous-mêmes, dit-on.*

*On se reproduira seulement si on le souhaite,
en tous genres dégénérés,
sans autorisation,
que de leurs gamètes toustes puissent disposer...*

♯ ∪ ∷ ∣ ∷

à bas le patriarcat

la transphobie d'état

la famille bourgeoise-hétéro

la lesbophobie le racisme

nous ne voulons pas de ça.

LES TRIBUS DE LA SPIRALE

Déjà plus de deux semaines que nous sommes sur la route. Parfois je pense au temps du pétrole, où il était possible de traverser l'Europe en quelques heures. J'aurais aimé connaître cette puissance nous rendant capable de voyager si rapidement. Mais j'adore nos caravanes nomades, ces longues processions hétéroclites faites de personnes humaines et de non-humaines, d'habitations mobiles et de carrioles en tout genre. J'ai entendu dire que pendant la période capitaliste il était extravagant et très compliqué de se déplacer à pied sur de longues distances, car les routes étaient entièrement dédiées aux automobiles. Ce récit m'a toujours plongé dans un malaise étrange. Un malaise sans nom à faire frémir un crapaud buffle. Notre lenteur est notre force, et nous savons que c'est mieux ainsi.

Avec l'équinoxe qui arrive, tout le monde est en chemin. De longs convois interminables remuent la poussière, et finissent d'arracher les derniers morceaux d'asphalte des routes de l'ancien monde. Cette année le grand teknival

de printemps est en forêt de Bohême. N'étant plus très loin, nous croisons de plus en plus de compagnon'nes nomades. Ce soir, notre harde a posé le campement aux côtés de plusieurs autres. La nuit vient de tomber, et un engoulement chante à côté de la rivière qui s'écoule. Autour de plusieurs feux logés dans des cercles d'énormes galets, des ancien'nes racontent les grandes histoires, pendant que les autres écoutent en partageant leurs repas. Les récits de vieux monde et les histoires de la tribu des spirales accompagnent d'innombrables victuailles provenant de divers horizons. Un gigantesque plat – de kernza avec sauce gombo, accompagné de jambon de sanglier et des dernières asperges sauvages – trône au milieu du cercle où je gis de fatigue, accolé au feu et proche de la vieille conteuse. Elle a de nombreuses scarifications et tatouages sur le visage, et son plateau labial est démesurément grand. Parmi mes commensal'aux, je tends ma main dans le plat collectif pour me satisfaire d'une

première bouchée bien méritée, lorsque après un long rôle, l'ancienne commence :

« — Tout à commencé en Angleterre, durant le capitalisme tardif. Les membres de notre tribu n'étaient qu'une poignée à l'époque. La légende dit qu'ielles étaient au début 23. Peu nombreux•ses, ielles ont propagé des idéaux de liberté et d'autonomie en organisant des fêtes libres. Ielles ont toujours refusé•es de se considérer comme les instigateurices du mouvement, et c'est bien pour cela que nous les considérons comme tels. Bien plus que de simples festivités, ce mouvement fut dès le début une brèche dans une Europe trop liberticide et capitaliste. Une fois le campement et le son installés, c'était une zone d'autonomie temporaire qui s'y déployait. Ce mouvement était une reconnexion spirituelle par la tekno. C'était une redécouverte de la transe, cet état modifié de conscience recherché par les humain'es depuis la nuit des temps, et diabolisé et oublié pendant une très longue période. De nouveaux psychotropes et la mu-

sique de la tribu plongèrent nos ancêtres dans des états sans précédent pour elleux. Habitué•es à une musique telle que le rock, où l'artiste était idolâtré•e comme individu•e, vénérer la musique en tant que telle fut un changement induisant de puissantes transes. Dès le début nos ancêtres musicien•nes se cachaient derrière le monolithe de son amplifié pour mixer, ou se mélangeaient à la foule obnubilée par le mur pour les lives. Jamais au grand jamais de scène centrale individualiste. Le pouvoir fédérateur de la *tribu* musique ouvrait de nouveaux horizons. »

Un grand chien au pelage dense et blanc s'approche de moi, intéressé. Je partage avec lui le gros morceau de viande que je m'apprêtais à manger.

« Ces néo-nomades prônant l'autonomie face au capitalisme inquiétaient les autorités de l'époque. Après la gigantesque fête libre de Castlemorton rassemblant plus de 40 000 personnes, cette incroyable zone autonome à l'origine de notre pèlerinage dans les collines

de Malvern, les anciens pouvoirs coercitifs chassèrent la tribu des îles britanniques. Ce fut un des procès de justice les plus longs et coûteux de l'époque, engendrant le durcissement des lois sur les rassemblements sauvages de musique répétitive.

— Mais je ne comprends pas, comment une procédure de justice peut coûter de l'argent ?, s'exclama une jeune personne proche de moi. La vieille conteuse, impassible, continua semblant de rien...

— Une fois la manche traversée, la tribu dissémina son mode de vie partout où elle passa. En Europe de l'Ouest, beaucoup de ceux qui croisèrent leurs chemins créèrent leurs propres tribus, c'est ainsi que naquirent les Metek, les Hérétik, les Okupe, et tant d'autres. Mais les États européens, ayant le monopole de la violence, tentèrent d'écraser le mouvement avec une répression de plus en plus accrue. Dans différents pays, les tribus réalisaient des exploits en réunissant des dizaines de milliers de personnes, sans que les plus expertes des po-

lices ne s'en rendent compte. La Spirale pouvait mobiliser une force terrifiante pour l'ordre établi. Bien que contestataires et donc politiques, ses activités de l'époque se limitaient à l'installation de zones autonomes temporaires festives. La possibilité d'une radicalisation des tribus et de leurs convergences vers d'autres luttes était un des plus grands cauchemars des dirigeant·es de l'Union Européenne. Malheureusement le mouvement s'essouffla, par la faute de la répression, mais aussi à cause de la sorcellerie capitaliste prête à tout corrompre et détourner. Les logiques ultra-mercantiles de la vente de drogue et de l'industrie de la musique mirent à mal les tribus. Dans de nombreux pays d'Europe de l'Ouest, ç'était devenu presque impossible d'organiser des fêtes libres. C'est à ce moment que la plupart des tribus se réfugièrent en Tchéquie, qui est restée depuis une terre d'accueil pour la Spirale. Entre coercion et tentation capitaliste, le mouvement connut des moments sombres, jusqu'aux bouleversements des années 30, où plusieurs tribus

se radicalisèrent et rejoignirent d'autres luttes de l'époque. Cette radicalisation fut accompagnée d'une mutation spirituelle. Car si notre musique a pour vocation de nous mener vers la transe depuis sa naissance, cet état modifié de conscience ne fut pas toujours canalisé et utilisé comme nous le faisons actuellement. Nos ancêtres rentraient en transe pour se divertir et échapper à la dureté de leur monde capitaliste, et non dans une optique de renforcement, de soin, ou pour se placer dans le tout. Bien que ce phénomène ait depuis le début une dimension collective, les trances étaient individuelles et ne recherchaient pas l'égrégoré. L'utilisation de certains psychotropes et les techniques de l'époque ne permettaient que de brouillons voyages mentaux, peu d'individu•es réussissaient à en tirer ni la FORCE, ni le SOIN, ni la RELIANCE, certain•es en ressortaient même amoindri•es. C'est avec la montée en puissance de la sorcellerie militante des années 20, que les festivités récréatives de nos aïeux se transformèrent peu à peu en fêtes rituelles

conscientisées. À cette époque de spéculation générale, d'innombrables textes d'anticipation narrant les futurs de la spirale circulaient de main en main. Ces récits auraient été les déclencheurs de ce tournant décisif. Conjointement à cette mutation spirituelle, la spirale se mit à ne plus simplement militer pour sa survie ou contre la répression, mais rejoignit divers luttes de l'époque en étendant ses actions au-delà de l'organisation de fêtes libres. Notre tribu et sa musique accompagnèrent les émeutes de 29 en contestation des nombreuses oppressions capitalistes toujours plus accrues. Elle devint l'instigatrice et le fond sonore de ces mouvements. Les manifestations qui étaient auparavant des déplacements d'individues d'un point à un autre, se terminaient à présent en teknival, puis en occupation de quartier voir de ville entière. La musique fédérait et donnait de la FORCE à la lutte. Par la suite, habituées aux grands voyages, les tribus rallièrent les grands déplacements des caravanes *No Border*, partant d'Europe en direction

de l'Afrique. Un peu plus tard, certaines hordes de la spirale furent les catalyseurs des interférences sorcières. Les révoltes précédentes avaient apportées leurs lots de changements sociaux, mais le capitalisme continuait à imposer sa course effrénée vers le désastre. L'infime partie de l'humanité la plus riche persévérait à écraser l'immense majorité la plus pauvre. Toujours en spéculant et s'enrichissant sur l'effondrement de nos mondes. Une obscure teknologie nommée le *trading* à haute fréquence permettait à de viles personnes peu scrupuleuses de parier de l'argent sur le sort de notre planète. Cette malsaine et malfaisante teknologie se présentait sous formes de grande tour en métal, servant d'antenne pour transférer des informations numériques à une vitesse qui dépasse tout entendement. Toujours plus, et toujours plus vite. Conscient•es des enjeux, nombreux•ses avaient été ceux qui cherchèrent à détruire ces tours, mais sans succès. Ces sisyphes les voyaient se reconstruire plus vite qu'elles ne brûlaient. C'est en 2032, ivres de

vitesse et confiants dans les milices sécuritaires et les petites-mains reconstruisant inlassablement les tours de métal, que les oppresseurs capitalistes délaissèrent les anciennes teknologies de communication pour se focaliser sur les hautes fréquences. Mais c'était sans compter sur la hardiesse et la teknophilie de nos aïeux. Certains membres de la tribu des Ootek développèrent une teknologie pirate très simple à utiliser et à reproduire, pour créer des interférences à courtes fréquences. C'était un détournement d'une tek de contrôle très répandue à l'époque, de fine puce plate que vous pouvez encore retrouver dans les étiquettes des anciens vêtements du capitalisme tardif. Un vieux cyberarchéologue m'a dit que ça s'appelait des puces R.F.I.D, mais je ne sais pas à quoi ce nom fait référence. Une fois détournées, pour que ces dernières soient opérantes, elles devaient être à proximité de la tour. Alors, d'innombrables teknivals occupèrent tout les points stratégiques du *trading* à haute fréquence européen, en empêchant ainsi les

spéculations marchandes pendant de longs jours. Parmi ces teknivals, celui des Hautes Fagnes a particulièrement perduré dans nos récits. Si vous êtes passé à Botrange dans la ville des spirales sédentaires, lieu d'accueil et de repos pour nous toutes les nomades, vous avez sûrement déjà entendu cette histoire du teknival fondateur. Sur cette colline, ça n'y avait rien, à part un petit édifice surmonté d'une tour en métal éponyme : le signal de Botrange. Le 1 mai 32, après le rassemblement de plus de 80 000 personnes empêchant toute évacuation possible des émetteurs pirates, l'élan été donné et les tribus et leurs alliés se mirent à s'installer. Dans ces mêmes années plusieurs pays, dont la France, généralisèrent l'utilisation de puce électroniques de traçage. Sous-cutanés, dans les téléphones portables, ou cachés dans les vêtements avec les fameuses R.F.I.D, ces petits engins électroniques engendraient une infinité de données, traitées par des intelligences artificielles aux obscures finalités de contrôle des masses. Les contestataires anti-au-

toritaires, de plus en plus nombreuses et radicalisé•es, firent alliance avec les réfugié•es climatiques, aussi de plus en plus nombreuses et précarisé•es. Chassé•es et violenté•es sur les terres européennes, ielles décidèrent de se réfugier sur les eaux, ralliant les luttes contre la privatisation des mers et des océans, et créant de gigantesques cités flottantes, dont l'actuelle Lagos-sur-l'eau. Étant impliquées à la fois dans les insurrections de la fin des années 20, dans les interférences sorcières, dans les zones autonomes maritimes, et dans les grands déplacements, beaucoup attribuent un rôle majeur à nos tribus dans l'effondrement de l'Union Européenne, puis du capitalisme. »

Un de mes commensales•aux me tend un asimine, gouleyant et étrangement trop mûr pour la saison, déjà tranché dans une belle présentation en hérisson. Le jus me coule sur les avants bras lorsque je réceptionne le sucré fruit, puis sur mon menton dès le premier croc.

« Habitué•es à vivre en marge et en jouissant des déchets du capitalisme, nos tribus n'eurent

aucun mal à s'habituer aux troubles des mondes post-bifurcations. Seule la fin du pétrole ébranla un temps nos modes de vie. Plus d'essence pour nos camions à moteurs à explosion. Plus d'essence pour les électromoteurs alimentant nos ancestraux et énergivores murs de son. Encore emplis d'un solutionnisme teknocentré, et ayant la fibres teknophiles, les tribes ayant vécu•es cette bifurcations cherchèrent à *innover*. Innover, comme leurs aïeux et leurs obsessions prométhéennes du progrès teknologique. Chaque nouvel outil apportait à l'humain•e son lot de régression. Lorsque nous avons inventé la lance, nous avons oublié comment chasser à main nue. Lorsque nous avons inventé les objets intelligents, nous avons oublié comment l'être. De bricolage en bricolage, de nombreuses innovations absurdes d'inventeurs d'eau tiède virent le jour. Ça fallut un certain temps pour que nos ancêtres comprennent qu'ielles ne devaient pas chercher de ridicules nouvelles teks pour remplacer les désuètes dépendantes en énergie

fossile ; que ç'était inutile de se lancer dans des planchers de danse à énergie vibratoire, ou dans des complexes panneaux photovoltaïques à énergie grise, mais qu'il fallait aller au plus simple. Pas besoin d'inventer du nouveau il suffisait de dépoussiérer de l'ancien, réactualiser de bonne vieilles teknologies qui avaient faites leurs preuves sur la durée. La FORCE retrouvée de nos pas, l'alliance avec des animalaux non-humain•es, ainsi que la redécouverte des moulins à eau et à vent, sonnèrent une nouvelle époque, celle que vous connaissez toustes. »

À l'évocation finale de nos inépuisables et indéfectibles moulins, donnant la précieuse énergie nécessaire à nos systèmes d'amplification sonore, je remarque une scène familière : une trentaine de personnes s'affaire énergiquement. Elles dressent des structures de bois, emboîtent des turbines et des axes, pour se préparer à plonger l'admirable roue à augets dans l'intense courant de la puissante rivière.

Deux très grandes personnes s'empressent de relier les batteries, le moulin, les divers amplificateurs, les baffles et les machines. Des musicien•nes commencent déjà à frapper une multitude de cloches, de claves, de gongs, de sistres, de plaques à tonnerre, de grelots, des tambours de troll et des tambourins de gobelins ; certain•es grattent et entrechoquent une diversité d'objets sonores, pendant que d'autres s'essayent à souffler dans de complexes et fantasmagoriques instruments à vent. Bientôt cet orchestre hétéroclite s'amplifiera sur le compact système son qui est en train de se monter, et je commence à sentir cette excitation consacrée, ce fourmillement qui parcourt mes entrailles, cette énergie qui électrise mon esprit, accélère mon rythme cardiaque et dilate mes pupilles.

Cette nuit la spirale atteindra la transe.

AUCUN RETOUR POSSIBLE

Un jour que mes fantômes m'avaient chassés du village pour un autre accès de colère, ils ne vinrent plus. C'était déjà l'été. Le solstice approchait. Mais personne ne venait plus pour moi. J'avais pleuré toutes mes larmes, mon corps asséché était avachi sur mon propre sort comme une serpillière abandonnée. Une chauve-souris chahutait autour de mon être blessé à mort par ma propre lâcheté. Ses cris me firent constater combien mon corps, pourtant affaissé comme celui d'un vieil arbre abattu, était encore puissant. Je me regardai là, recroquevillé près du feu, par les petits yeux aveugles de la frêle pipistrelle. Je me révoltai. Quelle honte de me constater ainsi en pleine force et si faible. Si le village devait accueillir du monde, qu'il soit vivant ! Au diable mes fantômes. Pour la première fois depuis des années, je repris la parole pour remercier le mammifère volant qui m'avait sorti de ma torpeur autodestructrice. Je pris le chemin du village dans le noir tant je connaissais bien la montagne. Lorsque j'arrivai chez moi aux pre-

mières lueurs de l'aube, vibrant d'une nouvelle flamme, j'y trouvai, endormis, quelques corps, plutôt jeunes. Certains portaient des tatouages dont je pus reconnaître quelques symboles : un bracelet de guerrier, une ankh, un $\text{\textcircled{A}}$ sous une gourmette marquée « Zoé ». Leurs chaussures de montagne étaient posées à leurs pieds, proches du feu mourant qui avait du abriter leur veillée. Quelques instruments de musique reposaient près d'auz et je me berçais des échos de leurs chants. Je secouai la tête afin de chasser ces images dont je craignais qu'elles ne m'emportent de nouveau dans le monde fantomatique qui m'avait finalement rejeté sur la terre de ces vivants-là. Je réalisai soudain que je devrais les accueillir, les chérir, afin qu'ils ne me fussent pas comme touz les autres avant, avant que je n'eus fui tout contact pendant trop longtemps. Mon cœur battait la chamade. Je me déplaçai avec la discrétion d'un serpent pour leur préparer un petit-déjeuner consistant et raviver le feu sans troubler leur sommeil.

Lorsque la chaleur du soleil les réveilla enfin, tous les mots que j'avais attendu de leur dire m'échappèrent et moururent dans mon gosier. Je fis mine de ne pas les voir et m'affairai en chantonnant à cuire des œufs sur une pierre. La jeune Zoé clignait des yeux éberlués en m'observant. Elle donna un coup de coude à son comparse qui bailla langoureusement. Je faisais toujours mine de les ignorer, mes mots toujours inaccessibles, mais mes regards furtifs et une goutte de sueur qui perla sur mon front me trahissaient. Mon cœur battait mes tempes. Je sursautai au premier « bonjour » qui me fut adressé en trois... ou cinq ans ? Je ne savais plus bien le déroulement des cycles solaires, mais mon geste brusque en fit sursauter un autre. Mon regard qui devait sembler fou – comment pouvait-il apparaître autrement ? – passait de la jeune femme aux cheveux noirs comme les ailes d'une corneille aux œufs qui étaient bientôt prêts. Les autres se réveillèrent tour à tour. Lorsqu'il m'aperçut, l'un d'entre eux ne put s'empêcher de lâcher d'un air dégoûté un

« qu'est-ce que c'est que ce type chelou ? » Je pris tout-à-coup conscience de mon apparence hirsute et hésitai à émettre un sourire qui aurait pu être pris pour une grimace ou pire. Je posai les œufs fumants en toute hâte dans des assiettes que j'avais sculptées dans du bois d'olivier pour mes fantômes, puis courus me réfugier dans ma maison pour tenter d'y retrouver un semblant d'apparence humaine.

Alors que je fouillais dans mes vieilles affaires que je n'avais pas retouchées depuis mon arrivée, je fus submergé d'une vague de mélancolie. Une toquade à la porte entrouverte la chassa. C'était le jeune homme qui m'avait chelouté. « Pardonnez-moi, essaya-t-il d'un air penaud, je ne voulais pas vous faire peur... » ajouta-t-il avec maladresse. Je me retournai vers lui. Il recula d'un pas. « — Mais c'est moi, entonna une voix qui m'était devenue étrangère, c'est moi qui ne voulais pas vous faire peur ! » Il parvint à articuler un sourire gêné et me tendit un rasoir d'une belle facture en grésillant : « — peut-être cela peut-il nous aider ? » Un rire impo-

sant explosa de ma cage thoracique et une volée d'oiseaux effrayés par cette nouvelle énergie s'en échappa. Il se joignit à mes soubresauts et m'offrit de me rendre figure humaine. Ces premiers contacts furent pour moi une épreuve qui m'arracha des larmes chaudes : je n'échapperais donc jamais à ce privilège d'être humain malgré tout. Lorsque je vis mon visage rasé dans le miroir qu'il me tendit, je reconnus aisément qu'il pouvait être plus doux que celui du monstre que j'avais laissé derrière moi. Et à présent j'étais prêt à affronter l'incarnation des fantômes de notre village.

Sous la chaleur accablante, Alex marchait de plus en plus lourdement et, les lèvres sèches, s'approchait à l'oreille d'une source aux échos de fraîcheur. Sa bouche assoiffée s'y abreuvait déjà et son espoir s'attachait à ce qu'elle fut bien réelle car ses jambes rechigneraient bientôt à soutenir son corps éreinté par la longue ascension. Parmi les chants d'oiseaux et les bruissements de branches, le flot continu d'une rivière se révéla et lui fit regagner de vigueur. Comme ses pas évoluaient silencieusement vers l'épanchement de sa soif, al crut entendre un soupir. Au détour d'un rocher qui lu masquait le chemin, le paysage sonore s'éclaira soudain : le reflet dans une eau limpide des rayons solaires l'éblouit ; et son corps buta contre un autre corps bien vivant. Sa vue s'ajusta avec peine sur une jeune personne aux cheveux courts qui se frottait l'épaule en fronçant les sourcils. L'une et l'autre se toisèrent un instant. Alex se gratta la tête : « Pardon... Bonjour... », parvint à articuler sa langue pâteuse. Elle esquissa un sourire. « — Claire », répondit-elle

en tendant la main. Mais le regard d'Alex était happé par la rivière. Contournant Claire, al s'aplatit dans le courant, buvant tout son souf. Elle l'observait, amusée, étouffant un rire en se mordant la lèvre. Alex la considéra un instant et lui demanda de nouveau pardon en invoquant la soif qui lu dévorait la gorge. « Claire », insista-t-elle en levant un sourcil. Cette fois-ci, elle se campait bien droite, les mains fermement appuyées sur les hanches. Sa voix sonnait mais aucun écho ne la portait sous la canopée. Alex tenta vainement de s'essuyer la main sur son pantalon trempé de sueur, puis tendit une main poisseuse en souriant : « — Alex. » Elle la prit fermement, l'évaluant de bas en haut. Elle l'invita à la suivre. Als s'engagèrent sur un chemin longeant la montagne qui s'étirait à l'est en une forêt de fruitiers et légumineuses fondus en un dense labyrinthe aux senteurs suaves et vagabondes. Alors que son regard revenait sur le chemin rocailleux, le cœur d'Alex bondit : dans un arbre apparurent des enfants aux visages couverts de sang, dont les bras en

dégoulinèrent jusqu'aux coudes. Touz restaient coiz, figéz dans une apnée sans durée ; seules quelques gouttes épaisses tombaient avec lenteur de leurs bras scintillants, leurs yeux pétillaient d'inquiétantes lueurs ; quelques abeilles bourdonnaient dans les branches. Claire éclata de rire : les garnements se gavaient de mûres juteuses et succulentes, et Alex, déconfix, se hâta de grimper les rejoindre pour en goûter, savourant avec extase ces fruits exquis en incroyable abondance, sous leurs rires entendus. Bientôt, une foule curieuse l'entoura et l'observait en silence. Devant sa mine penaude, son visage et ses mains rougis de jus sucré, des pouffements s'élevèrent et contaminèrent l'assistance d'un fou-rire auquel Alex ne put résister, offrant à voir sa langue toute violette entre deux éclats de rire. Claire ne tarissait pas d'histoires et d'anecdotes et les deux conversèrent jusqu'au village, saluant au passage quelques personnes affairées dans la luxuriance autour de la piste caillouteuse. L'Anarchipel avait été fondé plus de vingt ans

auparavant sur les ruines de ce village abandonné comme il y en a tant dans ces montagnes.

Claire l'accompagna jusqu'au centre du village par la rue unique, entourée de cultures en terrasses, qui descendait droit vers un bourg dense de maisons-dortoirs solidaires les unes des autres. Certaines restaient disponibles pour les voyageurs. Elle lu en assigna une dont la porte était ouverte et invita Alex à y déposer ses affaires. Comme la plupart des maisons du bourg, sa chambre donnait sur la large place centrale où se dressait l'Arche : une maison commune bâtie à partir des pierres récupérées de l'église en ruine qui affrontait le vent jadis face à la pointe au sud, figure de proue du village. Les premiers défrichaires de l'Anarchipel l'avaient exhumée à grand peine des ronciers et orties qui l'avaient avalée. Leur labeur avait révélé un plateau propice à l'érection d'une grande bâtisse circulaire. La reconversion de la ruine en maison communale s'était faite simplement : il en allait de la survie de touz qu'il y

ait un refuge central qui pourrait accueillir l'ensemble des habitante durant les hivers rudes et venteux ; elle servit de centre pour reconstruire le reste du village. Au sud s'étendait « la Pointe », un prolongement rocheux sur quelques centaines de mètres, dont la partie orientale avait été creusée pour en extraire des pierres de construction et abriter un réseau de maisons troglodytes propices à la conservation des aliments et des fermentations. Un tunnel permettait de faire remonter les denrées jusqu'à l'Arche pour les périodes hivernales où le temps maussade pouvait rendre les déplacements difficiles même à l'intérieur du village, et impossible au-delà des deux rivières qui en formaient la limite septentrionale.

L'Arche constituait véritablement le cœur de l'activité de l'Anarchipel. On n'y dormait plus, mais on y passait plusieurs fois par jour. Tout ici était pensé pour faciliter la vie collective. On y préparait et partageait les repas — rares sont çauz ne sachant cuisiner. Toute la nourriture est locale, produite sur place par les

habitanz, et c'est délicieux. Les repas sont bien sûr un moment pour évoquer les affaires courantes et recruter des compagnauz d'activité le cas échéant. Les équipes se forment et se déforment au gré des besoins et des discussions qui ressemblent plus à des invitations qu'à des débats : on décrit la structure du problème et l'on examine des opérations pour y remédier, ainsi chacan peut décider en connaissance de cause de son engagement.

Cela suffit à porter tous les cœurs meurtris dans un élan exosocial. Il finirait bien par ronger le simulacre de la société dominante. Lorsqu'elle finirait par s'effondrer, que ses réseaux imprenables montreraient leur chétivité, que l'affolement s'imposerait à son monde du peu qu'il lui reste à vivre, qu'alors elle montrerait les dents et grifferait tout autour d'elle, en elle, une société nouvelle saurait résister aux derniers assauts du monstre moribond.

Une vie indolente en harmonie avec la nature est incomparable avec une vie indolente issue d'un privilège. Certes, je n'avais pas choisi d'être né pour devenir mâle, blanc, européen et bourgeois. Mais j'étais né intelligent et malgré cela il me fallut près d'un demi-siècle pour mettre les mots sur ce malaise qui me nouait la gorge. Ma vie fut par trop facile pour saisir l'étendue de mon pouvoir. Le peu de brimades que j'avais subies répondaient à l'insolente facilité avec laquelle je me fondais dans le monde. Rien à voir avec ce que subissent chaque jour les milliards d'êtres qui, pourtant, ont également un corps, un cœur, une intelligence. Tout autour de moi semblait dire : « tu es le roi ». Mais de ce privilège, je n'en voulais pas. Rien ne pouvait me le retirer. Ni l'impossibilité de rire sans penser aux opprimés, ni mon dégoût des hommes, de leurs regards immondes, de leurs gestes futiles ou leurs passions ineptes, ni ma propre impuissance à m'en dégager. Si je n'avais grandi dans les jupes des femmes, hanté les cuisines et les forêts avant de hanter les

routes et les squats, jamais je n'aurais pu supporter ce corps qui partout criait : « le roi c'est moi ! » Dans le regard des autres, je resterais à jamais la figure de l'opprimeur. Lorsque je perdis mon dernier amour, je n'eus d'autre choix que de détruire ce monde. J'errai d'abord sans espoir dans les montagnes qui, je le savais bien, pourraient m'engloutir et me recracher comme rien. Mais elles m'accueillirent. Au détour d'un torrent, les ruines abandonnées d'un village millénaire s'offrirent à moi. J'y survécus quelques mois, sans personne à faire souffrir que moi-même. Je vivais en silence de baies, de fruits sauvages, de téguments d'arbres sous leurs écorces, de racines, de poissons, comme un animal, évitant tout contact humain. Peu à peu, la vie m'accorda sa clémence. Je commençai à défricher les ruines, reconstruire une maison, cultiver un jardin. Je fabriquai des instruments de musique dont je ne savais pas jouer. Mon cœur, peu à peu, reprenait vie, le village grandissait, mais j'ignorais toujours qui pourrait bien l'habiter sinon mes fantômes.

J'imaginai toute une vie autour de moi, des rires d'enfants, des ritournelles, des danses. Nous entreprîmes de démonter ce qui restait d'une église antique pour construire, pierre par pierre, ce qui deviendrait l'Arche. Un an passa, puis deux. Le soir, dans la salle commune sans toit, je conversais avec mes fantômes. Nous inventions des histoires, des manières de faire. Nous nous engueulions et je replongeais dans ma souffrance débile. Alors je m'éloignais du village, dans la montagne, où je construisais encore, à l'abri de mes hantises. Mais ils me rejoignaient toujours. Ils insistaient qu'ils ne pouvaient vivre sans moi, que seule notre liberté à touz importait, alors nous nous asseyions sous les étoiles à élaborer des résolutions. Je revenais au village, reprenais les cultures, creusais la pierre pour préparer le stockage des pommes de terre et des grains, des châtaignes, des glands et des faînes pour l'hiver. Nous nous inventions des coutumes. Je pleurais mon amour perdue, mon humanité perdue. Je me préparais à accueillir le monde perdu, les perdus du

monde. Nous demeurerions ensemble, meurtriz mais vivanz...

« Bonsoir Alex, tu vas te coucher ? » Les tresses blanches irisées de fils de couleur brillaient à la lueur dansante des flammes. Alex reconnut Shana, d'avoir brièvement parlé avec elle le premier jour au pied du mûrier.

« — Oui, j'ai bien besoin de repos. Sans doute le contrecoup de mon voyage et du stress. — Sans doute. Je dois te prévenir que demain matin, tu passeras devant l'Assemblée Permanente. Cela fait trois jours que tu es parmi nous et la communauté doit entendre le récit de ta venue. Si tu le veux bien, je viendrai avec mes aides dès le réveil te préparer à la cérémonie. Als te choieront, te laveront et t'habilleront, est-ce que cela te convient ? » Alex considéra Shana, toute emplie de douceur et perçut dans son regard une profondeur que la pénombre rendait plus opaque. Des rides joyeuses reliaient ses yeux espiègles à un sourire radieux. Alex lui fit face et la vieille lui tendit ses mains noueuses, en s'approchant d'un pas. Le contact chaleureux de ses mains sèches inonda Alex. « Sois tranquille, Alex,

continua Shana, il s'agit bien de prendre soin de ton corps pour t'apaiser et te rendre toutx disponible et présentx à la cérémonie. Mais si tu préfères, nous te laisserons te préparer seulx. Qu'en dis-tu ? » Alex ne pouvait s'empêcher de sentir une étrangeté dans le bien-être et la bienveillance qui émanaient de tous les êtres qui avaient croisé son chemin depuis son arrivée. Tout cela semblait trop beau pour être vrai. Alex caressa de ses pouces le dos parcheminé des mains de Shana et lui répondit calmement : « — Je suis venux ici me reposer entre vos mains, alors oui, j'accepte volontiers. »

Alex repartit vers le bourg, ne croisant que des regards surpris de lu voir quitter si tôt la fête et des sourires qui se donnaient bienveillants. Cependant un malaise sourdait. Un nuage passa qui assombrit le chemin un moment, apportant un léger frisson. Al regagna sa chambre. Quelqu'un y était. S'approchant discrètement, Alex entra précipitamment pour surprendre l'intrusx. Mais la chambre était

vide. Une lampe à huile projetait des ombres dansantes en harmonie avec les échos de la fête, les voiles légers flottaient à la fenêtre sous la brise estivale, son lit était fait, les fleurs changées. Alex se jeta sous le lit pour vérifier son sac : rien n'avait bougé. Son carnet était toujours calé dans les plis de son chandail. L'apparence idyllique de ce lieu lui montait-elle à la tête ? Son attente devenait insupportable. Alex fouilla dans ses affaires et en sortit une photographie un peu usée d'avoir trop été regardée, reflet d'un souvenir qui n'avait pas été vécu : sa mère au sourire si rare éclairait la pièce, son mari la dominait de sa prestance, sa sœur, haute comme trois pommes, pleine de lumière comme Alex ne l'avait jamais connue, s'approchant de la caméra. Dans le miroir derrière auz, on pouvait distinguer comme un fantôme la silhouette de celle qui immortalisa cette fugacité de bonheur...

Des grondements s'insinuèrent peu à peu dans son sommeil, jusqu'à lu réveiller en sursaut. Plusieurs personnes étaient déjà autour

du lit et son cœur se mit à battre au rythme des tambours qui résonnaient à travers les murs et jusque dans son crâne tout endormi. An enfant sauta sur le lit en lu offrant un abricot qu'Alex prit machinalement. Autour, les sourires doux l'apaisèrent et al croqua dans le fruit succulent. Sans une parole, Shana l'invita à se lever et s'immerger dans le bain fumant qui avait été préparé dans la pièce. L'eau chaude et parfumée lu ôta toute résistance et Alex plongea bientôt dans une léthargie qui lu fit douter de son réveil. Des mains coururent sur son corps nu et lu procurèrent un étrange sentiment de bien-être. On lu passa des éponges douces sur tout le corps, on lu lava les cheveux, et sa tête ronronna, caressée d'une langueur onirique, bientôt une transe. L'enfant sautait sur le lit en glapissant, des regards entendus s'échangeaient et un chant comme une berceuse montait des gorges souples des sirènes qui lu submergeaient de bonheur. Un seau d'eau froide lu fit sursauter et se dresser d'un coup dans le baquet, tout-à-fait alerte. L'enfant rit de plus belle. Une ser-

viette l'enveloppa de sa douceur. Toujours subjugué par les mains qui conduisaient son corps, Alex sortit du bain, s'assit dans un fauteuil de bois d'orme qui grinça sous son poids, tandis qu'on le frottait énergiquement les membres pour les sécher. Dix mains s'occupaient d'apprêter ce corps qui ne lui appartenait déjà plus. Elles massaient ses mains et ses bras, ses pieds et ses jambes, ses épaules, son dos, son ventre et son visage. Alex retomba dans une torpeur heureuse. Elles huilèrent son corps, coiffèrent ses cheveux et l'habillèrent d'une robe simple de chanvre fin immaculé. Elles le couronnèrent enfin de fleurs dont le parfum subtil finit de le transporter. Lorsque, debout, Alex ouvrit les yeux comme les mains avaient disparues, il se trouva face à un miroir qui lui renvoya l'image apaisée d'un être lumineux et séduisant dont il eut peine à reconnaître les traits. Seul l'enfant restait dans la pièce. Il lui sourit et sortit en l'invitant du regard à le suivre. Toujours flottant, Alex sortit de la chambre et sentit les rayons chauds du

soleil sur sa peau. Les tambours s'intensifiaient et l'enfant se dirigeait vers l'entrée de l'Arche. Alex lu rejoignit d'un pas léger et entra dans la grande maison communale. Le silence se fit.

Alex attendit que ses yeux s'habituent à la pénombre après l'éblouissement du soleil déjà haut. L'Arche n'avait plus rien de commun avec le lieu qu'al connaissait : était-ce là un autre monde ou son rêve se poursuivait-il ? Dans la fraîcheur de l'Arche, une foule immense attendait sa venue. Pas même les enfants n'émettaient un bruit. La foule était alignée sur plusieurs rangs le long du mur d'enceinte. Son ombre longue portait la lumière du jour jusqu'au centre de l'Arche où elle frappait le sol en un disque aveuglant. Son regard fit le tour de l'assistance et se figea face à elle, au-delà du puits de lumière, sur une créature au long cou qu'il lu était difficile de distinguer. « *Viens ! — Approche ! — Dans le cercle !* » circulaient des voix douces autour d'Alex, qui semblaient venir de l'Arche même. Alex marcha sur son ombre jusqu'au centre du cercle, la tête tou-

jours caressée d'un agréable ronronnement, pénétrant avec appréhension dans le puits de lumière. À présent se tenait au centre de l'Arche un être resplendissant dans son habit simple, rayonnant sous sa couronne de fleurs, puissance du jour au cœur de l'assemblée d'ombres. Ses yeux s'ajustèrent au contraste plus intense. Son ombre restait faiblement portée par l'entrée derrière elle et s'allongeait lassement jusqu'au large trône de racines et de branches entrelacées qui lu faisait face. Y siégeait un être d'apparence surnaturelle : immobile, son immense corps disparaissait sous une complexe cascade de tissus, de branches et de mousse qui se confondait avec le trône ; une odeur de sous-bois en émanait ; il était coiffé d'une tour de crânes humains. Alex échappa un souffle qui vint s'écraser sur la voûte de l'Arche. « — *Nous te voyons... — Et nous t'accueillons. — Pourquoi viens-tu à nous ?* » continua un concert de voix dispersées sous la voûte. Alex chercha des regards alentour mais n'en trouva point : que des silhouettes parmi

les ombres. « — Bonjour », esquissa Alex pour prendre de l'assurance. « Je vous remercie de votre surprenant accueil. » Une rumeur d'approbation s'éleva brièvement dans l'assistance. La créature sur le trône n'avait pas bronché. À ses pieds, une cour d'enfants observait attentivement Alex. Parmi eux se trouvaient quelques-uns avec qui il avait partagé les mûres à son arrivée. À la fois rassérénée et soucieuse, Alex reprit une inspiration. « Je viens chercher conseil et refuge auprès de l'Anarchipel. » L'écho de sa voix mourut dans le cri de crécelle d'un corbeau qui survolait l'Arche ; son ombre barra un instant le visage d'Alex. « — *Nous savons qui est Alex. — Vas-tu nous dire ce qui t'amène ?* » Les voix toujours renouvelées s'accordaient en harmonie, mais Alex ne parvenait pas à repérer d'où elles venaient... « — Je ne suis pas seul. Je viens annoncer l'arrivée imminente d'un convoi de réfugiés de la ville. — *Combien de personnes arriveront ?* — Une centaine. » La salle resta silencieuse un instant. « — *Notre population va bientôt tripler. — Nous*

devons en apprendre plus sur ce convoi. — Serons-nous en capacité de les accueillir ? — Nous en débattons. » Une clochette retentit. L'an des enfants assis devant le trône se leva, portaire d'une boule sombre ornée de fines aiguilles qu'il tenait délicatement par dessous, les mains ouvertes, comme s'il s'agissait d'un hérisson, et s'avança lentement vers Alex dans le cercle de lumière, en prenant soin de ne pas la faire tomber ni de refermer ses doigts menus sur les piquants redoutables. Le silence régnait dans la grande salle. Une personne se leva, puis trois. L'enfant se dirigea vers l'une d'entre elles et fit passer le hérisson parmi les gens. Chacun le prenait avec une grande précaution dans un silence parfait qui témoignait de leur accord rituel et leur capacité d'écoute. Lorsqu'il parvint à destination, la personne qui le recueillit prit la parole. « — L'Anarchipel va devoir se préparer à l'accueil. L'Assemblée Permanente ne pourra pas siéger pour tant de monde. Nous devons adapter notre coutume. Alex, sais-tu nous décrire ce convoi : d'où venez-vous, pour-

quoi avez-vous choisi de venir ici, qu'attendez-vous de l'Anarchipel ? » Elle se rassit. Le hérisson revint vers l'enfant qui le rapporta à Alex et le lu tendit. Al le prit. Sa légèreté était surprenante et ses doigts pouvaient sentir les détails de son raffinement. Le dessous était formé d'un disque froid, de pierre lisse ou de métal, qui se réchauffait peu à peu et gardait au cours des prises de parole la chaleur des paumes qui l'avaient saisies. Ses piquants comme des aiguilles de pin lui donnaient l'apparence de la fragilité. Il s'agissait là d'un ouvrage précieux empli d'une solennité et d'une histoire qui tranchaient avec celle, relativement courte, de l'Anarchipel. Ce hérisson de parole lui inspira confiance. Tout confirmait sa décision de venir ici. « — Je remercie l'Anarchipel de sa générosité. Je connais bien peu vos coutumes et je vais tenter de répondre à vos questions au mieux de ma connaissance. La situation en ville est devenue intenable pour de nombreuses personnes. Çauz qui ne sont pas intégrés dans les rouages de la société néolibé-

rale subissent une répression grandissante. Als sont sujetz à une campagne de dénigrement qui a polarisé les masses contre tout ce qui n'est pas conforme à la norme belliqueuse édictée par le gouvernement. L'aggravement de la sécheresse et le renforcement des lois réactionnaires contre la société a terminé de disloquer ce qui restait d'entraide en ville. Tous les prétextes sont bons pour que l'appareil de répression de l'État s'abatte sur les plus vulnérables. Un exode urbain est en cours pour çauz qui ont le privilège, le courage ou le désespoir de s'extraire de la capitale et des grandes villes. Notre groupe vient de Toulouse où la chaleur écrasante et la détérioration rapide des conditions de vie en marge de la société ont forcé des milliers de personnes à s'en échapper en quête d'une vie plus saine. Nombreuz sont çauz qui ont fui à la campagne dans l'espoir d'échapper à un nouveau confinement annoncé. Certaines se réfugient dans les campagnes environnantes mais elles sont vite saturées et beaucoup doivent marcher longtemps avant de trouver

un refuge accueillant. Lorsque que j'ai entendu parler de l'Anarchipel par le truchement des réseaux libertaires, j'ai su qu'il nous fallait tenter notre chance et venir jusqu'ici. Notre convoi comporte une vingtaine de familles avec des enfants de trois à quinze ans, des vieillards et des infirmes, ainsi que de personnes dites *en réinsertion*. Notre groupe est varié et vulnérable. Certaines ne parlent pas notre langue et d'autres ont des difficultés à vivre ensemble. J'espérai trouver ici de quoi les conforter, de quoi faire corps avec d'autres horizons que la répression ou l'enfermement. » Alex baissa les yeux vers l'enfant qui lu regardait avec assiduité. Al lui tendit le hérisson d'un geste fébrile ; al le saisit avec déférence et se dirigea vers une autre personne debout dans l'assistance. « — Tu as bien fait de venir, commença le porteur du hérisson, merci d'avoir répondu à notre appel. Ce que tu décriis nous engage dans une épreuve qui mettra en jeu la puissance de notre solidarité. Mais je n'ai aucune crainte : l'Anarchipel est prêt. Nous savions que le temps

viendrait d'affronter cette épreuve. » Il repassa le hérisson. Un autre se leva, mais se rassit immédiatement, agité. L'enfant passa la parole.

« — S'il est vrai que l'Anarchipel est prêt, nous n'avons jamais connu d'immigration de cette ampleur. Notre village ne pourra pas absorber tout ce monde. Aussi nous devons prévoir la reliance d'une nouvelle île. Un corps devra partir rapidement pour avancer les travaux qui permettront d'accueillir une partie des réfugiés dès le printemps prochain. Passer l'hiver ici ensemble posera peu de problème logistique, mais comment notre culture survivra-t-elle ? » Al se rassit tandis qu'un murmure accompagna le hérisson vers la personne suivante. Un tintement de clochette mit fin au brouhaha. Quelques personnes s'étaient éclipsées de la maison, sans doute pour vaquer à leurs occupations, peut-être pour prévenir les absents ou faire quelques préparatifs selon un plan pré-établi, pensa Alex. « — Notre culture ne survivra pas. », annonça avec calme et fermeté la femme qui portait à présent le hérisson

de parole, en laissant un silence appuyer sa sentence. « Mais elle se transformera au contact de l'étranger, comme elle l'a toujours fait. Nous savons bien à quoi nous en tenir et cette fois-ci ne sera pas différente. Ou plutôt si : tes compagnauz, Alex, arrivent, comme toi, à un moment particulier de la vie de notre commune. La période de l'Assemblée Permanente correspond à un moment politique spécifique de notre vie, teintée des rituels et des fêtes qui nous permettent de renforcer nos liens de solidarité tout en accomplissant les travaux ardues et nécessaires aux champs et ailleurs afin de garantir notre prospérité. Nous ne pourrons pas, pour auz, imposer comme nous le faisons pour toi l'ensemble du décorum rituel qui accompagne ce cycle *d'autricité*. Elle sera pour touz confuse, tant pour nous qui la vivons annuellement que pour auz qui la découvriront. Ainsi il serait bon que nos rituels soient explicités, au risque d'atténuer leurs effets magiques en les décrivant plutôt qu'en les vivant pleinement, afin que le peuple d'Alex nous perçoive telz que

nous sommes tout au long du reste de l'année. Oui, je pense au risque du détachement de l'observatoire, sinon comment intégrer autant de gens sans une incompréhension insurmontable ? » Il restait une personne debout. Deux autres se levèrent, puis trois encore. Alex sentait bien la tension qui se révélait à présent derrière le masque soudain levé du rituel. Le hérisson passa de proche en proche, chacun pouvant exprimer son sentiment, apporter sa pierre à l'édifice du débat. Alex fut invité à s'asseoir parmi les autres membres de l'assemblée. Le débat dura encore plusieurs heures. De discrètes allées et venues punctuaient une écoute par ailleurs attentive selon les tâches à accomplir et les disponibilités de chacun. Malgré les réticences marquées d'une partie de l'assemblée, notamment à propos de la culture exogène, de la taille du groupe ou des intentions méconnues qui habitaient ses membres, les éclaircissements d'Alex permirent à l'assemblée de s'accorder autour d'un plan d'accueil étalé sur neuf mois, d'ici au printemps suivant,

qui permettrait de reconstruire un village en ruine non loin de là, propice à l'extension des activités de la communauté grandissante. Ces neufs mois offriraient également aux réfugiés le répit nécessaire pour commencer leur nouvelle vie, évaluer leur volonté de participer à la dynamique existante, à touz le soin d'engager une transformation inévitable avec la venue d'une si grande population. On envisageait que certaines pourraient ne pas rester plus de quelques jours : un galop d'essai pour éviter aux comportements abusifs de s'installer et s'assurer du bien-être de touz.

Le silence revint finalement et une minute passa afin que chacan puisse prendre le temps de retourner la chose. Lorsque plus personne ne voulut prendre la parole, la créature sur le trône, qui n'avait pas ouvert la bouche, se leva à son tour. Sa cour d'enfants s'écarta pour la laisser passer. Alex admirait, comme elle descendait en silence les deux marches vers le sol de poussière de l'Arche, l'équilibre des crânes sur sa tête, et les cornes de l'un d'entre

eux, crâne de bélier au milieu de crânes humains, tous ornés de figures en volutes qui les rendaient mouvants. Alex vit une goutte de sueur couler sur le visage noirci du porteur de cette improbable couronne, témoin de l'effort pour en supporter le poids pendant si longtemps. Le hérisson rejoignit la créature et la suivit. Lorsqu'elle lui apparut de profil, Alex comprit que si la « couronne » était lourde, elle reposait en fait sur une armature de bois et de cuir, stable sur les épaules du portaire. Ce roi muet, engoncé sous la pile des ancêtres et des esprits de la montagne, vêtu de bois et de mousses, accompagné de sa cour d'enfants, lui apparut soudain comme le symbole d'une continuité supposée, le fantôme d'une autorité patriarcale à présent dénuée de tout pouvoir, sinon céal du respect silencieux de chaque individu libre à la communauté idéale qu'ils choisissaient de reconduire par leurs efforts consensuels, par leurs rites néo-païens, par leur abnégation au rêve que l'Anarchipel portait de sortir du capitalisme sans s'opposer à lui autre-

ment qu'en inventant des mondes hors de son influence mortifère, le laissant choir sous sa propre masse, l'aidant de ci, de là, à bien s'abîmer en tombant. Le hérisson symbolisait une parole douce, aimante, pourtant difficile, fragile sous des airs menaçants : ses piquants protégeaient la parole de toute agression et son ventre doux transmettait la chaleur apaisante des présences individuelles qui s'exprimaient tour à tour dans la parole libérée en collectif.

Ma langue se déliait, je riais et sautillais. Dans les prochains jours, je leur ferais visiter tout ce que mes fantômes et moi avions passé notre temps à faire durant les trois... ou six... années précédentes. On y trouvait une source, des jardins-forêts, des sculptures, des maisons humbles et propres, des instruments de musique. Je leur décrivis les rituels qui m'habitaient, celui de la Main qui abolirait la famille nucléaire en formant des alliances d'adultes responsables qui prendraient soin des enfants : cinq adultes pour un enfant ; et tous les enfants seraient du village tout entier ! Extirper le patriarcat par l'exemple ! Et le rituel du Passage des Mondes pour entrer dans l'âge adulte, au-delà de la rivière : comme il était important de ritualiser nos moments communs pour renouer avec les cycles de la nuit et du jour, de la Terre, des astres et des saisons... Je leur racontai avec emphase comment nous avions préparé leur venue, que d'autres pouvaient venir, que nous pourrions ensemble terminer la charpente de l'Arche, en faire une

maison communale... Je revécus. Je revivais à travers auz, à travers les potentiels qu'als pouvaient actualiser, que nous avions exploré, mes fantômes et moi, et qu'auz réaliseraient. L'Anarchipel serait à auz ! Mes visitaires randonnaient, mais als n'étaient pas venuz par hasard : on leur avait parlé d'un village hanté qui semblait habité et où pourtant personne ne vivait. Als y venaient régulièrement... depuis deux décennies.

...

Vingt ans étaient passés ?

...

Je m'assis lourdement. Mes fantômes ? Vivants. Mes idées ? Nos actions. Mes rêves ? Nos conversations. Mes efforts ? Nos souffrances. Mes instruments ? Nos outils, nos joies, nos rites. Qui étais-je dans cet univers qui courait en moi et qui pourtant m'avait toujours échappé ? Y avais-je même participé ou bien s'était-il fait mien seulement parce que l'univers a horreur du vide et qu'il remplissait mon absence ? Le seul fantôme qui habitait ces montagnes re-

garda ses mains noueuses sans les reconnaître, percevant des voix sans entendre leurs paroles, la respiration coupée.

Als me réconfortèrent en louant la luxuriance du jardin-forêt, la qualité des constructions, en insistant sur la beauté de l'Arche elle-même, comment aux solstices un puits de lumière la frappait en son centre et lui donnait une aura magique. Comment bientôt le village serait de nouveau en effervescence. Comment au prochain solstice, je réincarnerais le Roi Muet... Zoé s'approcha de moi en esquissant un sourire. Ses yeux tristes se mouillaient de larmes. Sa gourmette glissa sur le [Ⓐ] de son poignet ridé comme elle replaçait derrière l'oreille une mèche de ses cheveux argentés. Elle me prit dans ses bras. « L'Anarchipel existe, mon amour. Nous l'avons réalisé. »

Le « roi » parti, la foule se dispersa en de nombreuses discussions, des visages enthousiastes répondaient à d'autres soucieux, on passa féliciter Alex, l'encourager. Claire l'embrassa en lu serrant contre son ventre arrondi par la grossesse et l'invita à se promener avec elle. Les enfants, à présent relevés de la discipline rituelle, couraient autour d'Alex et s'élançaient sur les chemins du village en riant et en chantant. La musique reprit bientôt, car l'Anarchipel dansait tout l'été, et puis chantait maintenant. Les danses migraient, qui vers un champ, qui vers une rivière, et touz riaient en reprenant leurs tâches, cependant que chacan pensait également à ce qu'il y aurait à faire sitôt qu'arriverait le convoi. Alex observa avec soulagement des cavaliers chargés d'outres pleines qui s'élançaient déjà sur le chemin qui l'avait amené jusque là trois jours auparavant. Le chaos apparent cachait bien une commune rompue à l'accueil et à la solidarité.

« Depuis ce matin, je ne sais pas si je rêve encore. » lâcha Alex, emboîtant le pas de Claire dans les sous-bois qui jouxtaient la rivière. Claire s'en amusa. « — Ne t'inquiètes pas, tu es bien ici-et-maintenant, en éveil. » Et elle lu pinça, lu arrachant un sourire. Comme Alex ne parvenait pas à lui partager ses doutes, al l'interrogea sur ce *cycle d'autricité* évoqué lors de son audition devant l'Assemblée Permanente. Elle lu expliqua qu'il s'agit d'un rituel estival pratiqué chaque année. Durant une lunaison à partir du solstice, le cycle politique de la communauté passe sur un mode pseudo-autoritaire correspondant à la période de plus grande croissance des plantes – *auctrix*, le féminin d'*auctor* qui donne autorité, vient d'*augeo* : accroître. Cela permet à la communauté tout à la fois de célébrer la reproduction des vivants et de se rappeler que la croissance, dans un organisme sain, est périodique et sert uniquement à son maintien – seul un organisme malade poursuit une croissance continue et son paroxysme, c'est le cancer – ou l'autodestruction.

Peu à peu lui revint son expérience du réveil, ce rituel de purification qui l'avait transporté. « — Ce matin était magique, reprit Alex, je me suis proprement fait enlever mon corps. Ou *de* mon corps. Je me sentais en confiance en em-
plich de curiosité. Et puis, quelle douceur... J'en suis encore tout imprégné. — Si tu avais eu la moindre réaction de malaise, tu aurais échappé au rituel. Dans la période normale, la convocation se fait oralement : je serais venue te chercher, je t'aurais expliqué ce qui allait se passer et tu aurais pénétré l'enceinte de l'Arche en connaissance de cause. — Mais alors, pourquoi toute cette mise en scène surréaliste ? — La période de l'Assemblée Permanente est un peu comme un festival qui nous permet de renouer avec nos convictions politiques libertaires. Nous mettons en scène tout ce qui nous relie, tout ce que nous avons rejeté et laissé derrière nous. Cela nous permet de ne pas oublier que l'autorité n'est pas un substitut au respect de la différence et que la liberté comprend la solidarité et la responsabilité. »

L'Anarchipel n'avait pas attendu la fin du monde pour la dépasser. L'Apocalypse, c'est d'abord une révélation. Et la révélation, pour les Anarches, prenait la forme d'une invention constante des relations humaines qui en éliminerait tous les rapports de pouvoir. Il ne s'agissait pas d'un idéal futile mais de la réalisation concrète, *ici et maintenant*, du démantèlement de processus qui se voulaient éternels : le patriarcat, l'État (et son état de guerre permanent contre une société, une autre, ou la sienne propre), le racisme, l'esclavage, la supériorité supposée – surtout imposée – d'un groupe humain sur un autre, du groupe humain sur le vivant, le non-vivant, l'inerte et l'idée, l'existence même de « groupe » : abstraction réductionniste de la complexité de l'*inspace*. Une tâche vouée à l'échec qui pourtant se donnait au monde en actes. L'Anarchipel tenait son nom d'un simple constat : l'eutopie dont il se réclamait n'aurait pas une forme pré-déterminée. Elle serait multiple, elle devait l'être, pour accommoder à la

fois la disparité des modes d'existence qu'elle portait, l'incommensurabilité de son devenir et pour conjurer toute émergence des modèles caduques de toutes les dominations qui existaient par ailleurs. Sa force, et ce à quoi elle devait son existence, résidait dans l'acceptation complète de son imperfection et dans l'infinité de la tâche à accomplir – ou à défaire. Tous les universaux fondaient à son contact. Même les plus violents, les plus récalcitrants ou les plus virulents roulaient sous la déferlante douce de ses marées incessantes pour finir en grains insignifiants sur ses plages. Tout n'était pas rose dans l'Anarchipel et pourtant les saisons s'y succédaient, malgré leur instabilité croissante, dans la conscience de ses propres limites. Hors de la normalité, déjà perdue à jamais mais qui continuait cependant à clamer son éternité sur les écrans toujours plus nombreux de l'illusion capitaliste, se jouait non pas la fin du monde, ou d'un monde, mais l'élaboration d'autres mondes.

La veille au soir, Alex n'avait pas su pas si la fête, qui se déroulait au grand cercle de feu situé dans les jardins jouxtant le mûrier au-dessus des Terrasses, lui était destinée tant l'accueil lui fut agréable. Après un repas frugal et délicieux, des danses autour du feu sous le ciel étoilé absorbèrent les convives. Claire irradiait de bonheur. Au son rythmé et joyeux des accordéons, des flûtes et des violons, des *panderos* et d'autres percussions, elle dansait sous les applaudissements d'un cercle de personnes assises autour d'elle. Elle s'approchait d'un tal, s'en éloignait, revenait, lançait des œillades, se penchait dans une invitation : parfois la personne se levait et les applaudissements s'amplifiaient alors qu'elle rejoignait la danse. Ce manège se poursuivit un moment et, lorsqu'ils furent cinq danseurs ils formèrent une ronde qui bientôt fut submergée par la foule en liesse. Alex vit les cinq s'éclipser main dans la main hors du halo du feu tandis que les danses reprenaient de plus belle et profita de cet instant pour se lever à son tour. Alex les regarda s'éloigner. Sa

confusion grandissait avec chaque nouvel événement, et ses questions s'accumulaient comme les feuilles sur les pierres émergées du gué.

Claire avait choisi quatre personnes pour danser ensemble : « C'est la "cérémonie de la Main", lu appris-t-elle. Lorsque l'on attend un enfant, on choisit parmi les habitanz de la communauté quatre personnes qui deviendront avec soi "la main parentale" de l'enfant. — Tun enfant n'a pas de père ? — Non. Enfin, si bien sûr, mais nous évitons d'utiliser les mots "père" et "mère" qui reproduiraient la forme hétéro-normée du couple et donc le modèle patriarcal que nous avons rejeté. Chez nous touz les enfants sont nos enfants à touz, quelle que soit notre relation biologique. Chaque adulte de l'Anarchipel est responsable de tous les enfants, et les plus âgés des plus jeunes. La cérémonie de la Main, c'est pour choisir les *parents* de l'enfant, qui s'accompagneront dans leur apprentissage mutuel de la relation parent-enfant, dans l'idée de faire société, dans le respect de chacan et d'autrui, un vivre-en-

semble trans-individuel qui transforme à la fois chacun et la société elle-même. Les parents, la Main parentale, ce sont les personnes proches qu'on apprécie particulièrement, avec qui on aime passer du temps, ou bien qu'on admire ou dont on aimerait qu'ils servent de modèle à l'enfant. L'auriculaire symbolise la sagesse, c'est plutôt le confident, qui va savoir nous écouter. C'est là un choix important, c'est souvent un ami ou un ancien, lui-même parent, qui-que t'inspire une grande confiance. L'annulaire est souvent une personne que tu connais bien et qui va t'accompagner tout au long de ta vie dans l'intimité. Elle est celle dont tu vas accueillir les moments de force comme de faiblesse et qui va exercer ton écoute. Le majeur symbolise le désir charnel, c'est souvent une personne bonne conseillère dans ces rapports, qui te connaît bien, peut-être un meilleur ami ou un ancien amoureux qui connaît tes goûts et tes pratiques sexuelles et saura t'éviter des mauvais pas : un bon juge du caractère. L'index, c'est le garant d'une bonne vie so-

ciale, on choisit là souvent quelqu'an d'expérimentæ, pas nécessairement âgé, mais en position de te renvoyer vers les bonnes personnes si le besoin s'en fait sentir. Chaque doigt est une reconnaissance par lu génitaire de ces qualités chez l'autre pour al-même, une marque d'admiration et de confiance, et aussi une invitation à la personne choisie d'accompagner l'évolution de l'enfant, d'être proche de lu. — Et le pouce ? — C'est moi ! L'enceinx, en général, complète la main, comme tous les doigts forme un demi-cercle autour du pouce. — N'est-ce pas enfermer la femme dans son rôle de mère que d'en faire le pouce ? — Qui a parlé de femme ? Il arrive parfois que lu génitaire renonce à être le pouce de la main parentale de l'enfant qu'al porte. Dans ce cas, al annonce à la communauté qu'al ne prendra pas le rôle *maternel*. Lors de la cérémonie, al invite une cinquième personne dans la main : on sait alors que l'accouchæ n'en fera pas partie. C'est arrivé à an copaine qui s'est réfugiæ ici enceintx à la suite d'un viol ; al refusait d'avorter,

mais rejetait également l'enfant nœ de ce crime. Tu sais, tout n'est pas rose ici : on essaie, on travaille beaucoup, on remet en question les choses en permanence. Ce rituel, comme tout ce qui fait l'Anarchipel, est le fruit d'expérimentations collectives. C'est un peu cela le sens de l'Assemblée Permanente : la seule permanence, c'est la remise en question, l'approfondissement des relations ; on n'est pas collés en réunion tout le temps, mais nous travaillons touz sur la déconstruction de touz les dominations. Nous apprenons ensemble. — Et le... « géniteur » ? — On n'en n'est jamais sûr, gloussa-t-elle. Souvent, al fait partie de la main et est *parent* comme les autres, parfois al n'en fait pas partie. L'Anarchipel travaille beaucoup sur le consentement et la déconstruction du masculinisme. Le 'père', on l'a renvoyé chougner dans les jupes de grand-mère soleil. »

Le bruit de leurs pas occupa la suite du dialogue un moment. Chacan était perdu dans ses pensées. L'évocation d'un soleil féminin plongea Alex dans des considérations téléolo-

giques. Il était plus facile d'imaginer autour de nous une source de vie, la soleil et la lune, plutôt qu'une source de domination dont les attributs de l'amour prendraient la forme d'une grosse voix menaçante, d'une lourde main sévère et d'éclairs dévastateurs. Mais c'était bien fait pour le patriarcat qu'on le rejetât de la sorte, en renouant avec une vision néolithique, maternelle du cosmos, héritée des plus anciens peuples encore existants. Cela invitait également les hommes à rejeter la masculinité toxique et embrasser un rôle plus humble, où la responsabilité partagée, le dialogue ouvert, le consentement et le soin de l'autre prenaient la place d'une autorité, d'un pouvoir et d'une propriété sur autrui dont la violence faisait à présent figure d'anachronisme grotesque.

Leur conversation les amena à des bâtiments dont Alex n'avait pas soupçonné l'existence. Iels avaient suivi la rivière en aval du bourg et au détour d'un méandre se tenaient un moulin, une forge et quelques granges qui servaient

pour le stockage des denrées. Ce quartier excentré produisait des farines à partir des céréales cultivées et des fruits à coque prélevés dans la forêt, de l'électricité pour alimenter une scierie, des métiers à tisser et d'autres machines dont Alex n'avait encore eu aucune idée, tant la vie du bourg semblait rurale et arriérée. « Ces bâtiments sont séparés du bourg pour plusieurs raisons : premièrement, ils se trouvent en aval, ce qui garantit la pureté de notre eau de consommation ; deuxièmement, comme tu peux t'en rendre compte, ils font beaucoup de bruit : la roue à augets entraîne des meules mais il y a aussi des turbines qui génèrent suffisamment d'énergie électrique pour alimenter tour à tour les machines-outils. L'avantage lorsqu'on travaille ensemble, c'est qu'on n'a pas besoin de tout en même temps. La répartition énergétique répond aux besoins réels de la commune, et non à un impératif de production : le seul marché, c'est l'Anarchipel. — N'est-ce pas un peu autarcique comme approche ? — Cela le serait si l'Anarchipel était

uniquement ce village. Ici, nous avons les rivières, ailleurs iels ont le soleil, les fruits ou le métal. L'Anarchipel est en fait un réseau libertaire de communautés qui suivent leurs propres règles. Les nôtres, ici, correspondent au rôle que nous nous sommes donné d'accueillir les réfugiés, de servir de tête de pont au reste du réseau... »

Alex submergea Claire de questions, certaines auxquelles elle pouvait répondre, d'autres pour lesquelles elle renvoyait Alex à d'autres personnes pour les éclaircir. Ce qui était frappant, c'était l'équilibre entre une liberté totale des individus et une organisation sociale d'une étonnante complexité qui semblaient s'harmoniser au sein de l'Anarchipel. Comment une telle chose était-elle possible ? Claire haussait les épaules en insistant sur l'effet contagieux de la déconstruction des dominations : lorsqu'on conçoit la liberté comme responsable et solidaire, l'implication de chacun au bien être de tous transforme la culture : chacun cherchait dans l'exercice de sa

propre liberté le moyen de garantir et d'étendre la liberté des autres. Cela n'allait pas sans mal et parfois des caractères incompatibles et des approches concurrentes s'empêtraient : c'était le temps de tenter une expérience similaire dans d'autres conditions. Chaque île participait du mythe d'un réseau planétaire qui animait les résistances : des paysans de La Via Campesina⁴¹ aux forges de Sidéropolis⁴², des Zapatistes⁴³ du Chiapas aux rebelles Naxalites, il alimentait les réflexions et la transmission d'expériences, d'alertes et l'extension des réseaux de soutien à la lutte anticapitaliste transnationale sous toutes ses formes vivantes et vivaces, sans coordination tutélaire.

L'état du monde laissait bien peu d'espoir. Après Dieu, la pureté était morte et son cadavre de plastique putride était partout : dans l'air, dans l'eau, dans les aliments, dans les urines et dans le sang même des enfants à

41 <https://viacampesina.org/>

42 <http://lacitedelacier.sideropolis.lautre.net/>

43 <https://enlacezapatista.ezln.org.mx/>

naître. Survivre à cela prendrait de nombreuses générations, dégénération et régénération. Les invisibles : bactéries, virus et champignons, seraient nos alliés et nos ennemis. Nous osons espérer, sans doute pour conjurer la Sixième Extinction, que nous saurions passer au travers, que si notre espèce passait ce siècle, ce serait grâce à une intelligence collective qui aurait su éliminer les germes autodestructeurs semés par nos ancêtres, cultivés par l'hybris de nos parents, maintenus par notre manque d'imagination, notre lâcheté, notre conformité.

Dans l'Anarchipel, le normal, c'est le pathologique. Et c'est là notre point de départ.

APRÈS COUP

« Nous entendons par transduction une opération physique, biologique, mentale, sociale, par laquelle une activité se propage de proche en proche à l'intérieur d'un domaine, en fondant cette propagation sur une structuration du domaine opérée de place en place : chaque région de structure constituée sert à la région suivante de principe et de modèle, d'amorce de constitution, si bien qu'une modification s'étend progressivement en même temps que cette opération structurante. »

— Gilbert Simondon, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, p.32

Cela répond dans le domaine politique à la notion de stigmergie (issue également de la biologie) portée par Heather Marsh⁴⁴ : la stigmergie se traduit par le mode d'action autonome qui résulte d'actes de rébellion (ou d'amour) qui laissent des traces dont peuvent s'inspirer des éléments subversifs sans recourir à une quelconque coordination. Dans le cas de la transduction comme dans celui de la stigmergie, les individus prenant part à l'action s'en trouvent transformés : il y a un avant et un après, un état préalable et un état consécutif à l'acte, dont la part trans-individuelle, sociale, se reflète dans le renforcement du collectif. Avant THX, il y avait une volonté de *synchroniser* les corps, les savoirs, et rassembler les réseaux ; après, il y a une ébauche de ce qui *peut faire corps* dans la résistance au pouvoir hégémonique mortifère.

44 Voir la série *Binding Chaos*
<https://georgiebc.wordpress.com>

Cette édition de THX traverse un archipel composé d'îles singulières :

@FINKELSTEIN

Depuis sa région minière du Katanga, Alexandre Mulongo Finkelstein observe les bouleversements du monde contemporain. Écrire sa vision de cette époque sous toutes les formes devient un devoir de mémoire. À la question : de quoi sera fait demain ? La réponse semble évidente : ça se décide aujourd'hui. Qui sont les décideurs ? Les minerais de sa région qui contribuent à construire l'avenir du monde sont devenus une malédiction pour les populations. Les transformations sociales, l'inégalité des rapports économiques et politiques, les changements environnementaux sont autant de facteurs qui interrogent et poussent à l'action.

@HOW

Ses vents sifflent sans cesse à ses oreilles et sculptent ses côtes d'un féroce acouphène lu rappelant sans répit les hurlements du monde vivant piétiné de certitudes à combattre sans relâche. Au bon endroit au bon moment – privilège ultime d'avoir battu le pavé des capitales coloniales du bon côté des préjudices – hellekin bat pavillon noir & rose et a jeté l'ancrage en *Euskal Herria* où les aigles parlent aux baleines. Éternel *taliban* du logiciel libre, al accompagne les défrichaires de la trans-individuation technophile anticapitaliste en mentor et *sysadmin* à ses heures ardues.

@JEAN-BAPTISTE

Activiste, chercheur, et artiste transdisciplinaire, entre Bruxelles et Marseille, jean-baptiste est actuellement engagé à transformer les pratiques fictionnelles en de puissants outils de lutte émancipateurs. Il serait bien vain de parler de lui sans mentionner les collectifs dans

lesquels il synergise, tels que : *Désorceler la finance*⁴⁵ ; *non-A*⁴⁶ ; *les petits champs* ; et *Zonneklopper*⁴⁷.

@LULA

Lapin curieux, appelé autant par la forêt que par les routes de la Méditerranée. Petite chèvre têtue, portée par ses rêves, essaie d'avancer en chantant et en jouant sur le chemin incertain. Merci à toutes les pattes croisées jusque-là.

@MILOUCHKNA

Milouchkna est une gouine trans handie qui écrit et traduit des trucs de temps à autre. Elle adore le thé, les bouquins et les tats. Anarchiste jusque dans ses relations, ouaieltch partage son temps entre la ville et sa campagne natale.

@NATACHA

Depuis Paris (FR),

45 <https://desorceleralafinance.org/fr/>

46 <http://non-a.copyright.rip/>

47 <https://zonneklopper.net/>

j'ai fui les espaces où se complaît le marché de l'art, j'ai tenté de poursuivre ce fil dans différents pays francophones du nord pour aussi me confronter aux universités jusqu'au Doctorat sans suite.

C'est finalement avec les *petites singularités*⁴⁸ que je trouve ma place, l'approche communautaire du logiciel libre me transporte vers la fiction et tout devient possible.



Le collectif remercie également ses visitaires estivauz et ses lecteurs précoces. À vous tout l'amour que vous pouvez donner, et c'est beaucoup !

48 <https://ps.lesoiseaux.io/>